34e Année. N° 9 1er Mai 1927.

MAY 17 1927

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Paul Morand	*Bouddha vivant.* — I.	5
Comte de Fels	*Les Richesses de l'État français*	35
Jean d'Esme	*Addis-Abeba, « la Nouvelle fleur »*	48
Philip G. Cambray	*Une Organisation électorale en Angleterre.*	79
Commandant Castex	*Les Idées militaires contemporaines.* — I.	93
Charmian London	*La Jeunesse de Jack London.*	114
André Thérive	*Le Mari de madame Ackermann.*	140
E. M. Forster	*Route des Indes.* — III.	166
Constantin Photiadès	La Musique : *Spectacles*	194
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	211
Paul Souday	Le Théâtre : *Le Mouvement dramatique*	224

Chronique bibliographique : J. Poirier; M. Thiébaut.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Hollywood dépassé

par LUC DURTAIN

La Délivrance

par ANDRÉ BEUCLER

Le « Pistachié » sentimental

par JEAN-LOUIS VAUDOYER

Hommes d'État et Diplomates pendant la Guerre

par WICKHAM STEED

une Étude sur *le néo-thomisme*

de M. PIERRE LASSERRE

General
Torg.

BOUDDHA VIVANT

PREMIÈRE PARTIE

LA VILLE INTERDITE

I

L'automobile s'engagea au-dessus des rizières sur une chaussée bordée en contre-bas du cri des grenouilles; c'était une voiture haute, lourde et démodée, une voiture de roi. A côté du chauffeur, il n'y avait personne; derrière, étaient assis le Prince héritier et un aide-de-camp. Les pneus broyaient le gravier, comme une meule le grain, faisaient gicler les flaques de l'orage quotidien que la terre, calmée par la nuit, n'avait pas encore bues. Par la glace entr'ouverte, à hauteur du nez, une odeur d'humidité annonça la forêt : en effet, immédiatement, on entra sous une crypte végétale. Le chauffeur se mit à conduire de la main droite; de la gauche, il fit jouer le projecteur, éclaira des vols de chauve-souris, des fuites de chiens sauvages à yeux métalliques, à poil hérissé.

Cela dura ainsi dix minutes. Puis la voiture ralentit, s'arrêta; les faisceaux des phares s'abattirent. Alors seulement, l'on vit que la route n'allait pas plus loin et qu'on était arrivé au bord d'un grand fleuve, plein d'étoiles. La forêt entrait d'un coup dans l'eau rapide, luisant à plat et qui prenait désormais possession de l'horizon. On n'apercevait pas la lune, mais elle était partout. Les trois hommes demeu-

1er Mai 1927.

rèrent à leur place, sans parler. La fraîcheur était tombée, avec la vitesse; les dos, un instant secs, recommencèrent de s'imprimer sur les vestes blanches. Une cigarette fut allumée. Le chauffeur tua des moustiques. Un rat se jeta à la nage.

Une course de minuit, presque quotidienne, amenait le prince Jâli hors de la ville, en cet endroit, après le dîner du Roi, son père. Ici, le fleuve, surtout en cette saison des pluies, se hâte vers l'océan. Aucune rive n'ose plus le limiter, aucun pont lui passer le joug. Il soulève les dernières maisons flottantes, qui se heurtent et se mettent en marche; il pénètre sous les cases à pilotis, délaie le sous-sol, prend cette couleur chocolat et déchire ses berges. Navigable cependant, il alimente du nord au sud tout ce petit royaume asiatique qui, comme ses voisins, le Cambodge, le Siam, ou la Birmanie, n'est qu'un couloir d'alluvions spongieux, de terres exondées, et apporte aux chaudes mers indiennes les neiges du Thibet. Ce fleuve nourricier a un rang dans le cérémonial du pays et porte le titre de duc.

Au bout d'un moment, le Prince descendit de voiture et, suivi de l'aide-de-camp, entra sans hésiter sous bois, dans les fougères géantes. Il devait être familier du lieu, car sans se soucier des rives indécises qui s'avançaient ou parfois reculaient, il prit le sentier surélevé, bâti avec des planches fixées bout à bout. Arrivés à une cinquantaine de mètres de leur point de départ, les deux hommes s'arrêtèrent et se prosternèrent trois fois. Ils demeurèrent ainsi, comme en prière. Le Prince se releva le premier et, se tournant vers celui qui le suivait, se fit remettre des bâtonnets d'herbes sèches; dans l'obscurité lourde, un briquet éclaira. En levant la tête on eût pu voir alors, entre une déchirure des arbres, une présence immobile, une masse plus haute que la forêt : c'était, parmi les ruines d'un temple de briques effondré et terrassé par la végétation, l'image géante et polie d'un Bouddha. Jadis cette statue avait eu les paupières ouvertes, mais les pluies en érodèrent tellement le relief que maintenant elle paraissait dormir; le temps lui avait, comme à un homme, fermé les yeux...

Le Prince revint à sa voiture. Dans la clairière, il n'y eut

plus qu'un point incandescent et l'odeur des aromates qui brûlaient.

— Renaud?

— Oui, Monseigneur.

— Rappelez-vous que demain soir, à cette heure-ci, nous serons partis.

— A vos ordres, Monseigneur, — répondit le chauffeur stylé, qui demeura immobile, le buste droit et sans se retourner.

De nouveau, il y eut silence. Entourés de lucioles à éclairage intermittent et de crapauds-buffles soufflant dans leur trompe de carton, les trois hommes, tête nue, sans casque, semblaient uniquement occupés à faire provision de fraîcheur, avant d'aller dormir. Mais, en réalité, tous savaient que le moment était grave et qu'un d'eux détenait ce soir un secret, un secret si neuf, couronnant un édifice construit avec tant de rapidité et d'audace que le moindre geste semblait périlleux, la moindre parole capable de les ensevelir sous des décombres. La nuit tropicale, pourtant si animée, avec ses profondeurs et ses reliefs, ses halos, ses travaux sourds, se neutralisait, abolie par l'effet de cet ordre bref que le Prince venait de donner à son chauffeur.

Ce chauffeur, — il faut le présenter d'abord, car, sans être le personnage principal de ce récit, il a joué, depuis deux mois qu'il se trouve au service du Prince, un rôle capital, — est un jeune Français de vingt-six ans. Sixième fils d'un gentilhomme normand, le comte d'Écouen, tué comme engagé volontaire à soixante ans, il est né à huit mille kilomètres d'ici, dans un vieux château Louis XIII, entre le Vexin et le pays de Caux. Renaud d'Écouen a entendu le bruit du canon mais pas d'assez près pour en être, comme ses aînés, assourdi. Il n'a pas pris part à cette grande guerre qui marque, pour les uns, le commencement d'un âge, et pour les autres, la fin d'un monde. Aussi l'indifférence qu'il professe pour cette épopée est-elle sincère; cela l'ennuie comme de l'histoire sainte, le déçoit comme un match nul. Lui n'a rien fait, rien appris encore, mais ce qu'il sent venir est tellement neuf qu'il est sûr qu'auparavant il n'y avait rien. Il est arrivé juste à temps pour voir porter en terre la monnaie-or et son fils aîné,

le sens moral. Placé en face de 1914, comme un Musset, un Vigny vis-à-vis des batailles de l'Empire, il a leur pessimisme, mais sans rien de leur admiration pour ce qui les précédait. Il sait seulement, — aujourd'hui les Français eux-mêmes s'en rendent compte, — que tout ce massacre a été vain, que, huit ans après, il ne reste rien des principes au nom de quoi l'on se battait, mots usés pour avoir été trop portés au cimier des casques. Son père était mort sous Verdun, ayant tué beaucoup de hobereaux allemands (qui étaient ce qui lui ressemblait le plus en ce monde). Renaud avait les larmes aux yeux en pensant à ce sort navrant. La guerre du Droit lui apparaissait comme une confuse catastrophe de chemin de fer. « Mon pauvre père est décédé dans un accident terrible », disait-il. Renaud laisse le monde aller de travers; lui a le cerveau bien fait, servi par d'excellents réflexes, de la décision et, pour l'action, un goût d'autant plus méritoire qu'au fond il ne croit pas en elle. Si ces traits sont en somme communs aux autres garçons de son époque, Renaud a, comme signe individuel, un cœur chaud et romanesque, bien qu'il s'efforce ardemment de déplaire et qu'il y réussisse assez bien.

Pour chacun de ses enfants, la veuve du comte d'Écouen s'imposa une ruine partielle; soit comme officiers, soit comme fonctionnaires, elle les prépara de son mieux, et suivant une noble et aveugle tradition, à la misère. Quatre-vingts hectares de bois furent abattus, de 1922 à 1924, pour que ce sixième fils pût préparer le concours d'inspecteur des Colonies. Élevé au lycée de Rouen, Renaud y avait mal travaillé. Puis, au sortir du service militaire, il vécut à Paris.

Renaud ne connut pas longtemps l'angoisse vague de ses camarades plus indolents ou plus riches. Il ignora ces rêves monstrueux de puissance où s'attardent les adolescents débiles avant d'entrer dans quelque étude d'avoué. Il resta un enfant curieux de tout, à l'œil exact et implacable. Doué d'un sens du réel qui abandonne les meilleurs aux environs de la vingtième année, ayant mesuré d'un coup vers quelle impasse s'engageaient ceux qui se laissaient aller à leurs inquiétudes métaphysiques et tournaient, sans d'ailleurs oser y entrer, autour de la mort, il prit le monde sensible pour ce qu'il vaut. Tous répétaient à l'envi : « A quoi bon? on est

vaincu d'avance »; Renaud, lui, partait de là pour vivre le mieux, c'est-à-dire le plus vite possible; il laissa donc les autres au café, occupés à « se définir », ayant rapidement vu que c'est la vie qui définit et le temps qui classe.

Estimant sans doute que la route, devant lui, était assez large pour permettre des embardées, Renaud a fait à la Sorbonne et aux Langues orientales des études qui l'ont amené finalement à courir pour la maison Bugatti. D'abord camelot du Roi, à Rouen, il s'est mis à fréquenter, à Paris, des milieux de gauche, puis d'extrême-gauche. Il passait ses matinées à Levallois, assis sur des châssis, et ses soirées à Montparnasse, dans des restaurants à linge de papier et à couverts d'aluminium, où l'on « revisait » volontiers les valeurs morales. Un peu pour étonner la Rotonde, il s'affilia enfin aux Jeunesses Communistes et transforma, vers cette époque, son nom d'Écouen, qui en imposait tant à Saint-Simon, en un nom de guerre rond comme une bombe : Cohen. N'avait-il pas raison? En Orient, qui se convertit commence par changer de nom; or, Renaud venait de se convertir sinon à l'intelligence, du moins à « l'intelligenzia ». Fils d'aristocrate, il eut plus de facilités qu'un autre pour se déclasser. C'est ainsi qu'on rencontre aujourd'hui hors de France, et surtout hors d'Europe, un certain nombre de jeunes aventuriers français; le plus souvent, ils appartiennent, comme Renaud, à la noblesse de province. On les retrouve dans les ranches ou dans les carlingues d'avion; parfois ils épousent une héritière fabuleuse ou, ce qui est encore mieux, une étoile de cinéma; parfois aussi, ils finissent contrebandiers ou maîtres d'école.

C'est vers cette époque que Renaud condamna, pour faire comme tout le monde, l'Occident et, d'enthousiasme, sans beaucoup réfléchir, reporta sa mise sur l'Orient. Il s'y montra acharné. Partout où, à travers l'Europe, l'Asie apparaît, il se lançait sur ses traces : il la retrouvait sur les paravents du dix-huitième, aux docks de la Tamise, entre les lignes des pessimistes allemands, dans les collections de Leyde ou au musée Guimet. Était-ce l'influence de ses études des Langues orientales, ou celle de son aïeul, Amaury d'Écouen, tué aux Croisades, ou celle de son nouveau nom? Déjà, pendant son long séjour militaire en Allemagne occupée, Renaud avait publié à Mayence

une plaquette de poèmes, intitulée *Usage Externe*, où se révélait à chaque ligne l'influence de Spengler, de Kayserling, de tous ces Allemands qui, pendant que leur maison brûlait, ont fui l'Occident par la porte de derrière, et dont les œuvres emplissaient, au lendemain de l'armistice, les bibliothèques des gares germaniques. Car, malgré sa chair gaie, Renaud lisait tous les livres. Il attaquait les auteurs avec furie, un couteau à la main, comme pour les égorger et boire leur sang. Ses poèmes parurent, et, sur la bande : « *Vive l'Allemagne, cette Inde de l'Europe.* » « *Vive* », était de lui; le reste, de Hugo, et d'ailleurs, pour un génie de 1848, pas si idiot. C'est alors que Renaud était rentré en France. Paris, qu'il regarda avec des yeux propres, des mains nettes et le ventre assez creux, lui offrit un tel spectacle de laideur morale et même urbaine, de bêtise politique, de méchanceté sociale, de turpitude et de barbarie, qu'il résolut de quitter l'Occident. Il n'avait à la bouche, vers ce moment-là, que les mots d'innocence et d'anonymat. Il parlait volontiers d'actes « gratuits », — comme si chaque acte n'était pas aussi attaché à une cause que la voiture l'est au cheval. Il pensa mettre le feu au château maternel et détruire son identité, afin d'être un vrai enfant prodigue, de la race de ceux qui ne reviennent pas pour manger du veau. Mais, extravagant dans ses pensées, il fut sauvé par sa bonne éducation et la peur de passer pour un dandy des premiers romans de Barrès, — égotisme à la boutonnière et bonbons à la dynamite. Il cessa d'écrire; rien ne l'obligeait à écrire, sinon la violence : mais celle qui ne fait verser que de l'encre lui semblait une piètre violence. Comme il avait ce type anglais qu'on retrouve parfois si pur en Normandie, jusque chez des valets de ferme, il n'eut pas de peine à se faire avancer dans les bars quelque argent et compléta la somme par un appel à un de ses cousins d'Outre-Manche, sir Patrice Ecouen, d'Abbotsfield Hall, près Exeter, qu'il n'avait pas revu depuis 1066, mais avec qui sa famille échangeait parfois des arbres généalogiques et des bourriches de gibier. Il lui adressa en bon anglais une lettre désinvolte et spirituelle où il disait qu'après le mythe des grands hommes, va disparaître enfin celui des grandes personnes et que l'heure des enfants, c'est-à-dire la sienne, était venue. (Cette génération n'a plus

de bâtonnets d'encens pour les ancêtres.) Bref, à tout autre époque, on eût dit de Renaud qu'il avait mal tourné; mais comme aujourd'hui c'est le monde qui tourne mal, on se contenta de reconnaître qu'il marchait avec son temps.

Renaud passa par Moscou, gagna Shanghaï où, dans l'été de 1925, il fonda un journal Jeune-Chine. Il séjourna deux fois à Canton, visita le Yunnan, le Tonkin et le Cambodge. Le résultat ne se fit pas attendre. A son mépris pour l'Occident vint s'ajouter, en moins d'un an, l'horreur de l'Orient nouveau. Il se rappela les cafés et les salons de Paris, haussa les épaules au souvenir de cet actuel engouement pour l'Orient : « Madame, nous avons tout à apprendre de l'Asie... » — « Les Chinois, Mademoiselle, connaissaient cela bien avant nous... » — « Les Orientaux, mon cher, nous percent à jour alors que nous n'y voyions goutte... » Nous reprocher de n'être pas des Jaunes, c'était idiot. Il fallait être Kayserling, qui du reste vit sur un voyage d'avant-guerre, pour en arriver là; d'ailleurs les Allemands sont suspects qui aiment mieux crier que l'Occident se meurt que d'avouer qu'ils n'ont pas réussi à passer sous l'Arc de Triomphe. Déjà l'Inde de Kipling, la Chine de Claudel avaient été rejoindre la Perse de Montesquieu et le Grand Mogol de Marco Polo. Ce que Renaud rencontra en Asie, ce furent des raisons de moins détester l'Europe. En réalité, s'il y avait un moment où l'Asie se trouvait vis-à-vis de l'Europe fortement débitrice, c'était bien aujourd'hui. Renaud, pour l'avoir crié étourdiment, fut au plus mal avec les Chinois du parti Kuomintang, sans cesser cependant d'être mis à l'index par les Français de Chine. Enfin, dépouillé d'illusions sur les ressources d'une planète « invivable », comme il disait, ayant brouillé complètement son jeu, il savourait l'amer plaisir d'être récusé par tous et coincé entre deux feux. Alors, prenant de la hauteur, il décidait de ne plus se servir de son imprimerie clandestine que pour éditer un nouveau poème, — « une machine malgré tout assez importante », — lorsque sa presse fut saisie et son journal, *Chine-Sud*, confisqué par les Consuls de la concession internationale.

Renaud avait beaucoup d'humour et ne refusait jamais l'aventure, d'où qu'elle vînt : on va voir qu'il en fut récompensé. Peu encouragé à demeurer sur territoire européen,

malade et affaibli par les privations, las de la Chine, pays négatif, resté formaliste tout en devenant impoli, — image même de la France qu'il avait quittée, — il s'était embarqué sur un cargo danois à destination d'un petit état de l'Asie du Sud. C'est là que nous le retrouvons maintenant.

Le royaume de Karastra est long comme l'Italie et forme une jungle si continue qu'un singe peut le parcourir de branche en branche, sans toucher terre. Sur un fonds assez récent de totémisme et de fétichisme, le Bouddha est venu y régner. Loin d'anéantir ce côté édénique des terres voisines de la Polynésie, la doctrine hindoue a renchéri encore et ajouté sa paix philosophique à la douceur d'un peuple sans besoins, crédule, musicien, ami des plaisirs et, en un mot, assez près de l'âge d'or. Une cour jalouse de traditions gère en famille ce territoire, depuis deux cents ans, comme son propre bien. Les rivalités des diplomates, neutralisant leur action, en ont éloigné, jusqu'à présent, toute colonisation ou protectorat. L'administration, les tramways, l'armée, la marine, les égouts, considérés comme des maux nécessaires, y sont cédés à des Européens salariés. Les habitants cultivent le riz, pêchent le poisson, abandonnant le commerce aux Chinois, et ne manquent pas une occasion de se laver de diverses souillures et de se couronner de fleurs.

Mystères de l'âme, détente du corps dans un bain de vie collective, contacts avec l'absolu, calme nécessaire à un jeune esprit trop tôt parvenu au dernier degré de l'acidité, leçons de sagesse et de dignité, fuite dans un nouveau Moyen Age, tout ce que Renaud était venu chercher, — et jusque-là vainement, — en Asie, il le trouva, par une surprise du sort, au royaume de Karastra. Parti de Paris comme un frelon, il ne s'était d'abord jamais demandé où se situait au juste cet Orient dont on parlait tant. Les cocotiers de Ceylan, les cuirassés de Nagasaki, les mosquées de Samarcande, le Louksor Palace Hôtel, le Mur des Lamentations, à Jérusalem, ou la tente de feutre des grands seigneurs nomades de Mongolie, était-ce le même Orient? Quand il eut beaucoup couru, il comprit que, là comme ailleurs, les gens mêlaient ce qui n'avait rien de commun et aboutissaient à l'erreur. Il s'aperçut

alors que ce problème de l'Est contre l'Ouest, qui le passionnait, ne se posait peut-être pas seulement dans le sens de la latitude, mais qu'il y avait aussi un problème Nord contre Sud. Pour arriver au Pacifique, Renaud avait dû traverser des pays où les Allemands n'étaient pas très différents des Russes, et où les Russes étaient déjà des Asiates; nulle part un nouveau monde ne commençait : c'est qu'il était resté presque tout le temps sous la même latitude. Mais ses aventures picaresques l'ayant précipité jusque sous l'Équateur, ce qui s'était dérobé s'offrit soudain : ce que le Transsibérien, n'avait pu expliquer, un voyage en mer, de Marseille à Java, le lui eût d'abord montré; Renaud eût quitté la Méditerranée avec ses dieux anthropomorphes, longé l'Égypte où les divinités à corps d'homme ont déjà des têtes d'animaux, pour arriver enfin à ces régions extravagantes où tout ce qui est humain a disparu et où triomphe, derrière des idoles entièrement bestiales, l'invisible.

La joie de Renaud fut immense. Embarqué par Cook, — celui de l'agence, — il arrivait enfin, disait-il avec irrévérence, chez les « bons sauvages », presque chez les « Otaïtiens » de ce Bougainville, qui reprochait déjà, en 1750, à l'Europe, sa vieillesse. La jeune Asie, ce n'était pas cette Chine du Nord millénaire, qui n'a cessé de cacher sous des caricatures de démocratie son goût pour la dictature militaire; l'immobile Asie, ce n'était pas la Chine du Sud en fusion et ses étudiants retour des États-Unis : c'était ceci. Renaud avait pris, sans s'en douter, un billet pour l'origine du monde. Il se retrouvait un enfant dans l'enfance des Tropiques enfin connus. Les scorpions à cornes, les serpents embrouillés comme un procès de Chinois, les cobras gonflés d'air, descendaient des planches d'album, des vitrines de muséums, et devenaient réalité. C'était bien « les colonies », comme chez Hédiard. Le lotus se voyait à l'eau, cessait d'être une coiffure, un bouton de porte; Renaud touchait de la main les rares essences de la forêt qu'il ne connaissait jusque-là que débitées en contre-plaqué par les ébénistes allemands du XVIIIe siècle; et aussi les orchidées et les perles, leurs sœurs, plus belles de n'être pas sur les épaules des Américaines, autour de

seaux à champagne; les singes à face de magistrat; l'or, défendu des prospecteurs par le bon génie de la malaria. Après la Chine aride, il jouissait de l'eau étendue sous terre, ici rencontrée partout, qui pénétrait même la capitale, lui donnant cette souplesse de plante aquatique qu'ont toutes les villes posées sur une assise liquide, celle-ci ou ses sœurs d'Asie, Palembang ou Pontianak, aux Indes Néerlandaises. Les mœurs des habitants étaient fluides, tolérantes comme l'eau; vivant sur le fleuve, sans autre domicile qu'une barque, échappant à tout recensement, cette population « flottante » faisait penser qu'au lieu du tigre, l'emblème du pays eût dû être la loutre. En remontant le courant sur une pirogue creusée dans un tronc de sagoutier, Renaud apercevait, dans des cases simplifiées, réduites à un toit de palmiers et à un plancher de teck, les indigènes qui allaient, venaient ou demeuraient accroupis, comme sur ces peintures primitives où l'artiste n'a rien trouvé d'autre, pour nous montrer des scènes d'intérieur, que de supprimer les murs. Il riait de ces demeures lacustres si légères que le droit local ne les considère même pas comme des biens immobiliers, mais comme des meubles, de ces fleurs si hautes qu'il fallait les couper au sabre d'abattis; autour d'elles poussaient les cocotiers emplumés, les palétuviers, les jets de bambous bleus et le bétel en forme de cœur. C'était le moment de l'année où les négociants Chinois, prévoyant la mauvaise récolte, brûlent leurs magasins à riz, assurés au Lloyd's; de beaux incendies, chaque nuit, éclairaient la rivière.

Un soir, après le coucher du soleil, Renaud se promenait aux abords de la Ville Interdite, isolée par une haute muraille à créneaux indiens, souillée, comme par d'immenses déjections de vautours, d'une humidité verte, lorsqu'à une poterne des Birmans à turban rose l'invitèrent à entrer. C'étaient des gardes d'écurie qui, le prenant pour un touriste, attendaient de lui quelques dollars, en échange d'une visite aux éléphants sacrés. Six pachydermes blancs, avec cet air offusqué, hostile et ébloui des albinos, faisaient craquer sous leurs dents la canne à sucre, balayant de leur petite queue un derrière sali, comme un pantalon qui tomberait, faute de bretelles. Arrivé

à l'extrémité des écuries, Renaud se trouva devant les remises : il risqua un œil et aperçut, recouverts d'une bâche, les carrosses de gala à douze ressorts, les automobiles de cérémonie et une roulotte électrique, de style Louis XV, dans laquelle le Roi, une fois l'an, après les pluies, visitait ses féodaux du Nord. Mais ce qui lui serra le cœur, ce fût, au milieu de la cour de marbre, de voir, basse, polie, offensive comme une pierre de fronde, une huit-cylindres Bugatti, toute neuve. Plusieurs Malais, désespérés, n'ayant, comme tous les indigènes du peuple, malgré de grandes prétentions, que la connaissance sommaire des commandes et aucun goût pour une mécanique qu'ils adoptent sans l'aimer, s'efforçaient de la mettre en marche. N'y réussissant pas, ils allaient la battre comme un âne rétif.

Renaud, s'avançant, apprit que c'était la voiture préférée du Prince héritier, le Prince Jâli, et qu'elle n'avait fonctionné qu'une semaine depuis sa livraison, l'humidité des Tropiques lui convenant mal. Les noirs entouraient la voiture blanche, immaculée. A chaque sollicitation du démarreur, elle gémissait, comme une vierge occidentale torturée. Les accumulateurs se vidaient désespérément. Quel sabotage d'un merveilleux outil! Ce fut plus fort que lui : Renaud laissa tomber sa veste... Pour la première fois, les Malais voyaient travailler un Blanc, et un des plus beaux, un Blanc à poil jaune. Ils demeurèrent bouche bée.

Quand Renaud sortit de dessous le carter, un jeune homme grand et mince, vêtu d'un cache-poussière de toile, se tenait devant le radiateur. Qui était-ce? Un souverain oriental est, par principe, invisible. Renaud, cependant, ne pouvait douter qu'il eût devant lui un membre de la famille royale, car les serviteurs étaient abîmés à terre, la tête entre les genoux, les mains orantes, jointes par-dessus les cheveux, et demeuraient dans cette posture.

Le jeune homme remercia Renaud en anglais, mais avec un accent cockney, sans incliner sa tête étroitement prise dans un casque de toile blanche, ni baisser ses yeux protégés par une visière de mica. On ne voyait de la figure qu'un ovale de cuivre poli, un nez triangulaire, large à la base, des

lèvres ourlées, violettes, et deux paupières plates que la coiffure étirait et fermait jusqu'à ne plus laisser paraître pardessous que deux lignes d'émail. Quand il eut parlé de « sa voiture », Renaud comprit que c'était le Prince héritier et joignit les talons, les mains pleines d'huile; on lui demandait son avis; il le donna : il fallait alléger avec de l'éther le trop lourd carburant, du pétrole de Sumatra; — ce qui fut fait.

— Et maintenant, — dit-il, — le moulin va pouvoir en jeter terriblement.

La voiture était à deux places. Renaud s'assit à côté du Prince, qui mit les gaz et la Bugatti bondit hors de la cour de marbre, légère comme le cercueil d'un fumeur d'opium.

Le soir même, Renaud entrait au service du Prince Jâli, en qualité de chef mécanicien. Il n'eut qu'à dire qu'il n'avait pas de contact avec la colonie pour rassurer, et que cette référence suffît. On lui régla un mois d'avance, dès le crépuscule, — car au royaume de Karastra on compte par nuits, — et il fut payé non en ligatures de coquillages, mais en dollars de Singapore. Il accepta de loger dans l'enceinte royale, ce qui avait des avantages et pas d'autre inconvénient que de se faire, à la poterne principale, sentir la bouche par l'officier de garde, car il est interdit de pénétrer au Palais après avoir bu de l'eau-de-vie.

Un mot unique désigne, à Karastra, le plaisir et le travail. Pour Renaud, c'était bien une seule et même chose. Ses fonctions commençaient au coucher du soleil. Il ne sortait pas avant la nuit, et ne conduisait jamais que les voitures particulières du Prince. Les rapports qu'il eut avec celui-ci ne tardèrent pas à être de toute autre sorte que ceux de maître à serviteur. Jâli ressentait à l'égard des Européens une curiosité insatisfaite, n'ayant eu de relations qu'avec des gouvernantes anglaises, des colons avachis, des missionnaires protestants intolérables et des diplomates dont les manières l'épouvantaient. Élevé dans la tradition de ses ancêtres, au cœur de ce royaume anachronique qui semble suspendu hors du temps, et qui est le dernier exemple d'une autocratie absolue et presque d'une théocratie boud-

dhique, Jâli avait été marié dès seize ans, possédait deux femmes et plusieurs enfants, sans pour cela, devenir un homme. Sa grâce, ce charme brûlant de la jeunesse, dont Renaud n'était pas non plus dépourvu, établit tout de suite, entre ces garçons de la même génération (il est difficile de savoir l'âge exact d'un Oriental, mais on donnait au Prince vingt-cinq ans), l'un blanc et l'autre de peau foncée, une sympathie qui devait avoir de si curieuses conséquences.

Un contact vrai entre deux races, l'une pour l'autre si lointaines, ne peut être qu'un miracle : c'en fut un. Un rare concours de circonstances mettait en rapports un Européen et un Asiatique, — tous deux jeunes, — sur un terrain neuf, dépouillés d'intérêts, lisse d'arrière-pensée. Loin de chercher à s'opposer comme des antithèses romantiques, fils d'un siècle qui, s'il complique les relations entre les peuples, simplifie celles entre les individus, ils procédèrent par égalités, par échanges. Chacun renonça spontanément à avoir barre sur l'autre, à utiliser les supériorités que la nature lui avait données. Desservis d'abord par des façons de penser opposées, trahis par les mots, l'un habitué à l'indéfini, aux symboles, au ritualisme, l'autre tout précision, défiance, sécheresse et analyse, ils semblaient ne jamais devoir se rencontrer. Mais un lien les unissait, qu'on considérera comme absurde : l'amour de la mécanique. Cela créa entre eux une sorte de camaraderie de métier, de confiance matérielle, qui n'existe jamais entre Blancs et Jaunes, sauf, peut-être, sur la natte des fumeries. En Europe, c'est le temps qui fait les amitiés. Mais si l'on va au fond des choses, quoi de plus affreux qu'un vieil ami? C'est quelqu'un qui vous trahit au moins aussi souvent qu'on se trahit soi-même. Quoi de plus admirable qu'un ami tout neuf? Chaque jour, Renaud dut expliquer les virages de Montlhéry, les hauts régimes des moteurs de course et leur plainte déchirante, l'odeur d'huile de ricin, la qualité des reprises, les démarrages foudroyants, décrire la voiture de Divo et la monoplace de Seagrave; sans rien omettre des avantages de la surcompression.

Quelques mois plus tôt, Renaud se fût montré dans son éclairage favori, déclamatoire, cynique, hargneux; aujourd'hui, cette vie facile des Tropiques nous le rend détendu, heureux,

en meilleure santé; il a perdu jusqu'à ce regard traqué qu'ont certains jeunes libérés de prisons centrales; l'œil gris-bleu est vif, le cheveu d'un blond luisant et non plus terne. Il a retrouvé ce lointain et policé besoin de servir à la Cour, qui, dans les vieilles familles françaises, sait se rallumer instantanément en présence d'un souverain, si exotique soit-il. A la coquetterie du sort envers lui, Renaud répond par une coquetterie semblable. Engagé comme professeur, rétribué pour orner l'esprit du Prince, il s'y fût résigné, pour vivre, bien qu'à contre-cœur. Mais d'être un chauffeur, cela l'enthousiasmait. Il se donna à son métier avec une bonne volonté qu'aucune pudeur ne retenait, qu'aucune reconnaissance ne venait gâter. Il s'intéressa à son apprenti royal, à ce mécanicien naïf qui lui rappelait les amateurs du dimanche sur la route de Versailles et à qui il devait répéter :

— Sur une Bugatti, Monseigneur, on peut tout faire. Mais il y a une chose que Votre Altesse Royale ne fera pas longtemps : c'est de prendre les virages aussi vite.

Certains garages sont des salons. Il ne se passait plus de nuit que Renaud et le Prince ne restassent éveillés, démontant le moteur, discutant, revisant tout, au milieu des idées et des outils de l'Occident. Jâli, très suggestible, posait de ces questions pressées, confuses et enfantines, comme on voit ses aînés, les rois d'Orient, le faire au long de ces interminables catéchismes que sont les narrations classiques hindoues. A l'heure de la promenade et de la fraîcheur, s'arrêtant au bord du chemin, ils s'entretenaient côte à côte, avec une parfaite simplicité, assis dans la voiture; cela avait lieu sans témoins et ce qui est plus rare encore en Asie, sans espions, sauf ceux que la Sûreté disposait aux croisements sous prétexte de garder la route; ils revenaient ensuite le long des canaux et de cette résidence du feu Roi, maudite et abandonnée en pleine construction parce qu'elle a été frappée de la foudre; ils passaient devant l'hôpital des Sœurs de la Croix, jusqu'au Palais, après avoir franchi les anciennes fortifications portugaises.

Parfois, lancé à cent cinquante kilomètres à l'heure, sans parebrise, les cheveux retenus par l'élastique des lunettes

noires, le visage enfoui dans le renflement du tablier qui lui faisait comme un étrange nez de tôle, le Prince donnait un coup de frein et s'arrêtait :

— Pourquoi allons-nous si vite, demandait-il, puisque nous ne nous rendons nulle part?

— Pour avoir frais et aussi parce que notre époque est un sauve-qui-peut général, Monseigneur, et que les plus mobiles d'entre nous, seuls, se tireront d'affaire.

— Mon Père dit, — et Sa parole est un joyau, — que les rois et les nobles doivent donner l'exemple de la sagesse et aller lentement, que celui qui court perd la face. Sa haute sagesse ajoute que se presser, cela n'est pas digne.

— C'est qu'on vous a appris à rechercher ce qui est digne : à nous, Européens, l'on enseigne d'abord ce qui réussit. Aussi cette sagesse est-elle d'invention orientale.

— Pourtant, comme j'aime aller vite! — s'exclama le Prince, en caressant son volant de course, à lames souples, gaîné de caoutchouc.

— Voilà pourquoi l'Orient n'est plus sage, — fit Renaud en riant. — C'en est fini de la patience asiatique. La vitesse dévorera toute la terre comme elle a dévoré l'Occident. Non que je croie au rouet de Ghandi, vieux préjugé préraphaélite et ruskinien. Les machines sont des esclaves nécessaires, mais qu'on aurait dû surveiller de très près; le principe en est excellent puisqu'il s'agit, grâce à elles, de travailler moins; mais on le fausse, car l'on s'en sert aussitôt pour produire davantage. Cessons de célébrer les inventeurs, ces bourreaux et surtout, limitons-les. Bientôt, rien d'immobile n'existera plus.

— Comme j'aimerais voir cela!

— Méfiez-vous, Monseigneur. De très forts s'y sont laissé prendre.

— Voir, voir cela seulement! Ne plus vivre dans un pays où les trains n'arrivent pas, que les paquebots ignorent en passant au large; où tout se fabrique encore à la main; où les orages brisent les fils télégraphiques; où les singes boivent dans les isolateurs de porcelaine, où les vautours détruisent, en s'y perchant, les antennes de T. S. F. On dirait que, chez nous, la nature exige que tout soit lent.

— Ainsi soit-il, Monseigneur. Le vrai luxe et que personne, faute de raffinement, ne pense plus à s'offrir, c'est peut-être de prendre son temps.

— ... Voir une bonne fois si c'est vrai, tout ce qu'il y a dans vos journaux, sur vos écrans, où le monde est recréé tous les jours! Les maisons géantes en nids de termites, les ponts suspendus, les trains fumants par-dessus les tramways bleus d'étincelles, les bateaux sous les mers; toute votre force merveilleuse qui n'apparaît jamais mieux que dans cette forme de la vitesse : les courses d'hommes, de chevaux, de bicyclettes, d'aéroplanes; les records; les gens qui gagnent en quelques heures et ceux qui perdent en quelques secondes; ceux qui sont électrocutés avant de s'en être aperçus et ceux qui commettent des crimes rapides comme l'éclair, qui pillent des banques, qui se sauvent en automobile et qui échappent toujours à la police!

Renaud regarda le Prince avec curiosité. Un élan, chez un Extrême-Oriental, il n'avait jamais vu cela. Jâli dut sentir cet étonnement. Il eut honte de ses aveux et reprit une attitude défensive, toute en esquives.

— Nos bonzes ont sans doute raison, — dit-il. — Il est fou de se hâter. Nous arriverons ensemble à la mort.

— Non, nous y arriverons les uns après les autres, et en Occident, le succès, c'est d'y arriver le plus tard possible.

— Dis-moi, Esprit d'Excellence, la vie est donc bien bonne, là-bas? — demande Jâli, avec intérêt.

— Elle est mauvaise, Monseigneur, mais tout le monde y tient.

— Pourquoi?

— Parce que nous sommes riches en raisons de vivre. Convoiter est la première; une chose vaut, à nos yeux, lorsqu'elle appartient à autrui. C'est la convoitise qui a jeté jadis les bourgeois sur les nobles et aujourd'hui le peuple sur les bourgeois; les forts sur les faibles; précipité les jeunes contre les vieux; les femmes contre les hommes. Tout se heurte chez nous et c'est peut-être pour cela qu'il y a tant d'éclairs... Ce qui est vrai des habitants de l'Occident est vrai de leurs pays. Eux aussi ne posent jamais les armes. Certains sont tués, dévorés, les autres, blessés. D'aucuns s'arrêtent, pris

de malaise. Quelques heures plus tôt, ils avaient l'apparence de la santé, de l'or dans leurs banques, des alliances, une armée invincible : les voilà à terre, perdant leurs forces par des plaies nouvelles ou anciennes; leur mécanisme déréglé continue de fabriquer à vide : quand ce ne sont plus des produits, ce sont des toxiques; l'élimination ne se fait plus; tout s'engorge; orgueilleux, durs à la douleur, ces pays sont les derniers à douter de leur puissance et ils ont tort. Pensez à l'Angleterre.

— Il y a donc des maladies d'États? — fit le Prince.

— Et aussi des vieillesses d'État; des constitutions trop âgées; des administrations artério-scléreuses; pas d'argent pour les médicaments et en même temps le goût sénile de l'épargne; horreur du grand air, abus des poisons; de l'alcool à tous les coins de rue et jamais de lait; bientôt des réflexes désordonnés, un sauve-qui-peut des organes sains aux dépens des autres; la prostration, le délire de la persécution, la misère, j'ai vu cela, il y a peu de temps.

— Où cela?

— En France, Monseigneur, dans mon propre pays.

— Et ensuite?

— Ensuite, il y a la paralysie générale et la mort! Certes, la vie, c'est une maladie dont tout le monde meurt : mais ce qu'on voit aussi là-bas, c'est la mort sans repos, mort qui est encore un combat, fin sans espoir ni devant, ni derrière soi, un cri qui soudain s'étrangle, un blasphème interrompu, puis, plus rien que le néant atroce sous la neige égale. Ce spectacle livide, je l'ai connu, Monseigneur, après l'avoir admiré et souhaité le voir, et j'en suis revenu, sortant de Russie comme on sort des Enfers.

— Vous accablez l'Europe!

— Ce n'est rien, après les coups que ses propres fils lui ont déjà portés, de Rousseau à Tolstoï, bien avant que l'Asie s'en mêle.

Les yeux du Prince, si souvent atones, se colorèrent. Une sensibilité, qui n'était pas la nôtre affleurait, comme un langage, incompris dans ses mots mais deviné dans son intonation ardente. Éclairée en dessous par la lampe de tablier, autour de laquelle volaient des moustiques, sa figure orientale

était si plate qu'il eût été impossible de la pénétrer; personne même n'eût pu la sculpter en ronde bosse, du moins dans un style de bonne époque. Un nez sans relief, la bouche droite et d'un faible dessin, le cou mince, la haute taille semblaient justifier ces origines chinoises dont la famille royale s'enorgueillit. Seuls le teint foncé et les cheveux plats, secs et trop abondants, véritable chevelure de femme, qui lui fendaient la tête en deux, s'enfonçant profondément de tous côtés, décelaient chez Jâli un atavisme polynésien, le sang maternel sans doute.

— Chez toi, ô Essence de Vérité, le mal est-il donc partout? demanda-t-il à Renaud, avec cet accent un peu chuintant qui donne du relief à sa parole.

— Ce n'est pas à un disciple du Parfait que j'apprendrai, Monseigneur, que partout où il y a désir, il y a danger. Les relations avec nos semblables sont celles que pourraient avoir des personnages de cinéma sur deux films dévidés en sens contraire, à une allure folle. Les intérêts, les rapports sociaux sont devenus immédiats et inextricables; le repos, — le vrai, sans bromure, — n'est plus; le silence de la retraite est brisé par le téléphone et par la radio grâce à laquelle la publicité vient à domicile vous asséner ses coups de poing en pleine figure. D'ailleurs fussions-nous comblés que nous ne serions pas satisfaits, tant l'Occident ne peut plus exister sans avoir besoin. Nous ne vivons que pour désirer.

— L'eau salée augmente la soif, — reprit le Prince.

— A cette passion, il y eut, pendant des siècles, une limite, celle des forces humaines : nos inventions l'ont reculée ou anéantie. Que ne sommes-nous comme les Chinois qui, ayant inventé la poudre, ne s'en servirent pendant deux siècles que pour des feux d'artifice. Nous voici revenus à cette vitesse que vous aimez, Monseigneur, et dont nous parlions tout à l'heure. Car tout ceci est un cercle vicieux. Ce qui est évident, c'est qu'il y a dans la vitesse quelque chose d'irrésistible et de défendu, une beauté tragique, aux conséquences incalculables, une nécessité et une malédiction. Tout y conduit, le plaisir et l'ennui, la richesse et la pauvreté, et il n'en résulte que toujours plus de déceptions, toujours plus de besoins, des accidents, des supplices, de nouveaux abîmes...

Impassible, mais les lèvres tremblantes, dans l'effort qu'il faisait pour suivre la parole, trop rapide, de Renaud, le Prince disait :

— Il faut que je voie cela!

Sous les Tropiques, l'adolescence ne dure qu'un instant, le corps de l'homme passe, sans transition, de l'enfance à la maturité; de même pour l'esprit. Dire que l'intelligence, si plastique, de Jâli, s'éveilla à la fréquentation de Renaud est trop peu : elle éclata. Un univers s'offrait, et Jâli, cessant peu à peu de résister, asiatiquement, à ce qui s'écarte des croyances héréditaires, l'aperçut, magnifique et terrifiant, avec son imagination neuve.

Jâli n'était pas très intelligent. Il avait même de la peine à fixer sa pensée, tant que sa sensibilité n'était pas en jeu; inaptitude orientale, sinon à l'abstraction, du moins aux idées générales; mais l'émotion lui ouvrait les portes, éclairait ce qu'il n'aurait pu autrement saisir; intelligent, peut-être pas, mais, comme tous ceux de là-bas, dix fois plus fin qu'un Occidental moyen. Il avait, avec beaucoup de jeunes Asiatiques d'aujourd'hui, ce trait commun qu'un fonds naturel d'irrésolution et d'indolence commençait à céder la place à de la souplesse et à de la rapidité d'esprit. Enfin, chez Jâli, une générosité naturelle, l'absence complète de vanité, vertus rares pour un petit potentat local, simplifiaient bien des choses, même si elles en compliquaient d'autres, notamment ses rapports avec le Roi, son père.

Le roi Indra avait l'air d'un ibis engraissé de serpents; c'était un homme encore jeune, égoïste, violent et diabétique. Dernier monarque absolu d'Asie avec ceux d'Afghanistan, de Siam et du Népal, il gouvernait à l'orientale, en appelant au pouvoir des favoris successifs et en croyant que la politique extérieure consiste à jouer des puissances étrangères l'une contre l'autre. Il dépensait des sommes énormes, — le tiers des impôts de l'État, — et toute sa fortune privée, qui était considérable à cause du revenu des rizières, pour ses besoins et ses plaisirs, l'édification de palais inhabitables, s'enlisait dans des problèmes de protocole, passait son temps en cérémonies, s'entourait d'acteurs et jouait lui-même

volontiers, malgré l'enflure de ses jambes. Il avait pour les idées modernes, le progrès de la civilisation, un mépris absolu, n'en acceptait que le minimum, à condition que ce minimum fût pour son divertissement et pour l'étonnement de ses sujets. Il refusa toute sa vie de mettre les pieds en Europe et revint d'un court voyage en Indo-Chine plein d'animosité et d'étonnement. Il prohibait les ascenseurs et, dans les trains, il craignait que les tunnels ne lui tombassent sur la tête. Assez semblable à un roi de cartes, il avait deux faces et ne reculait pas devant l'usage de la terreur; les mouvements révolutionnaires que des sociétés secrètes chinoises fomentèrent à Karastra furent noyés dans le sang.

Le roi Indra aimait Jâli, car celui-ci était fils de première Reine et non de concubine. Il le dota avec magnificence, tant il avait souci que le jeune Prince ne pût jamais douter de ses droits, de la fidélité de ses féodaux, de l'amour de ses sujets, de la servilité des fonctionnaires blancs, de la douceur des temps et de l'insignifiance du monde qui s'étendait hors de l'enceinte de la Ville interdite. Jâli eut trois palais, tant à la ville qu'à la campagne, tant pour la saison sèche que pour la saison des pluies. L'un était de cèdre, l'autre de marbre, le troisième de briques, à toits de tuiles bleues. Il y grandit au milieu des étangs de lotus, du luxe, des femmes et du désœuvrement. Ce luxe était asiatique, c'est-à-dire peu de chose comparé à celui de l'Occident. Il consistait en enfants légitimes et autres, en danseuses, en bêtes apprivoisées offertes par les grands fonctionnaires, en gramophones, en fruits, sirops, gâteaux et cigares roulés dans des pétales de fleurs, en visites aux astrologues, aux prêtres, aux temples; en jeux et en courses de canots automobiles. Jâli se mêlait peu à la vie des femmes et aux affaires intérieures de ce Palais, qui en 1926, ressemblaient encore étrangement aux intrigues khmères du xe siècle. Le roi Indra avait fait apprendre à son fils les principales langues d'Europe, persuadé qu'elles servent à des castes sociales différentes : le français pour s'entretenir avec les lettrés, l'allemand pour se faire comprendre des commis-voyageurs, et l'anglais parce que c'était la langue officielle du royaume et aussi pour pouvoir emprunter aux banquiers, jouer au tennis et télégraphier. Jâli parlait tout

cela couramment, mais le fonds du discours demeurait oriental, orné d'images, amorti de symboles, lourd de politesses. Il écrivait bien, ce qui est un signe de race; ses femmes, volontiers, l'entouraient pendant qu'il traçait les caractères. Les maîtres chinois qui l'avaient formé, le bourrant de classiques, ne firent, suivant la règle, appel qu'à sa mémoire. Puis des Pères belges étaient venus, avaient gavé Jâli de notions occidentales, confuses et contradictoires, mélange de prodiges scientifiques et de recettes de rebouteux, qui ajoutèrent à son émerveillement et à son inquiétude. Il possédait des atlas allemands mais ne comprenait pas très bien la forme de la terre. Il disait, comme les Pères le lui avaient enseigné, qu'elle était ronde, mais il n'était pas choqué d'entendre les bonzes affirmer qu'elle a la forme d'une omoplate de mouton et que Karastra en est le centre. Il avait des connaissances en chimie comme en magie, en médecine comme en incantations. En Asie, il n'est pas rare de rencontrer de ces contrastes. Les mêmes savants qui calculent à un dixième de seconde près le passage d'une éclipse accepteront de frapper sur un tambour, quand cette éclipse se produira, pour empêcher la lune de manger le soleil. Jâli avait en outre fait le stage obligatoire dans un monastère. Il possédait bien la loi et la parole du Bouddha, et pratiquait la religion suivant la coutume du royaume, c'est-à-dire avec une tiédeur rituelle, se contentant de donner aux pauvres, d'observer les fêtes et de faire édifier, çà et là, quelques monuments à reliques.

Comme ceux de Karastra, Jâli aimait la musique et les chants. Il se livrait volontiers aux plaisirs des sens. Il eut des Chinoises qui savent mille poésies par cœur, des Pegouanes, dont les embrassements habiles sont recherchés pendant les fortes chaleurs, et même des Européennes achetées à Singapore. Il avait, en Oriental, des désirs brusques, des satisfactions si foudroyantes, que l'amour, presque avant de naître, était déjà assouvi. Sans qu'il y parût, le Prince acquit beaucoup de connaissances, surtout à partir du moment où il ne fut plus enseigné. Il cessa de rêver; il réfléchit. L'Europe excitait son imagination. Que devait-on prendre d'elle? S'il arrive que de rares Occidentaux interrogent l'Orient pour

apprendre à vivre mieux, l'on peut dire que chaque jeune Oriental se tourne vers l'Europe et l'Amérique comme vers des divinités qui ont réponse à tout. Il existe en effet dans les choses de l'esprit comme dans les mœurs, comme en politique, une loi des vases communiquants qui fait que le lieu le plus isolé et, en apparence, le plus soumis au vide, est pourtant en rapports avec l'extérieur. Par des conversations, par des exemples, des lectures ou même des intermédiaires plus invisibles, s'exerçaient au fond du palais, sur le Prince Héritier, des influences contraires à la route qu'on lui avait tracée. L'arrivée de Renaud fut, à cet égard, décisive.

Ce chauffeur correct, exact et de bonnes façons, n'attira d'abord pas l'attention de la Cour. Ni la police politique, ni les eunuques, ni les astrologues n'eurent à se plaindre. Il sauva des mains des Malais un certain nombre de voitures. Il posa même aux chars mortuaires de parade des jantes creuses et des pneus ballon. Tout loisir lui fut laissé d'approcher le Prince. On a vu comment celui-ci avait été amené à le voir quotidiennement.

Renaud se présentait aux ordres, ce soir-là, à minuit. Il laissa derrière lui le palais du Roi, copié sur Saint-Pierre de Rome, et se dirigea vers le pavillon princier; passant devant les gardiens rouges, il monta le perron et pénétra dans le vestibule. Ces demeures tropicales sont sans mystère. Derrière une façade italienne, — toute la ville royale était l'œuvre de deux générations d'architectes napolitains, — on retrouvait la case indigène, ajourée par le haut, cloisonnée de nattes et commandée sur toutes les faces par une galerie en bois découpé, ornée de fougères dans des jarres de Canton. La seule différence était qu'au lieu d'un plancher de teck, d'une échelle de lianes, on marchait sur l'onyx, on gravissait un marbre blanc importé de Carrare. Les pièces sans fenêtres, les portes sans battants confessaient une vie simple, jamais attaquée du dehors; par la baie d'entrée, on voyait les lames courbes et froncées sur les bords des bananiers, enduites d'un azur électrique. Aux murs, des portraits de princesses royales, dans des cadres aux couleurs nationales, et un agrandissement photographique du Roi, retouché à la main, avec de la gouache rose

aux joues. Au-dessus d'un lit de repos passait un tigre, brodé sur soie, avec deux drapeaux dans la gueule.

Dans la nuit d'Asie, étouffante, Renaud pensait à sa mère, seule à Écouen, cet automne, dans le château de briques verdies, attaqué par le vent qui hurle, aux hautes pièces mi-brûlantes, mi-glacées; la fumée rabattue pique les yeux et les courants d'air font se lever tout seuls les rideaux. — Le Prince s'était attardé chez le Roi. Un serviteur en pagne bleu pâle et veste blanche, les pieds et les jambes nus, apporta le bétel. Un autre, de ces fruits tropicaux décortiqués, démontés comme des pièces d'horlogerie et reconstitués sans pépins, noyaux ou pelures, qui répandirent une odeur de térébenthine. Des dames d'honneur passèrent, assez effacées. Les reines, sans être cloîtrées, étaient peu visibles. Chétives, enfantines et peu intelligentes, elles ne jouaient aucun rôle dans la vie du Palais, sauf peut-être pendant les quelques nuits où elles étaient désirées. Renaud considérait le va-et-vient de cette maison royale qui différait à peine de celle d'un de nos bourgeois méridionaux. Comme il l'avait observé déjà chez les milliardaires chinois, la richesse en Extrême-Orient ne dévore pas l'individu, ne s'exprimant jamais ni en passions, ni en vanités; c'est à peine si ici, par exemple, le nombre et la quantité des pièces d'orfèvrerie du service à bétel décelaient la demeure d'un très haut personnage. En ce pays de frugalité et d'égalité sociale, la vie d'un Prince de Karastra était presque la même que celle du pêcheur accroupi au fond de sa jonque. Renaud se demanda s'il fallait admirer ou se moquer. Il sourit en pensant au vieux sujet de concours de l'Académie de Dijon : « Si les progrès des sciences et des arts ont contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ». Cette question posée depuis près de deux cents ans n'était pas résolue; et, derrière elle, c'était tout son problème Orient contre Occident qu'il retrouvait... « En réalité, se disait-il, il n'y a pas de « bons sauvages ». Les primitifs ont d'autres moyens que les civilisés d'être méchants, voilà tout. »

Il entendit enfin les dures gutturales du langage local. Le Prince entra et lui fit signe de le suivre. Jâli était habillé cérémonieusement, à la chinoise, d'une longue robe de soie blanche et botté de satin noir. Renaud commençait à déchif-

frer ces figures mortes, à savoir vaincre ce triomphe apparent de l'immobilité. Il vit dans les yeux du Prince de l'émotion qui ne s'exprima pas; la figure jaune tenait enfermé son secret. Il sentait qu'il y avait eu souvent, surtout depuis son arrivée, de graves divergences entre le Prince et le Roi. Mais lesquelles? Il avait osé demander à Jâli si son père le heurtait sur quelque point, mais le Prince lui avait répondu :

— Sa Majesté est pour moi une Perle de bonté, — ajoutant : — Tout le mal vient de là.

Du Roi, Jâli parlait, même en français ou en anglais, avec cette déférence qui se traduit, dans le langage de Karastra, par certains mots, certains verbes que l'on n'emploie que pour désigner la personne du Souverain, le Bouddha ou les éléphants sacrés, décrire leurs actions ou les parties nobles de leur corps.

Renaud attendait, debout; le Prince le fit asseoir, s'étendit à terre et mâcha le bétel, puis, brusquement :

— Je veux partir, — dit-il, — il faut partir.

Cette nécessité le saisissait comme le haut mal, le terrassait. Malgré lui, Renaud pensa aux Européens qu'il avait connus et qui avaient eu des Jaunes à leur service. Tous disaient : « Nous étions très sûrs d'eux, eux-mêmes paraissaient confiants, satisfaits, et puis, un jour, sans qu'on ait pu prévoir, ils ont disparu ».

— Rien ne peut me retenir ici, reprit Jâli. Mon père l'a deviné.

— Votre Altesse Royale n'a-t-elle pas toute liberté de voyager?

— Dans l'intérieur du royaume, oui. Mais, même pour aller chez les féodaux, et à plus forte raison au delà, il faut l'avis du Conseil de la Couronne... Le Roi sait que je partirai. Je crois qu'il a été averti par un songe. Je ne m'en suis ouvert à personne, vous entendez, à personne. Mais, déjà, il sait. Pour la première fois, il s'opposera à un de mes désirs. Les gardes de nuit au Palais vont être doublées. Il faudra conduire vite, ce soir, pour dépister la police, si nous voulons que l'on continue à nous laisser causer en paix. Mon père entre maintenant dans de violentes colères à votre sujet... Vous êtes suspect. Tout le changement qu'il constate en moi, il vous l'attribue.

Le Prince s'interrompit pour jeter une salive acajou dans le crachoir à bétel.

Renaud ne pouvait détacher ses yeux de cette belle calme figure, éclairée à vif sous la lumière électrique. Les narines s'ouvraient, rondes et noires, comme des grains de beauté au-dessus de la bouche, bouche de cette couleur que les collectionneurs de monochromes chinois nomment « foie de mulet ». De face, Jâli avait la dureté olympienne de certaines statues d'Angkor. De profil, la courbe des joues, les traits trop ronds, les méplats trop doux, les lèvres toujours ouvertes lui donnaient une faiblesse et de la naïveté qui nuisaient à l'effet, et accentuaient un côté jeune singe. Mais, de trois-quarts, la robe tombante, les mains ouvertes, montrant une paume très rose, « prenant la terre à témoin », comme dit l'iconographie bouddhique, c'était à la fois le jeune fils des Çakyas et l'Enfant parmi les Docteurs.

— Votre Altesse Royale ressemble au Parfait, — dit Renaud.

— Que Son exemple me vienne en aide! — répondit Jâli.

Puis il se tut. Quels devoirs nouveaux ou quels besoins se heurtaient derrière ces yeux rusés, embusqués, presque invisibles au coin des paupières plates, soudées par leur courbe à la racine du nez? Il ajouta :

— Le Bouddha, lui, a su quitter son père. Rappelez-vous...

Il cita le passage des Écritures pâlies... Dans une figure si jaune, absolument imberbe, ces paroles, traduites en franco-anglais, étaient étranges.

Renaud savait les Asiatiques intelligents. Il ne les croyait pas si prompts. Les gardes, en effet, furent doublées. La nuit, des patrouilles passaient... Quelques jours plus tard, après déjeuner, il fut pris de fortes douleurs. Il envoya ses urines à la pharmacie de la mission catholique, qui répondit que l'analyse était négative. Ses douleurs ne cessant pas, il alla lui-même se faire examiner chez les Pères. On recommença l'expérience et on découvrit des traces d'arsenic. Renaud s'étonna que deux jours plus tôt les urines qu'il avait fait porter eussent été pures. « Étaient-ce bien les vôtres? » demandèrent, en souriant, ces saints hommes.

Renaud s'amusa beaucoup de cette tentative d'empoi-

sonnement et se fit du riz et du chocolat dans sa chambre.

— On m'attribue bien de l'importance, — pensa-t-il. — Je suis confus.

Deux semaines s'écoulèrent. Loin de relâcher les rapports des deux jeunes gens, ces événements les rendirent intimes.

— Jusqu'où ira l'amour paternel? — demandait Jâli.

— « Il va déjà loin », pensa Renaud.

— Et pourtant, — ajouta le Prince, — rien ne me retiendra... Ma destinée n'est pas ici. Ici, ce sont les marécages de l'ignorance...

— Partout et surtout ici, — objecta Renaud, — on pouvait faire son salut, puisque en somme ces aventures-là ne sont jamais qu'expérience individuelle.

— Quand on naît de race royale, les autres importent, non soi-même, — dit Jâli. — Nous sommes un petit peuple arriéré et presque sauvage. Ce qui se passe d'essentiel dans le monde n'est pas à Karastra.

— C'est aux humbles que, dans l'histoire, — répondit Renaud, — il appartient de montrer la voie. Il s'agit, aujourd'hui, moins de faire triompher l'esprit que de faire reculer la matière. Or, chez vous, elle compte pour rien : votre antique sagesse, votre vie toujours ouverte sur l'invisible, votre paix morale, votre grandeur, viennent de là. Grâce à elles, vous avez reçu sans broncher les premiers bienfaits des Blancs, leurs machines, leurs armes, leurs alcools, leur personnel d'exportation. Et vous n'avez pas succombé là où le reste de l'Asie, perverti, n'a le désir de nous chasser que pour mieux adopter nos erreurs.

— Il n'est que trop facile de vaincre où il n'y a point de combat.

— Les vrais trésors de l'Orient ne sont pas cachés dans la jungle ésotérique du savoir indien, — ajouta Renaud, — dans le leiss de la Chine, égoïste et centrale, dans la cendre des hauts fourneaux d'Osaka, dans les sables de Mésopotamie festonnés par les ornières des auto-chenilles, ou derrière ces moucharabiehs que les jeunes dévoilées qui prennent la Faucille moscovite pour le Croissant, ont déserté : ils sont ici, Monseigneur. C'est ici que l'Europe devrait apprendre à se dégager de l'impureté. Aidez-la.

Cet appel à la solidarité était trop occidental pour toucher le Prince. Il esquissa un geste fataliste :

— Le monde n'a pas été fait que pour la race blanche, — répondit-il. — Si celle-ci périt de ses propres mains, après une domination aussi courte que brillante, c'est sans doute son heure et c'est peut-être la nôtre de vivre. En tout cas, même s'il ne s'agit pour moi que d'une expérience individuelle, personne ne me retiendra dans l'ignorance. Je passerai outre à la volonté de mon père, puisqu'il le faut. Déjà tout tombe, tout se détache de moi, qui n'est pas mon dessein.

Renaud fixa sur son compagnon un regard interrogateur.

Le Prince avait les yeux clos, il était assis les jambes croisées, un pied dans la main.

— Il faut tout voir, — murmura-t-il, — il faut tout savoir.

On entendait crisser les cigales. Des sirènes d'usines retentirent longtemps, portées sur l'eau et ricochant; on frappa dans le Palais un tambour de bronze; le silence retomba.

Le Prince appela son aide de camp au téléphone. Il lui donna brièvement des ordres. Puis, se tournant vers Renaud :

— Dans quatre nuits, — dit-il, — il y a une fête au Club de Polo. Nous profiterons de cette occasion... Vous vous préparerez à une longue absence. N'oubliez pas les projecteurs.

II

Lorsque Renaud vint se ranger avec sa voiture en bordure de la pelouse de polo, il ignorait tout du voyage qu'il allait entreprendre. Il avait fait le plein d'essence et d'huile, pris ses papiers et il attendait. Peut-être allait-on se rendre au Palais du Prince le plus éloigné, celui du Nord, dans la montagne, dont les populations sont sûres et fidèles, au centre des forêts de teck, où les gardes du corps sont tatoués partout, sauf à la paume des mains et sous les pieds?

C'était une soirée de gala, avec ballet de cour, donnée par le Roi à l'équipe de Karastra, avant les tournois de Singapore. Sous une tente, s'ouvrant sur la nuit, un millier de spectateurs étaient assis. Cela ressemblait assez à une nuit d'août à l'Alcazar d'été. Renaud descendit de sa voiture et s'avança pour tâcher de voir le Roi, qu'il ne connaissait pas.

Les généraux indigènes, en casque à pointe, le Délégué apostolique barbu et ceinturé de soie, le corps diplomatique qui, par courtisanerie et pour faire croire qu'il ne faisait pas si chaud, fondait dans des uniformes de drap, la maison royale, se comptaient, de dos. Sur la scène, des danseuses-enfants, leurs bouches béantes n'étant qu'un trou à bétel, les yeux baissés, les doigts retournés, onglés de griffes d'or, les bras métalliques tendus comme ceux des candélabres, s'avançaient ou reculaient, impassibles, encouragées par un chœur de cris gutturaux, soutenues par une fanfare barbare, véritable émeute musicale. Renaud les vit soudain s'agenouiller, lever les bras et toucher la terre du front. On écarta à demi la feuille d'un paravent. Un bruit sec se fit entendre, puis des paroles cassantes, la fin d'une discussion sans doute.

Chacun avait deviné, mais personne ne broncha. Le Roi était entré dans sa loge. Le Nombril du Monde, Dispensateur des Éléments, avait la figure barbouillée de chaux délayée, comme un masque de guerre polynésien. Ses mouvements courts et félins étaient d'un gros chat majestueux et bouffi. Il s'affala dans un fauteuil de cuir rouge, genre Maple. A ses pieds, des ventilateurs ronflèrent, lui collant aux jambes son vêtement de soie, une sorte de pyjama qu'il avait fripé en se vautrant. On eût dit qu'il sortait du lit. Le Prince héritier se tenait derrière, debout. Il regardait la salle, fatigué par la lumière, la musique et la cadence que les danseuses marquaient lourdement de leurs talons sourds; il resta ainsi sans échanger aucun mot avec son père. Derrière eux étaient les favoris, les uns verdâtres, les autres presque noirs, les uns mongoloïdes, les autres négritos. Puis des concubines de service cette nuit-là, des princesses sœurs du Roi, vouées à un éternel célibat parce que personne n'a leur rang et qu'elles ne peuvent déchoir en épousant un inférieur. Des femmes à genoux présentèrent des soupes, des viandes, du gibier, du poisson, des gelées, du thé, des sauces. Les plats arrivaient, scellés, des cuisines. Un officier de bouche levait les couvercles d'argent et faisait semblant de les goûter.

Renaud regardait ces pyramides d'or que les danseuses dressaient sur la scène; portant sur la tête la même spirale que les clochers, aux oreilles le même motif du serpent, aux

épaules une allusion dorée et cornue aux angles des toits, elles ressemblaient à de l'architecture locale vivante, aux temples de la rivière qui se seraient mis en marche.

Le roi Indra avait fini de manger. Il rota, par politesse. Assis, immobile, silencieux, les mains sur les genoux, il regardait le spectacle sans donner aucun signe de plaisir ou d'approbation. Il se passait parfois un doigt à l'intérieur des joues. Son air était pesant et triste. On eût dit qu'il devinait inutiles tous les efforts faits pour retenir son fils. Sans perdre leur impassibilité, ses yeux bridés qui déchiraient sa peau jaune, se reportaient sournoisement de la scène à la salle. Il connaissait naturellement le moindre acte, la moindre pensée de ceux qui étaient là, ayant passé sa vie à les faire surveiller ou à les épier lui-même, mais semblait ne voir personne. Peut-être, au fond, était-ce son propre fils qu'il connaissait le moins bien, qu'il ne comprenait pas? Il lui avait tout donné. Que voulait donc encore Jâli? Aller où? Rechercher des alliés pour s'emparer du trône? Le Roi savait mieux que personne combien sa propre santé était mauvaise. La pensée lui était souvent venue d'abdiquer... Il résolut de s'en ouvrir à son épileur.

En attendant, il bâilla, se leva, automatique, d'une mine accablée, sans saluer; puis il tourna brusquement le dos au public et quitta le spectacle, continuant de chiquer le thé entre ses dents de laque noire.

. . . . . .

L'aventure allait commencer.

Pas un souffle d'air. La plus terrible des nuits tropicales, car l'orage du soir n'avait pas éclaté. Renaud était au volant. Le Prince arriva, salué par le Protocole.

— Rentrons, — fit-il, à haute voix.

La voiture démarra et prit le chemin du Palais.

— Vite, plus vite, — fit le Prince.

Arrivé à la pagode Jotâvana, il enjamba le siège, vint s'asseoir à l'avant, à côté de Renaud, lui criant de prendre la route du Nord. On longea les canaux gras, coupés de ponts de marbre où des indigènes, en pleine nuit, pêchaient à la ligne, parmi de grands nénuphars de tôle verte. Déjà, on

était loin de la ville, au-dessus de laquelle se voyait la lueur rougeâtre des hauts fourneaux d'usine à décortiquer le riz. Au bout de deux heures, et de plus de cent kilomètres parcourus, à un passage de bac, l'on s'arrêta. Une autre voiture était là. L'aide de camp, le colonel prince Souryavong, s'avança aux ordres. On le chargea, avec beaucoup de bagages, dans l'automobile; deux serviteurs montèrent sur les marche-pieds et l'on roula ainsi jusqu'à l'aube, toujours dans la direction nord-est.

Moins aquatique, le paysage commençait à se soulever. A une trentaine de kilomètres se dessinèrent enfin, dépouillées d'humidité, des collines vertes; au-dessus de la chaîne des Éléphants, un orage d'un violet pourpre pesait, suspendu très haut. En dessous, un ciel d'or vert annonçait le soleil; derrière, la nuit était encore rigoureuse. Puis l'ouest se moira de lilas, cerise, garance, comme l'eau d'un port, de mazout, et il fit grand jour.

On évita Krase et ses casernes. Au champ d'aviation qui est en dehors de la ville, on stoppa; l'avion du service postal siamois attendait, prêt à s'envoler. Les serviteurs prirent le train.

Le Prince se tourna vers sa Bugatti brûlante, la flatta de la main et, la regardant avec tendresse, lui fit ses adieux.

— Il faut la quitter, Renaud. Je n'oublierai pas comme elle bondissait à l'appel du pied, comme elle freinait des quatre roues et comme le tonnerre de son échappement libre retentissait dans la campagne endormie!

Et désignant à Renaud un aviateur qui se trouvait là, par hasard :

— Dites-lui d'en avoir bien soin. Je la lui donne, car je ne compte pas revenir... Dans une demi-heure nous survolerons Bangkok et dans trois heures nous arriverons au Cambodge, — ajouta Jâli.

C'est alors seulement que Renaud apprit qu'on se rendait en Indo-Chine française, où l'on s'embarquerait pour l'Europe, et que son expérience orientale était finie.

PAUL MORAND

(*A suivre.*)

LES RICHESSES DE L'ÉTAT FRANÇAIS[1]

Un souci, qu'il ignorait au temps heureux de l'avant-guerre, s'est taillé une large place dans l'âme du Français moyen, jusque dans les hameaux perdus où le téléphone et la T. S. F. apportent quotidiennement un chiffre fatidique. La cote des changes a pour lecteurs assidus l'ouvrier d'usine aussi bien que le rentier, l'exploitant agricole, le capitaine d'industrie, le fermier ou le propriétaire. Chacun sent que le cours de la livre et du dollar est notre souverain, qu'il domine notre vie politique et sociale, qu'il s'immisce profondément dans notre vie privée, qu'il conditionne nos réussites et forge notre avenir. A cette tyrannie que le change exerce sur chacun de nous, le Français moyen se résigne mal. Il en souffre non seulement dans ses convenances et dans ses intérêts particuliers mais encore dans sa fierté. Ni la profonde coupure faite par la guerre dans la trame de notre existence nationale, ni la fuite rapide de douze années déjà écoulées depuis le début de la tragédie, n'ont pu effacer chez le Français moyen, le souvenir des temps fortunés où le franc était vraiment la monnaie royale, la monnaie universelle, dont l'aloi indiscutable et indiscuté défiait à tout jamais le soup-

1. Les études du comte de Fels sur *les Richesses de l'État français* — dont quelques-unes ont paru dans la *Revue de Paris* seront publiées prochainement par la maison Fayard.

L'article que l'on va lire constitue la conclusion des divers travaux que M. de Fels a consacrés à notre patrimoine national.

çon et la méfiance sur toutes les places du monde. On peut mettre la conversation sur ce chapitre avec les représentants des classes sociales les plus diverses et vite on acquerra la conviction que tous sont mordus au cœur par l'inextinguible regret donné au franc de 1914 dans la glorieuse plénitude de sa parité-or.

Nous posons en fait que si le moral de la nation française, si ferme aux heures les plus critiques de la guerre, paraît avoir fléchi et vacillé dans la paix à l'heure de s'assurer les bénéfices légitimes de la victoire, les malheurs du franc ont été pour beaucoup dans cette dépression. Notre peuple s'est senti diminué dans sa volonté de puissance, dans son prestige à l'extérieur, dans sa faculté d'agir à proportion de la dépréciation de sa monnaie. Il y a perdu une grande partie de sa confiance en soi. Ce n'est point sans doute par l'effet d'un hasard linguistique, que notre étalon monétaire porte le nom de franc. Soit que le franc monte, soit qu'il descende, il semble que la fortune de la France monte et descende avec lui. Peut-être, et de sévères moralistes n'ont pas manqué de l'affirmer, la France a-t-elle tiré trop d'orgueil de son incomparable solvabilité, peut-être s'est-elle mirée avec trop de complaisance dans sa capacité de thésaurisation, peut-être a-t-elle recherché trop exclusivement dans le passé le rôle de banquier de l'univers. Ce n'est pas le lieu d'en discuter. Il nous suffit d'inviter le public pensant et réfléchi à considérer que, dès l'instant où le franc a connu la déchéance, un ressort, non l'unique, mais l'essentiel, de notre influence à l'extérieur et de notre sécurité a été détendu : la France ne se retrouvera elle-même qu'à la date tant désirée et souhaitée dans le secret des cœurs où les changeurs n'hésiteront pas à troquer comme autrefois 0 gr. 32258 au titre de 0,9 contre un franc-papier.

Un grand débat académique est engagé actuellement[1] entre la revalorisation et la stabilisation, comme s'il s'agissait de deux absolus diamétralement opposés. Et, dans cette controverse, nous reconnaissons bien les deux traits principaux de notre caractère national, d'une part le radicalisme logique, de l'autre la croyance à la toute-puissance de l'État supposé capable d'immobiliser par décret le cours des changes.

1. Nous écrivons à la date du 26 janvier 1927.

Dans la réalité, l'alternative n'existe pas. Nous nous en sommes expliqué dans un opuscule précédent[1]. Il reste néanmoins que ces mots : *revalorisation* et *stabilisation* sont par excellence des mots-étendards autour desquels se rangent respectivement ceux qui, d'un côté, ne prennent pas leur parti de renoncer à la restauration du franc national et traditionnel et, de l'autre côté, ceux qui, pour des motifs divers, acceptent de s'installer définitivement dans l'inflation acquise et consolidée. Et, ceci posé, cette conviction profonde est nôtre qu'un plébiscite d'option entre les deux formules donnerait une majorité écrasante en faveur de la *revalorisation*.

Sans doute la perspective d'un retour à la parité, si lent et si parfaitement gradué qu'on le suppose, suscite-t-elle des appréhensions d'ailleurs justifiées. Elle fait voir aux consommateurs comme aux producteurs, aux salariés comme aux employeurs, un chemin hérissé de difficultés et d'obstacles. Mais si radieux, si précieux, paraît être le but à atteindre que l'instinct national ne laisse pas d'y tendre, plus fort que les suggestions du découragement raisonné et de la paresse doctrinée. Les stabilisateurs quand même sont plus bruyants et mieux armés que les autres. Ils excellent dans l'art de communiquer aux intérêts particuliers les couleurs de l'intérêt national. Ils manient le sophisme avec une dextérité sans égale. Certes, tous les stabilisateurs ne sont pas des agioteurs et des mercantis. Parmi eux les gens de bonne foi ne sont pas rares qui croient sincèrement à l'efficacité de la solution qui les a ralliés. Mais tous les agioteurs et tous les mercantis, tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, s'enrichissent dans les ténèbres de l'inflation sont stabilisateurs. Cet instinct national dont nous venons de parler et qui n'est pas un mythe ne s'y méprend pas. La stabilisation est une faillite masquée. C'est la législation de la fausse monnaie. Ce sont toutes les valeurs rapportées à un étalon qu'on pourra bien appeler le franc, en vertu d'un coup d'état monétaire, mais qui ne sera pas un franc et qui en usurpera insolemment le nom au mépris de la logique et de l'arithmétique. Les stabilisateurs sont minorité. La masse qui n'a que faire des arguments d'école, qui ne se pique pas d'avoir pénétré au cœur des questions

1. *Une Solution au Problème financier*, chez Calmann-Lévy, édit.

techniques, garde la nostalgie du vieux franc-or, du louis et du napoléon. Elle suivra avec empressement, elle environnera de popularité l'homme d'État ou le groupe politique qui lui proposera de l'y ramener avec les ménagements et les précautions que comportera la situation. Nos désastres de Soixante-Dix nous avaient valu une amputation territoriale infiniment douloureuse. Forçons-nous la comparaison en écrivant que la victoire de nos armes, en ce qu'elle fut obtenue par un surcroît évitable de pertes et de souffrances, nous a causé comme le nouveau retranchement d'une province en nous ravissant notre monnaie nationale? Il y aurait grande joie, dans tous les foyers, quand l'heure aurait sonné de la recouvrance, lorsque notre franc-or, signe de notre unité, de notre prospérité et de notre capacité d'expansion, nous aurait été rendu.

C'est ici sans doute le moment d'indiquer les raisons pour lesquelles, dans le grand débat institué entre la revalorisation et la stabilisation, notre École Dirigeante a pris parti depuis quelques mois en faveur d'une politique d'attente et d'un empirisme qui encourage l'espérance. Son évolution date du mois de juillet 1926.

A ce moment, M. Joseph Caillaux, ministre des Finances du neuvième cabinet Briand, adoptant les conclusions du Comité des experts institué par son prédécesseur, M. Raoul Péret, avait conclu à la stabilisation. Que signifiait, pour le gouvernement de la République, une adhésion à un programme de stabilisation? En principe ceci. Au peuple français, composé d'un ensemble de contribuables, de rentiers et d'ouvriers, de producteurs et de consommateurs, tous électeurs, il fallait révéler la valeur réelle de sa monnaie nationale. Jusqu'à ce moment, pour la masse du public, un billet de cent francs valait réellement le chiffre porté sur la vignette de la Banque de France. Il fallait, si l'on optait pour la stabilisation, avouer et promulguer par une loi que ce billet de cent francs papier valait en réalité dix francs or, plafond atteint sous l'éphémère ministère Herriot pendant les deux ou trois journées tragiques de juillet 1926 où un vent de révolution souffla sur la place de la Concorde devant les grilles du Palais-Bourbon, dès que les concierges, les crémiers, les

cuisinières, les petits boutiquiers et les rentiers d'un quartier paisible entre tous eurent réalisé le désastre de leur bas de laine.

Pour parer à ce danger, on décida d'avoir recours à l'Union Nationale et à un ministère Poincaré. L'ancien président de la République de 1914, parut le plus qualifié de nos personnages consulaires pour renouveler le miracle de l'Union sacrée qui avait sauvé la France au mois d'août 1914 et délivrer la République du péril mortel que lui faisait courir la chute du franc. Son programme, qui visait avant toutes choses à relever la devise nationale et à assurer le service d'une trésorerie aux abois, consista moins dans une technique financière originale que dans l'appel à une confiance qui lui fut immédiatement et largement accordée.

Et dès lors commença l'ascension du franc, d'abord lente mais toujours progressive, brusquement accentuée par l'intervention de la spéculation étrangère. On eut l'impression que la reprise du franc serait poursuivie jusqu'au moment où cette hausse exposerait le pays à des dangers aussi graves que ceux causés précédemment par l'inflation et par la baisse. Ce point parut atteint lorsque le franc s'établit à la parité du cours de la livre à 140. Mais sans doute pour l'amour de l'art, ou pour rendre son expérience plus décisive, le gouvernement laissa encore le franc monter d'une vingtaine de points par rapport à la livre. Ce fut lorsque celle-ci fut cotée 120 et même légèrement au-dessous, que par suite des doléances de l'industrie et du commerce, accentuées par un ralentissement absolu des affaires et une menace grave de chômage, la décision fut prise de ne pas prolonger l'expérience. On s'arrêta au cours de 122 à 125, sans que les déclarations faites par le président du Conseil à la Commission des finances de la Chambre, le 25 janvier 1927, permettent de conclure que dans aucun cas la revalorisation ne sera pas poursuivie si les circonstances se montraient plus favorables à une reprise de l'expérience accomplie de juillet 1926 à janvier 1927.

Au point de vue politique la tactique adoptée par M. Raymond Poincaré paraît avoir produit des résultats. Les classes moyennes qui sont l'armature même du régime ne sont plus fondées à croire, comme sous le régime Caillaux, que la

République les sacrifie. Satisfaction a été donnée au sentiment de chauvinisme monétaire auquel nous faisions allusion plus haut. Le franc qui valait deux sous le 17 juillet 1926 en vaut quatre le 25 janvier 1927. Et l'on ne dit pas au peuple que l'on s'en tiendra là. On lui laisse le temps de s'organiser en présence d'une faillite qui se réalise par paliers et dont il peut encore espérer que les conditions seront moins désastreuses pour son épargne que si elle était proclamée dès à présent.

***

Quelles seraient cependant les conditions nécessaires et suffisantes du retour à la parité or? C'est ce que le Français moyen doit se demander, c'est à quoi il faut qu'il réponde s'il veut que son désir devienne une réalité solide au lieu de tourner à l'utopie.

Qu'est-ce que le billet de banque? Qu'est-ce que le franc-papier, en temps normal, c'est-à-dire en l'absence du cours forcé? Il est à peine besoin de reproduire la réponse classique. C'est la représentation de l'encaisse métallique et des effets gagés détenus par la Banque de France, l'établissement émetteur, dans l'hypothèse, bien entendu, où l'État lui-même ne sera pas engagé au delà de ses revenus réguliers. On n'a peut-être pas assez insisté sur cette troisième condition : situation financière d'État bien nette s'ajoutant aux deux autres : réserves de métaux précieux et portefeuille sain. Ce n'est pourtant pas un facteur qu'on soit maître de négliger. On n'éprouverait peut-être aucune peine à démontrer que la valeur d'une unité monétaire donnée est fonction moins rigoureuse encore du double gage fourni par les réserves-or et par les engagements des particuliers que de l'exacte proportion des ressources normales de l'État à la dette publique. Il semble que le franc-papier ait été, depuis 1918, dans le même rapport au franc-or que les dettes d'État exprimées en papier aux dettes d'État calculées en or.

Le franc aura donc recouvré naturellement la parité de l'or quand la circulation des billets de banque sera en exacte correspondance avec le montant de l'encaisse métallique et du portefeuille et que l'État, ayant amorti ou consolidé sa

dette flottante, sera en posture de subvenir au service de la dette inscrite sans écraser le producteur.

En d'autres termes et à y bien regarder, le franc aura recouvré le pair de l'or quand la nation, à force de sagesse, de labeur et d'épargne, aura reconstitué les richesses détruites par la guerre et se sera replacée dans une situation financière et économique équivalente, sinon rigoureusement égale, à celle qui était sienne, au moins de juillet 1914. M. Joseph Caillaux, parlant le 19 janvier 1927 devant le Comité exécutif du parti radical, a déclaré dans la manière sommaire et tranchante qui lui est familière : « L'espérance d'une revalorisation est une folie douce! » Une folie, peut-être, mais, dans notre modeste opinion, une de ces folies sublimes et créatrices qui conduisent une nation à donner le plein de ses efforts persévérants et ses dirigeants à chercher la solution du problème financier dans des voies qu'ils s'étaient fermées au temps de prospérité. Demander si la France peut revaloriser sa monnaie, n'est-ce pas demander si elle est capable de réparer ses pertes par sa puissance de production et d'épargne, d'une part, et, d'autre part, par une utilisation plus judicieuse de ses richesses? Ce sont les données de la politique expérimentale qui nous inclinent à l'affirmative. Tant valent la France et son Domaine, tant vaut le franc. Quiconque, en vertu d'une hypothèse propre à rendre sensible et concrète notre façon de voir, achèterait la France de 1927 au prix d'estimation à charge d'acquitter son passif et de garantir la revalorisation de l'or dans un délai raisonnable, ferait une excellente affaire, si des conditions politiques rigoureusement exigibles en assuraient le succès.

Voyons les chiffres.

Reportons-nous surtout au point de départ.

Le budget présenté pour l'exercice de 1914 par M. Charles Dumont, ministre des Finances, s'équilibrait, en dépenses et en recettes, à 5 519 millions. Dans ce total le service de la Dette publique, consolidée, viagère et remboursable figurait pour 1 165 millions.

Les bilans de la Banque de France accusaient une circulation d'environ 5 700 millions, surabondamment garantis par une encaisse-or de 3 500 millions, une encaisse-argent

de 640 millions, un portefeuille de 1 526 millions au poste de l'escompte et de 742 millions au poste des avances sur titres.

Le total général du commerce extérieur faisait ressortir le chiffre de 8 421 millions aux importations, et de 6 880 aux exportations. Notre balance du commerce était mauvaise, mais la balance des comptes rétablissait aisément, et au delà, l'équilibre. Nous n'étions pas en peine de retrouver le milliard et demi du déficit commercial par le moyen des coupons-or, acquittés par nos débiteurs du dehors.

Cette situation, — et ce souvenir prête à sourire par la comparaison qu'il institue — donnait lieu à des doléances pleines d'amertume. On se plaignait déjà dans l'avant-guerre et de la lourdeur des impôts et de la cherté de la vie. Les récriminations n'étaient pas sans fondement. Il n'est pas douteux, absolument parlant, que le régime fût entraîné en des dettes sans fin et en des dépenses sans mesure et qu'il eût justifié tous les horoscopes malveillants et pessimistes portés par ses détracteurs, n'eût été la merveilleuse puissance d'épargne de la nation, l'extraordinaire réceptivité de ce bas de laine français, vraie corne d'abondance devant laquelle Méline voulait qu'on se mît à genoux. Tout en déplorant les aberrations de l'étatisme, les experts considéraient que, sans être atteinte aux sources vives de son économie nationale, la France aurait pu subvenir aux charges d'un budget bien plus considérable encore, soit 8 milliards or pour fixer les idées.

Que sont devenus au début de 1927 les chiffres de 1914?

Le budget établi sur la base de la livre à 150 francs, c'est-à-dire du franc à un peu plus de 15 centimes, a dépassé, et de beaucoup, en y comprenant la dotation de la Caisse nationale d'amortissement, le quarantième milliard et approche du cinquantième. Et les impôts rentrent facilement en dépit d'une fiscalité absurde. Faut-il s'en étonner? En somme, ces quarante ou cinquante milliards-papier, compte tenu de la dépréciation naturelle de l'étalon-or survenue depuis bientôt treize ans, n'équivalent-ils pas aux huit milliards-or que la France de 1914 aurait versés à la caisse publique en se gênant un peu?

A la date, où nous écrivons, le bilan de la Banque de France accuse : Or en caisse, 3 684 millions; or à l'étranger, 1 864 millions; argent, 341 millions; achats or, argent, devises, 1 637 millions; portefeuille, 3 590 millions; avances sur titres, 2 100 millions, et une circulation de près de 53 milliards.

Quant à la balance du commerce pour 1926, on doit la tenir pour satisfaisante. Les exportations l'ont emporté de peu, il est vrai, mais l'ont emporté malgré les brusques sautes du change, sur les importations qui se chiffrent par 59 milliards et demi.

Lorsque nous aurons constaté que notre dette de guerre se monte à 250 milliards-papier, dont 90 milliards de consolidés et 160 milliards de flottants, auxquels les experts ajoutent 109 milliards représentant le déficit arriéré et accumulé de la balance du commerce, nous aurons énoncé les éléments arithmétiques du problème de la revalorisation.

Il se réduit à chercher si, la vie sociale et économique de la nation étant redevenue normale, le bas de laine français qui, chaque année d'avant-guerre, sans que les économistes et les financiers aient jamais rendu clairement raison de ce miracle, cherchait le placement de 3 à 4 milliards or dûment économisés, est capable de résorber en quelques années ce formidable amas de franc-papier. 3 milliards-or nous donnent 15 milliards-papier sur la base de la livre à 125 francs. Théoriquement, en vingt ou vingt-cinq ans, long espace de temps dans la vie des individus, brève période de la vie d'un peuple, le bas de laine, si l'on nous permet cette audace de vocabulaire, aurait donc la capacité de boire l'énorme dette aux chiffres astronomiques qui, dans les jours noirs de la difficulté, confond l'imagination. Approximation grossière, nous n'en disconvenons pas. Mais les experts eux-mêmes en peuvent-ils faire d'autre? Approximation à laquelle le Français moyen s'est depuis longtemps livré et qui soutient son courage comme elle fortifie son espérance.

Il y a des objections très grosses, très impressionnantes. La plus grosse, la plus impressionnante est justement celle que tout le monde omet, qui est la plus décisive et la plus péremptoire et que nous voulons placer très en relief, parce

que nous sommes convaincu d'apporter aujourd'hui le moyen de la vaincre.

Comment s'y prend-on couramment pour taxer la revalorisation d'utopie? On représente qu'en transformant en francs-or les 21 500 millions de francs-papier actuellement nécessaires au service de la dette publique, on imposera à l'économie nationale un fardeau dont elle restera à jamais accablée. Rien n'est moins forcé que cette conséquence. Il n'y aurait pas, selon nous, de difficulté majeure à faire coïncider presque exactement la courbe de la revalorisation avec la courbe de ce que nous appellerons la contraction de la dette. Les rentiers s'y prêteraient volontiers parce qu'ils y trouveraient un avantage immense. Que vaut actuellement en capital notre vieux 3 p. 100? Une dizaine de francs or. Que représente en or l'intérêt moyen de 6 p. 100 papier attaché aux effets publics? Pas même 2 p. 100 or, 1 fr. 20 lorsque le franc vaut quatre sous comme au moment où nous écrivons. La revalorisation fidèlement accompagnée de la contraction restituera aux rentiers leur capital perdu et permettra de leur servir un intérêt, qui, tout faible qu'il leur paraîtra, pourra être supérieur en réalité au taux de 1927. Il sera plus malaisé — qui le nie? — de faire accepter la contraction des prix, des appointements et des salaires en parfait synchronisme avec la revalorisation, parce que les intéressés croiront ou affecteront de croire qu'ils sont lésés. Mais, au point où nous en sommes parvenus, peut-on faire ou tenter quelque chose qui ne présente de grands inconvénients?

L'objection capitale est inédite. La voici :

Pour reconstituer les capitaux détruits par la guerre, ramener le franc national au pair de l'or, combler ainsi les vœux instinctifs et presque unanimes de la démocratie française, le délai d'une vingtaine d'années paraît indispensable.

Vingt ans de tranquillité à l'intérieur et à l'extérieur.

Vingt ans d'union nationale et de poincarisme jamais troublés par les résurgences de l'esprit de parti ou par les incartades d'une Allemagne affamée de revanche, par les soubresauts d'une Europe mal conformée et d'une Asie travaillée de ferments inconnus.

Vingt ans heureux et sans histoire!

Or, l'utopie — la folie, pour reprendre le mot de M. Joseph Caillaux — ne serait-elle pas d'escompter imprudemment pour le grand œuvre de revalorisation, dans l'état actuel de la France et du monde, un pareil délai, alors que nous ne sommes pas assurés du lendemain?

A l'heure présente, le destin de notre relèvement financier repose sur la tête d'un homme à qui l'on ne voit pas de successeur. Tout est suspendu à la dictature morale de M. Poincaré, pacificateur des changes en délire, créateur de confiance et de sécurité financière, seul capable de contenir les passions politiques et de neutraliser les compétitions parlementaires. Il faudrait, pour que rien ne vînt traverser la marche à la revalorisation et à la parité, que M. Poincaré, qui se trouve au seuil de la vieillesse, pût escompter les jours du cardinal Fleury, mort en charge presque nonagénaire. Cet espoir de longévité n'est certes pas interdit à M. Poincaré dont on se plaît à admirer la robuste constitution et la puissance de travail jamais déclinantes. Ce qui rentre moins dans l'ordre des probabilités, ce qui n'y rentre pas du tout même, c'est la persistance pendant vingt ans du système fragile qu'il a inauguré. Ce sera déjà un bien laborieux miracle que ce système dure jusqu'au renouvellement législatif de 1928. Compter sur vingt ans de poincarisme, c'est parier sur le vent, c'est ponter sur les flots. Qui peut nous garantir de la part de sectes et des factions vingt ans de sommeil; de la part des nationalités partout surexcitées, vingt ans de recueillement; de la part de l'empire allemand, vingt ans de sagesse? Voilà ce qu'on néglige d'objecter à la politique de la revalorisation et ce qui la ruinerait le plus sûrement par la base. La condition indispensable : vingt ans de continuité et de stabilité, fait défaut. Les chances de la réaliser sont si faibles, si ténues, qu'elles en deviennent négligeables.

Et nous aboutissons à une contradiction angoissante.

De tout son cœur et de toute son âme, la nation veut revaloriser. Et nous manquons d'avenir pour mener à bien cette entreprise.

Ces conclusions qui couronnent une campagne vieille de dix ans déjà ont pour fin de réduire la contradiction qui

semblerait, mais pour d'autres motifs que les siens, donner raison à M. Joseph Caillaux.

La revalorisation peut s'accomplir selon d'autres modes que les modes traditionnels et classiques.

Elle peut s'effectuer plus rapidement qu'on ne le pense. Elle peut gagner de vitesse les circonstances contraires qu'une sage prévoyance nous contraint d'envisager. On peut même la brusquer.

Comment?

En utilisant les formidables richesses de l'État français dont nous avons essayé à maintes reprises de donner au public un aperçu.

Les Français ne savent pas à quel point leur État est riche.

C'est l'aîné de tous les États du monde. Il était solidement constitué déjà quand l'Europe n'était encore qu'une nébuleuse et l'Amérique une expression géographique. Les révolutions, loin de l'entamer, l'ont encore fortifié et enrichi car, si les Français se sont révoltés contre leur gouvernement, ils ne se sont jamais attaqués à l'État. Quand il leur arrivait, comme en 1791, de l'ébranler par mégarde, ils s'empressaient ensuite de le rétablir dans sa puissance et sa continuité.

Depuis des siècles, l'État français n'a cessé d'arrondir ses possessions et son patrimoine. Il a, à un degré suprême, ce que Balzac appelait la bosse de l'acquisivité.

Malheureusement, et nous empruntons cette appréciation au plus moderne, au moins suspect de réaction de tous nos journalistes, à M. Stéphane Lauzanne[1], « l'État français est le saboteur impénitent de tous les progrès, de toutes les énergies et de toutes les intelligences ».

De cette fortune formidable, l'État français ne sait pas tirer parti. C'est pourquoi nous en réclamons l'Inventaire avec une ardeur et une constance que rien ne peut lasser, car nous avons la certitude que le salut est là.

L'État possède, mobilisable, réalisable et monnayable à bref délai, le gage de cette revalorisation que la Nation mettrait vingt ans de labeur à conquérir, dans l'hypothèse

1. *Sa Majesté la Presse* (Fayard, édit), p. 200.

aventureuse d'une paix intérieure et extérieure aussi unie que la surface d'un lac quand tous les vents sont tombés.

Il y a là, à la disposition des Français, pour les tirer d'embarras, quand ils le voudront sérieusement, un Trésor comparable à celui de Golconde, un amas formidable de richesses accumulé par nos pères et pour les mauvais jours.

Nous nous sommes proposé de révéler aux Français l'existence et la réalité de ce trésor et de leur inculquer la volonté d'en tirer parti.

La condition primordiale d'une revalorisation intégrale du franc, c'est l'utilisation des richesses de l'État.

FELS

ADDIS-ABEBA,

« LA NOUVELLE FLEUR »

16 Septembre 1925...

Cet après-midi, entre cinq et six heures, nous atteindrons Addis-Abeba. Nous avons repris des vêtements de drap et les chapeaux de feutre. Il fait encore chaud. Mais bientôt, au fur et à mesure que notre train grimpera vers les 2 400 mètres d'altitude de la capitale abyssine, la fraîcheur s'accentuera jusqu'au froid. Le paysage s'attarde encore durant quelques kilomètres à jouer au désert. De grandes plaines couvertes d'un paillasson sec s'étalent, bossuées çà et là par le pain de sucre jaune du Fantalé et par des coulées de lave chaotiques et noirâtres au milieu desquelles la voie a creusé sa tranchée. Un lac bleu et argenté miroite dans la lumière. Encore des gazelles, des singes, des antilopes que notre monstre de ferraille met en fuite. Puis le décor se transforme. Précédant la haute montagne d'Ankober, à droite, et le rude massif des Arrousis, à gauche, des collines apparaissent vertes, tachetées de cases. Aux stations, une foule à chaque heure plus dense se presse sur les remblais. Des mulets harnachés attendent leur maître au débarqué du train; les hommes d'armes plus nombreux viennent chercher leur seigneur et l'escorter. Accroupis par terre, des paniers et des pots devant elles, et leur parasol de paille au-dessus de la tête, des marchandes débitent d'une main le talla et le tedj, les fèves et les pois chiches, tandis que de l'autre, elles écartent d'un chasse-mouches diligent un essaim de bestioles

avides s'empressant autour de leurs produits. Le long des portières et des fenêtres du convoi des gosses courent, offrant des cannes à sucre et psalmodiant le rituel « A la mé.... A la mé... » importé de Djibouti et qui, de déformations en ellipses ne veut plus dire ici que : « La charité s'il vous plaît. » Deux gamins pouilleux assiègent nos fenêtres et implorent notre générosité de « Ment'patillé.... Ment' patillé... » mystérieux auxquels ils prêtent sans aucun doute le même sens que cet « Alamé » passe-partout, et dans lesquels, à force de recherches philologiques, nous finissons par reconnaître le « Menthe pastillée » cher à nos ouvreuses. Et c'est là, sans aucun doute, le fruit de l'enseignement facétieux de quelque voyageur français exaspéré par leurs sollicitations monocordes.

Les champs maintenant se succèdent; au sommet des coteaux quelques eucalyptus érigent leurs cierges bleuâtres au milieu desquels pointe le toit rond d'une église coiffée d'une poterie brune. Nous croisons ou dépassons des mulets trottant l'amble, des ânons chargés de ballots, des troupeaux de bœufs et de chèvres. Le soleil termine doucement son périple quotidien lorsqu'au loin, sur le fond obscur d'une montagne, nous distinguons des taches pâles. Il est près de six heures. Notre trente-troisième heure de grincements, de cahotements, de poussières omnicolores et de courbatures générales va s'achever. Le crépuscule commence à jeter, à travers le ciel et sur la terre, sa magique splendeur, la féerie orientale de ses éblouissements, de ses lueurs et de ses ombres. Au pied de la montagne bleue et ronde d'Entoto deux plaques de blancheur se précisent tandis qu'un peu plus à droite, parmi des verdures et au flanc des petits coteaux, s'égrène tout un chapelet de points blancs. La montagne sombre, et, parmi une buée bleuâtre, des verdures éparses et des taches pâles : c'est la métropole du millénaire royaume d'Éthiopie, la capitale neuve surgie du caprice et de la lassitude de Ménélik, la cité qu'il créa d'un ordre, pour y terminer sa vie errante de conquérant et pour y mourir sa lente agonie, la ville enfin où il mit ses derniers espoirs et son ultime tendresse et qu'il dénomma symboliquement *Addis-Abeba* : *La Nouvelle Fleur.*

***

L'accueil de la *Nouvelle Fleur* est quelque peu décevant. Les quelques baraquements — pierre, chaux, planches et tôle ondulée — surgissant du sol caillouteux parmi un enchevêtrement de rails et d'aiguilles, et constituant la gare, ne répondent guère à l'idée que nous nous faisions du central ferroviaire de la capitale ethiopienne. Addis-Abeba se doit à elle-même mieux que ces cases simplement défendues par un enclos de fils de fer barbelés et mieux que cette cohue de gens qui, dès l'arrêt, ahurissent les voyageurs de clameurs et de bousculades[1].

Une houle de chammas blancs, ballottant çà et là parmi ses remous quelques complets de drap européens, vient déferler contre nos portières. Happés par vingt bras, trente bras, nous tombons dans le flot humain et dérivons emportés par un courant qui va buter à quelques mètres de là contre le comptoir de la douane. Le pêle-mêle ici devient indescriptible. Poussé, tiré, heurté, coudoyé, jeté de côté, lancé en avant, je finis par me trouver en face d'un portillon ouvert à l'angle d'une sorte d'établi derrière lequel siègent trois fonctionnaires éthiopiens. Les vociférations, les injures et les supplications se déchaînent en tempête autour de moi. Des paniers débordant d'objets hétéroclites, brandis à bout de bras, passent par-dessus ma tête, se faufilent sous mes bras pour atteindre l'établi. Un gamin, par un tour de reins acrobatique passe entre mes jambes, surgit devant moi et tend désespérément à l'un des gabelous un baluchon fait d'une peau de gazelle tannée, nouée aux quatre coins. Les trois cerbères, qui se démènent derrière leurs planches où s'empilent les colis, ont des doigts de prestidigitateur et des yeux d'Argus : un coup de pouce dans le panier, un tâtonnement expert dans ce sac, un regard en éclair sur cet étui, trois griffonnages sur des fiches, — passez! voilà trois clients d'expédiés. Une première sélection s'opère à toute allure : à gauche, les heureux,

1. D'accord avec M. La Rivière, le distingué représentant des chemins de fer éthiopiens à Addis-Abeba, le Prince Taffari Makonnen étudiait, lors de notre séjour, l'érection d'une gare moderne. Le projet toutefois semblait devoir avancer avec lenteur et le « provisoire » actuel pourrait bien durer longtemps encore.

ceux qui, ayant obtenu la libre entrée, s'engouffrent par l'étroit portillon; à droite, les réprouvés, ceux dont les bagages sont retenus pour plus ample inspection. Le tas des colis en suspens monte avec une vitesse vertigineuse, le ton des hurlements et des protestations en fait autant. Mon vœu le plus cher en ce moment serait de me trouver ailleurs... de l'autre côté tout au moins du portillon sacré dont les barreaux, sous la poussée des bienheureux admis à le franchir, m'entament lentement et à chaque seconde plus désagréablement l'épiderme. Au surplus je ne sais pas très bien ce que je fais là. Dans le flux qui m'a charrié, j'ai perdu mes bagages et mes protecteurs. L'attaché militaire à la légation de France, Ato Salhé Sedalou, secrétaire général aux affaires étrangères, le directeur de l'Hôtel Impérial, qui nous ont reçus à la descente de notre wagon, sont en dérive quelque part au milieu de la marée humaine. Nos valises, mallettes et autres petits colis naviguent je ne sais où... D'autre part, ce voyageur exaspéré, immobile et muet, qui encombre la sortie commence à devenir suspect aux trois douaniers d'Éthiopie. Au moment où je vais laisser tout espoir, je suis sauvé par l'arrivée d'Ato Salhé Sedalou. Il exhibe le laisser-passer que le prince Taffari Makonnen, régent de l'Empire, a signé en notre faveur. Nous voici donc enfin de l'autre côté de la barrière. Par un miracle, miraculeux entre tous, nous nous retrouvons tous et aucun de nos bagages à main ne manque à l'appel. Nos cinquante-neuf gros colis suivront demain à l'hôtel. Quant aux armes et aux munitions... elles attendront qu'un ordre spécial du prince Taffari vienne les délivrer de l'entrepôt où la douane les a impitoyablement reléguées...

***

Nous avons fini par atteindre, au complet, l'automobile ornée d'une cocarde aux couleurs d'Éthiopie que le Régent de l'Empire a mis à notre disposition. Tandis qu'une trentaine de « Gouraghés »[1] prennent les devants, en file indienne, nos

1. Nom d'une tribu du sud de l'Abyssinie dont les membres font, entre autres métiers, celui de porteurs.

bagages à mains sur l'épaule ou sur la tête, nous essayons à notre tour de gagner l'Hôtel Impérial.

Contact bizarre et plein de saveur : dès les premiers tours de roues, notre auto s'arrête coincée parmi un inextricable enchevêtrement de mulets, d'ânes et de chameaux. Notre trompe glapit et notre klaxon hurle; les chameaux, pour ne pas demeurer en reste, beuglent, et leurs conducteurs, auxquels s'associent instantanément les âniers et les muletiers, vocifèrent de leur voix la plus stridente. Au milieu de cet ouragan de bruits, nous stationnons, étroitement embouteillés. Dès cet instant, la métropole éthiopienne nous donne avec générosité la clef qui nous aidera très vite à la comprendre. Cité des contrastes étonnants, elle nous offre, dès l'abord, en guise de bienvenue, quelques-uns de ses spectacles imprévus. Ici, le chemin de fer et l'automobile, et, rangés contre eux, se mêlant à eux, l'âne, le mulet, le chameau; plus loin, le long de l'avenue qui monte de la gare jusqu'à notre hôtel, nous apercevrons un camion dépassant une longue ligne de dromadaires lourdement chargés; nous verrons un haut baron d'Éthiopie, penché à la portière d'une somptueuse limousine, saluer une grande dame, emmitoufflée jusqu'au front d'étoffes blanches et trottant sur son mulet qu'escortent quelques hommes d'armes, fusils à l'épaule et cartouchière à la taille; des terrassiers maniant en cadence de primitifs pilons de bois dont ils concassent le macadam de l'avenue, s'écartent pour laisser passer un rouleau compresseur sorti des plus modernes ateliers d'Europe; contre un hôtel dont l'enseigne annonce « Eau chaude et froide, électricité, téléphone, bar, salle de bain et cinéma » surgit la cahute d'un cordonnier indigène où l'on distingue le patron découpant à l'aide d'un poignard des sandales dans de grandes peaux brutes étalées par terre et sur lesquelles il travaille à quatre pattes...

Récents apports du progrès et persistance d'usages centenaires, coudoiement inattendu de la civilisation avec ses toutes dernières productions et de traditions ancestrales avec leurs coutumes les plus primitives, amalgame de modernisme outrancier et d'archaïsme millénaire, voilà ce qui constitue l'originalité, unique, de la capitale abyssine, ce

qui lui donne cet étrange visage, tourmenté, complexe et si difficilement déchiffrable.

Mélange tant soit peu déroutant et qui ne laisse pas de choquer, au début. Rien de plus normal, de plus « obligatoire » pourtant, si l'on daigne réfléchir. Le présent trouve toujours son explication dans le passé, et, à ce point de vue l'histoire de l'Empire des Négous-Négeust nous fournit tous les éclaircissements désirables.

Séparée du monde par sa configuration géographique, bordée sur tout son pourtour de vastes déserts, sans porte sur la mer, îlot chrétien au milieu des populations musulmanes et païennes, l'Éthiopie luttant pour son unité, pour son indépendance et pour sa foi, est demeurée, jusqu'à ces dernières années, comme enfermée en un vase clos, sans communication avec l'extérieur. Les essais de pénétration qu'y ont tentés certaines nations européennes au cours du siècle dernier ont été pour le moins maladroits. Ils ne pouvaient guère que renforcer, dans cette race orgueilleuse de son antiquité et avide de liberté, le sentiment que sa seule sauvegarde résidait précisément dans cet isolement. Pourtant, à notre époque, l'isolement, si superbe soit-il, n'est plus possible, devient destructif. L'Éthiopie, l'ayant compris, a dû opter entre l'instinctive défiance qu'éprouve pour l'étranger tout peuple ayant longtemps vécu replié sur soi-même, et son désir de progresser. Elle a choisi, elle s'est décidée à ouvrir ses portes, résolument, avec la volonté d'aller de l'avant, de se transformer.

Il est cependant impossible à un gouvernement, si désireux soit-il de moderniser un pays, de faire brusquement table rase du passé, ici plus encore qu'ailleurs, car ce passé est vieux de quinze siècles et tout idéalisé par la personnalité légendaire de ses fondateurs : le Roi Salomon, la Reine de Sabba. Sur toute cette terre âpre, parmi ces peuples fiers et tout entiers attachés à leur glorieux « jadis », il fallait agir avec lenteur, avec patience, avec tact. C'est une œuvre d'élimination et de substitution tout à la fois, qui devait être entreprise, une œuvre de prudente évolution.

C'est celle que, depuis son accession à la Régence de l'Empire, s'efforce de réaliser le Prince Taffari Makonnen, tout

comme c'est à lui que l'Éthiopie doit cette orientation nouvelle de sa politique[1].

Voilà donc expliqué tout ce disparate qui heurte dès l'arrivée dans la métropole éthiopienne. Évidemment ces oppositions hétérogènes, ce double courant de l'antique et du moderne, laissent une première impression de fouillis, de bric-à-brac et d'incohérence. Mais, peu à peu, l'idée maîtresse qui ordonne la marche des choses, qui réglemente cette évolution, se dégage et s'impose. L'on aperçoit, dès lors, sous toutes ces manifestations discordantes une volonté nette et ferme, un désir tenace d'avancer, de s'initier, de secouer l'un après l'autre tous les vieux jougs et une à une toutes les anciennes chaînes.

***

Pour l'instant, grâce à cette dualité, la *Nouvelle Fleur* présente le spectacle le plus curieux, le plus particulier qu'il soit et nous en profitons.

La ville, bâtie sur des flancs de coteaux, égrène ses maisons au hasard. Elle est vieille de quarante ans à peine. C'est en l'an de grâce 1887, en effet, que Ménélik alors roi du Choa, décida d'abandonner Entoto, le pic trop souvent en but aux caresses brutales de la foudre, et de transférer son camp dans la plaine de Finefini, aux environs de « Fil-Ouâ » — « Les Eaux Chaudes ». Il obéissait, en l'occurrence, à un caprice de la Reine Taïtou, l'épouse bien-aimée.

Déménageant à la suite du Maître, les grands du royaume, les hommes d'armes et tout le populaire dévalèrent à leur tour les flancs de la montagne et vinrent disperser leurs tentes et leurs « toucoules » aux alentours de la résidence royale. Fil-ouâ, débaptisé, se muait en Addis-Abeba. Des « Eaux Chaudes » surgissait la « Nouvelle Fleur ».

1. « ... Comme nous avons reçu l'Évangile du Christ en même temps que vous, nous aurions voulu réellement, malgré les difficultés qui nous entravent, mettre nos lois en concordance avec les vôtres...

» ... Le désir perpétuel de ce gouvernement chrétien est de gouverner son peuple dans la paix et la tranquillité et de développer ce pays dans la prospérité. »

Du Prince Taffari Makonnen, héritier du trône et régent de l'Empire d'Éthiopie, au secrétaire général de la Société des Nations.

Écrit le 12 août 1923 à Addis-Abeba.

Grandissant avec la puissance de son fondateur et épousant son destin chaque jour plus éclatant, la Fleur récente s'épanouit, s'affirma. Comme le roi, de victoires en conquêtes, se transformait en Empereur, de Négouss en Atié, Addis-Abeba de camp devint bourgade, puis ville, puis capitale définitive de l'Empire d'Éthiopie.

De cette crise de croissance un peu désordonnée et de son origine de « katama »[1], elle conserve un éparpillement qui témoigne encore de l'indépendance grande avec laquelle chacun des guerriers de Ménélik plantait sa tente où bon lui semblait.

Au milieu de la plaine marécageuse, les Eaux Chaudes chères au grand Empereur continuent toujours à sourdre. Autour d'elles un établissement thermal s'est élevé. Une petite mare aux berges de vase craquelée le précède et une longue ligne de mulets et d'hommes d'armes stationnant à sa porte révèle la faveur chaque jour croissante dont elle jouit. Une haute muraille l'enclôt de toutes parts. A peine l'a-t-on franchie par une porte chichement entr'ouverte et formant couloir entre les deux postes de garde, que le réservoir de ciment, où la source maintenant captée bouillonne et exhale ses effluves âcres, apparaît enveloppé de buée. Les tuyaux qui en divergent, canalisant ses bienfaits vers les trois longues bâtisses où se trouvent les piscines, lui donnent un aspect de pieuvre. Un ruisseau, par quoi se déverse son trop-plein, court entre deux haies de clients assis sur ses bords et prenant des bains de pieds et de jambes, tout en bavardant sans arrêt.

Légèrement en retrait, les trois établissements de bains allongent leur structure de hangars. Le premier, divisé en cellules munies d'une baignoire rectangulaire creusée dans le sol et cimentée, demeure réservé aux clients de marque. L'entrée en coûte un demi-thaler. On nous montre un seigneur cacochyme porté par ses serviteurs et qui vient y passer presque toutes ses journées, entrecoupant ses immersions de repas et de conversations. Entre deux bains, il s'installe à la porte de sa cabine, dans le couloir, et tient salon. Les

1. Camp militaire.

compagnons ne lui manquent pas, car les Abyssins raffolent de leur « Fil-Oua ». De l'Impératrice et du Prince Taffari Makonnen jusqu'au moindre seigneur de la cour, le Tout-Addis ne manque point de consacrer quelques heures chaque semaine à ces Eaux Chaudes reconstituantes et curatives.

La seconde bâtisse ne contient plus qu'une seule et grande piscine. Son accès réservé aux bourses moyennes ne coûte qu'un quart de thaler. Tout le monde y peut entrer sauf les malades, et sur le rebord stuqué entourant la vaste cuve, parmi un perpétuel brouillard et dans une atmosphère qu'alourdissent les relents de toutes ces chairs en sudation et les senteurs épaisses des gaz montant de l'eau, un pêle-mêle d'hommes, de femmes et d'enfants se pressent à demi nus. Au fond de la piscine, des corps qu'aucun voile n'idéalise, barbotent voluptueusement.

Le troisième hangar, le plus ancien, est ouvert aux malades, aux pauvres, aux loqueteux. Pour se tremper dans les quelques centimètres d'eau qui stagnent au fond de la grande piscine commune, il n'en coûte qu'une piastre, soit un seizième de thaler. Même à ce tarif réduit, la grosse femme qui sous les regards discrets d'un gamin rachitique s'y tourne et s'y retourne sans parvenir à immerger en entier sa surabondante corpulence, doit trouver sa journée dispendieuse. Satisfaite cependant à l'idée qu'elle se baigne là où le Grand Ménélik trempa si souvent, entre deux campagnes triomphales, son illustre anatomie, elle sourit aux anges.

Très loin de la petite source chaude qui fut son point de départ et à laquelle elle doit sa fondation, la ville s'est dispersée, essaimant un peu partout ses édifices, et ses toucoules, sans ordre et sans plan directeur, au gré de la fantaisie d'un chacun. Et même actuellement, après quarante ans de « cristallisation », il reste difficile de déterminer ses limites. Seraient-ce ces ravins qui la coupent, çà et là, de tranchées abruptes et profondes, les unes à sec, les autres parcourues d'une eau rougeâtre rapide et glougloutante? Non, car à peine les a-t-on franchis, l'on retrouve le même chapelet de toucoules poursuivant son égrènement. Seraient-ce ces coteaux qui l'encerclent ainsi que des bastions obscurs? Non plus, car vers l'est, sur cette colline, à l'écart, le « Guébi », la cité

Impériale, dresse sa masse compacte d'enceintes et de bâtisses étroitement serrées les unes contre les autres; non, encore, car, là-bas, très loin, aux flancs d'épaulements montagneux, bien au delà du champ de courses et du terrain de polo, les légations se blottissent au milieu de leurs vastes parcs hérissés d'eucalyptus, fleuris de roses, d'œillets et de plantes grimpantes, tendus de prairies et de gazons! Serait-ce donc du côté de la plaine, ces terrains incultes et tour à tour selon les saisons, desséchés et poussiéreux ou marécageux et gorgés de pluies? Non, toujours non, car, ces terrains dépassés, vous rencontrez, au milieu de ses jardins et de ses fleurs, la villa moderne, coquette et vaste du représentant du chemin de fer Franco-Éthiopien à Addis-Abeba, vous trouvez le marché aux mulets, et encore les toits bruns et arrondis des toucoules indigènes!

***

Si les bornes de la ville demeurent incertaines, son centre par contre est aisément reconnaissable, nettement délimité. Le marché en constitue le moyeu. Sur une place rectangulaire, bordée sur ses deux grands côtés de magasins tenus par des Grecs, des Arméniens et des Arabes, les marchands ont établi leurs éventaires. Plus loin, sur une placette surélevée, en rebord d'une rue prolongeant la grand'place, d'autres marchands se sont installés. Les trottoirs d'une seconde rue légèrement divergente sont encore ourlés de trafiquants. Çà et là, un appentis de feuilles ou de paille, quelques ombrelles les protègent du grand soleil. Débouchant à angle droit sur cette place et sur ces deux artères, tout un réseau de ruelles escarpées, tortueuses, ravinées, coupées de fondrières, hérissées de bosses, offrent leurs spécialités. Vers cette « foire » permanente convergent tous les produits de l'Empire, et toutes les productions du monde. L'on y trouve de tout : ânes, mules, chameaux, tissus de coton, de laine et de soie, poteries, pailles, café, orge, blé, maïs — graines, légumes et fruits — peaux de bêtes, fouets en cuir d'hippopotame, ivoires et cornes de buffles et de rhinocéros, cartouches, vaisselle, verrerie, etc. Et de l'aube au crépuscule, autour des marchands accroupis, tourbillonne un pittoresque

grouillement d'êtres et d'animaux. Sous la lumière crue que le ciel pur déverse avec surabondance, un flot blanc d'humanité coule, serpente, reflue, se brise, forme de brusques courants et mêle dans ses remous toutes les races de la vaste terre et du grand Empire : gens du Choa et du Godjam, Tigréens et Somalis, Gallas et paysans Gouraghés, Soudanais et Wollos, Grecs, Arabes, Arméniens, Italiens, Français, Anglais, Russes, Américains, Belges, Allemands, Autrichiens. A pied, à cheval ou à mulet, on vaque à ses achats, on crie, on gesticule. Une immense rumeur monte de cette fourmilière humaine. Chaque ruelle environnante offre, à son tour, son spectacle particulier. La ruelle des vêtements, des tailleurs et des brodeurs est toute bruissante du grignotement continu des machines à coudre. Les costumes de toile confectionnés et suspendus à des perches en longue file, lui font un pavois blanc. Sous l'auvent des boutiques, tête penchée, mains rivées à la pièce d'étoffe placée sur le plateau de la machine, pied basculant en cadence le pédalier, les ouvriers piquent sans arrêt les tuniques au col et au plastron plissés et les larges pantalons moulés aux jambes chers aux abyssins. La ruelle aux harnais avec ses harnachements de cuir multicolores, ses selles abyssines aux pommeaux et au troussequin de teintes vives étalés aux devantures, est d'un éclatant bariolage. La ruelle aux tapis de selle, celle des cartouchières, des sabres et des boucliers, chatoie, papillotte, étincelle des mille reflets de l'acier, des dorures et des broderies. La ruelle des colifichets et des ombrelles exhibe ses sachets de cuir, ses sacs, ses colliers, ses bracelets, ses pailles tressées, ses laines et ses soies à broder, ses croix coptes, ses mille riens pimpants dont le soleil, en magicien subtil, caresse les bleus, les rouges, les jaunes, les violets, les mauves et les verts.

Dix, vingt autres ruelles offrent dix, vingt autres visions tout aussi curieuses. Vêtus de l'ample tunique qu'une cartouchière de couleur vive serre à la taille, et du pantalon moulant la jambe du jarret à la cheville, le chamma blanc drapé sur les épaules, la badine à la main, les Abyssins vont de l'une à l'autre de ces « montres », de ruelle en ruelle et d'éventaire en éventaire, flânant, achetant peu, mais goû-

tant avec volupté cette fête perpétuelle des couleurs et des bruits qui les enchante et les grise.

Habillés de kaki, coiffés de la casquette plate soulignée d'un large ruban aux trois couleurs de l'Éthiopie, les jambes gainées de bandes molletières et les pieds nus, quelques policiers, un jonc à la main et le fusil à la bretelle, veillent aux carrefours et laissent fluer le courant. Çà et là, à travers la place et le long des deux rues où siège le marché, une auto trompettant et klaxonant se faufile avec prudence. Des Européens à mulet ou à cheval se frayent un passage parmi la foule. Un mendiant, la face rongée par la lèpre, psalmodie avec monotonie à la charité; un chien en maraude s'enfuit, une proie dans la gueule, poursuivi par les vociférations exaspérées d'une vieille femme; des gamins galopent éperduement en piaillant, pour rien, pour le plaisir de crier et de courir; au seuil d'une boutique, un Arabe en robe, le chef enturbanné, se prélasse, assis sur un tapis, jambes croisées et houka aux lèvres. Dans un coin, en rebord d'un trottoir, la tondeuse à roue actionnée par deux associés dépouille un cheval de sa crinière et épile, de suite, le crâne crépu d'un paysan qui préfère ce système économique et rapide aux soins plus dispendieux des figaros indigènes de l'endroit. Les chasse-mouches balancés sans relâche peuplent l'espace de remuements mousseux et blancs. La place semble pleine de milliers de battements d'ailes. Et soudain, au milieu d'un brusque remous de la foule, parmi l'agitation des policiers tout à coup arrachés à leur torpeur, surgit un haut seigneur. Sur sa mule richement caparaçonnée et trottant l'amble, il avance, une main au pommeau de sa selle et l'autre abandonnée sur l'épaule d'un favori qui court à ses côtés. Ses hommes-liges le suivent, portant son bouclier de parade, son sabre et ses fusils soigneusement houssés d'étoffes chamarrées. Lui frayant la route, l'entourant et le protégeant, une cinquantaine de gardes, fusils à l'épaule, l'escortent. Le large feutre sur la tête, emmitoufflé de toile blanche, enveloppé du chamma sous la pèlerine de drap noir dont le capuchon lui bat l'épaule gauche, chaussé de souliers vernis tout droit importés du meilleur bottier de Paris, le haut seigneur, Ras, Dedjazmatch ou Fit-oari, sourit avec indifférence, se

penchant de temps à autre pour glisser un ordre à l'oreille du favori. La foule s'écarte, déférente et admirative. La mule aux harnachements surchargés de plaquettes d'argent tintinnabulantes trotte de son allure glissante et vive, les hommes d'armes courent, le favori galope les doigts accrochés à l'arçon de la selle ou à l'étrier du maître, et le cortège passe en trombe. Vision féodale ressuscitée du fond des âges médiévaux! Nul ne s'en étonne. Pour ceux qui vivent là-bas, cette scène vieille de tant de siècles et si souvent vue fait partie de la vie quotidienne. A la porte de la Cité Impériale, à celle du « Guébi » du prince Taffari-Makonnen, ce spectacle se renouvelle dix, vingt fois par jour. La grande dame et le baron plus ou moins puissants ont des bêtes plus ou moins belles, aux harnachements et aux caparaçons plus ou moins somptueux, une escorte plus ou moins imposante, mais toujours, au milieu de la tourbe humaine, ils vont splendides et hautains, dans un déploiement de force et de richesse, encadrés de leurs hommes d'armes, de leurs favoris, de leurs clients. Et la foule, un instant endiguée sur leur passage, se referme derrière eux et reprend sa coulée continue.

De loin en loin, un tribunal sévit. Car, autre singularité de cette terre singulière, on plaide, ici, partout et par tous les temps : sur les marches d'une église, sous l'auvent d'une échoppe, à l'ombre d'un arbre, dans une charrette vide, parfois même dans les cahutes spécialement bâties à cet usage çà et là en bordure des rues et jusque dans le bâtiment dont le fronton de planches s'orne d'une double enseigne en éthiopien et en français qui proclame en lettres d'un pouce et mal barbouillées : « Justice de Paix »!

Si la gente chicanière recherche un paradis sur terre, elle n'a qu'à monter jusqu'à la Nouvelle Fleur. Dix jours de bateau et trois journées de chemin de fer l'amèneront au but de ses désirs. Peut-être même jugera-t-elle que la réalité surpasse de trop loin ses rêves les plus fous. Car ici, l'on juge assis et couché, à pied et à cheval, et du crépuscule du matin à celui du soir. Ici, tout le monde peut être indifféremment accusé, plaignant, témoin et juge, pourvu qu'il le soit successivement. La procédure, il est vrai, semblerait à nos maîtres bien simple et bien expéditive et son maquis rabougri et

réduit à n'être plus qu'un simple buisson, leur paraîtrait probablement fort maigre. Mais ce buisson n'est qu'une pelote d'épines rudement acérées. Heureuse compensation! Au reste, pour le simple spectateur, c'est une chose fort curieuse qu'un jugement abyssin. Une madame Angot locale, marchande de volailles, pas bégueule et forte en voix, vient de surprendre, devant nous, un grand gaillard pouilleux et maigre, les épaules recouvertes d'une peau de mouton, cependant qu'il lui dérobait des œufs. L'infortuné voleur n'a guère le temps de se reconnaître. D'une main ferme, la marchande, une solide paysanne d'Entoto, l'a saisi au collet ou, pour être plus exact, par sa peau de mouton. Secouée, bousculée, assourdie de malédictions et d'invectives, cette « progéniture de chacal » laisse pour comble de malheur tomber les cinq œufs qu'elle avait si maladroitement subtilisés. La vue de l'omelette bavant sur le trottoir fait instantanément monter de deux tons les vociférations et la fureur de la dame. Tout en continuant à malmener son voleur, elle somme deux compères et trois badauds qui contemplent la scène de lui prêter leur concours. Les cinq hommes ainsi requis s'accroupissent sous l'auvent d'une boutique proche, tandis que quelques témoins, choisis aux alentours du lieu de l'attentat, s'assoient en face d'eux. L'un des cinq juges, nommé président par la volonté de ses assesseurs, annonce la constitution du tribunal et se rassoit. La séance est ouverte. La plaignante et le prévenu, flanqués chacun d'un garant[1] récolté au hasard d'une rencontre, s'avancent entre la haie des juges et des témoins. La dame aux volailles dépose sa plainte. Elle a lâché le voleur et, lorsque vient son tour de parler, celui-ci, jusque-là muet, hébété, se trouve soudain animé d'une frénésie dont on l'aurait juré incapable. Avec une fureur incompréhensible car, en somme, il s'agit de quatre œufs, avec une indignation délirante, bien qu'il ait été pris sur le fait, il bondit, frappe du talon, saute de côté, trépigne, se fend en avant avec un appel du pied, hurle, rétablit d'un geste machinal la peau de mouton qui lui tient lieu de chamma, invoque

1. Le système des garants est particulier à l'Éthiopie, on n'en trouve, je crois, nul autre exemple ailleurs. C'est le garant qui est responsable et c'est lui qui, sur défaut du condamné, subit toutes les condamnations en son lieu et place.

tour à tour tous les princes abyssins encore en vie et jusqu'à l'ombre de Ménélik[1], soulignant chacune de ses phrases et de ses périodes d'une gesticulation forcenée, battant l'air d'une main crispée dont l'index tendu et vindicatif menace les juges, les témoins et la plaignante! A leur tour, les témoins entrent en scène et reproduisent avec la même outrance les mêmes gestes et les mêmes cris. Puis la marchande intervient et l'accusé se défend à nouveau jusqu'à ce que le président du jury les arrête tous d'un signe et proclame la sentence. Brusquement apaisés, juges, témoins, plaignante et accusé, lequel a versé l'amende prescrite, s'en retournent à leurs occupations. Le jeune homme à la peau de mouton, maintenant souriant et disert, accompagne même madame Angot jusqu'à son éventaire... et lui rachète les quatre œufs qu'il paye cette fois!

C'est que « faire jugement », suivant l'expression courante là-bas, constitue pour l'Abyssin une sorte de sport en même temps que le plus passionnant des passe-temps, le plus glorieux et le plus enviable des plaisirs. La marmaille, dès ses premiers balbutiements, s'y exerce avec tout l'attirail obligatoire de sauts, de cris, de gestes et de serments, sous le regard satisfait et encourageant des parents. Être un beau parleur, un habile et abondant plaideur, vous pose et vous consacre. C'est une auréole, la plus flamboyante de toutes celles que l'on puisse souhaiter, ici bas et même peut-être au ciel!

Cette étrange maladie gagne jusqu'aux enfants européens. Plaider devient un de leurs jeux favoris, — témoins ces deux bambins charmants, malins et vifs, que nous avons surpris un jour « faisant jugement » dans un coin du parc de notre légation. A bout d'arguments, pour convaincre le juge, en l'espèce sa sœur de cinq ans, le gamin qui tenait le rôle d'accusé pointa vers elle un doigt menaçant, puis redrapant sur son épaule un imaginaire chamma, il jura à la mode abyssine : « Ministre imout »! « Par la mort du

1. Les serments qui ponctuent ces discours sont en effet : « Ba Taffari », « Ba Aïlou », « Ba Ménélik », « Ménélik imout ». « Par Taffari », « Par Aïlou », « Par Ménélik », « Par la mort de Ménélik », etc., et ces formules ont presque toujours a valeur d'un argument définitif.

ministre »!... Le « Ministre », c'était, en l'occurrence, le Ministre de France, leur père!

***

Aux alentours du marché se sont groupés, au hasard des emplacements libres, les magasins, les hôtels, les villas européennes et les services publics. Les rues commerçantes rayonnent de cette place centrale et toute la vie citadine s'y concentre. Au seuil des magasins, ouvrant sous des arcades pour la plupart, en face de la « Municipalité », de la douane et de la régie des tabacs, devant la banque d'Abyssinie, la « Banque Éthiopienne » et l'Église Saint-Georges, autour du Grand Hôtel, de l'Hôtel de France et de l'Hôtel Impérial, un perpétuel va-et-vient de gens et de bêtes sillonne les rues. Mais, le nombril de la Cité, le pôle autour duquel gravite toute l'agitation et se démènent tous les intérêts en lutte, ce sont incontestablement les hôtels. Des trois principaux d'entre eux, les seuls où l'Européen de passage puisse prendre gîte, cet Hôtel de France, ce Grand Hôtel, et cet Hôtel Impérial plus connus d'ailleurs du nom de leurs propriétaires ou de leurs gérants[1], l'un appartient au Ras Aïlou, le plus riche et le plus puissant des grands feudataires du royaume, l'autre, l'Impérial, où nous sommes descendus, est la propriété de l'Impératrice, et dans notre chambre, le lit de cuivre est écussonné, en son dossier, aux armes d'Éthiopie au centre desquelles le lion d'Éthiopie, superbe et magnifique, veille sur notre sommeil après avoir veillé, paraît-il, sur celui de l'Impératrice défunte. Chacun de ces « palaces », se recommandant ainsi d'un illustre patronage, ne manque point, en outre, de vanter ses attraits particuliers, l'un, son bar, sa salle de danses et de cinéma, l'autre sa cuisine française, le troisième enfin son parc hérissé d'eucalyptus et son jardin fleuri d'œillets. Mais tous trois présentent ce trait commun qu'on y rencontre, accourus de tous les vents, les spécimens les plus divers du règne humain.

De toutes les vies de palaces que nous avons menées au

1. On a, en effet, plus de chance d'y arriver en donnant comme adresse Hôtel Terrasse, Hôtel Gleize, Hôtel Bollolakos.

cours de nos pérégrinations à travers le monde, celle-ci est incontestablement l'une des plus bizarres. Nous aurons le temps d'ailleurs de l'étudier durant les deux mois que nous passerons à l'Impérial.

Les heures des repas sont les plus pittoresques et notre salle à manger offre, entre midi et deux heures comme de sept à neuf, un spectacle babélique tout à la fois réjouissant et déconcertant. Réunis autour de petites tables sur lesquelles des boys arabes et abyssins posent des plats à dénominations françaises et de fabrication hellène, des Arméniens, des Grecs, des Allemands, des Égyptiens, des Russes, des Éthiopiens voisinent en un inextricable pêle-mêle de races et de langages. Notre groupe, purement français, fait pendant dans un angle à une autre association où se sont agglomérés deux Américains, un Anglais et un Bulgare; un peu plus loin, trois Belges traitent des Italiens à grand renfort de Chianti en fiasques et d'Asti spumante; une bande de jeunes Autrichiens en tournée d'études, mastiquent activement à une autre table. Par les portes ouvertes, tandis que circulent le café et les liqueurs et que la fumée des cigares et des cigarettes embue l'atmosphère, le heurt des boules de billard, dans la salle voisine, parvient jusqu'à nous et ponctue le pot-pourri des conversations internationales qui s'échangent autour de nous. Les « oui », « yes », « ya », « si », « eschi », voltigent. Et ce conglomérat humain, banal et piètre, revêt tout à coup l'apparence d'un mystérieux et universel rendez-vous. C'est ici qu'envoûtés par quelque charme secret et guidés par un mot d'ordre inconnu, ces hommes, accourus des quatre points cardinaux, vont se grouper au gré de sympathies ataviques ou d'attirances spontanées pour se lancer à l'assaut de la Fortune.

Cosmopolis aux aguets attend la curée, surveille l'immense proie de ces territoires neufs aux richesses inexploitées. On parle affaires : concessions, mines, plantations, uniquement. Tous les noms des lointaines provinces de l'Empire des Négous défilent : Arroussis, Wallaga, Kaffa, Djimma, Godjam, Tigré, Choa, Ogaden, Bora...; ceux des rivières, des monts et des plaines, ceux des déserts, des vallées et des forêts passent à leur tour, étiquetés et catalogués selon leurs possi-

bilités industrielles, minières, commerciales ou agricoles.

Notre table, qui semble se désintéresser de cette géographie économique, suscite un malaise et une anxiété qui grandissent de jour en jour.

Quels sont donc ces êtres étranges qui ne parlent ni de ventes, ni d'achats, ni d'actions, ni de parts de fondateur, qui ne discutent ni de prix de revient, ni de bénéfices, ni de fonds de roulement et de caisse de réserves, d'aucun de ces sujets, en un mot, qui constituent là-bas le but et la fin vers quoi tendent toutes les pensées, toutes les forces et toutes les volontés?...

N'y tenant plus, tandis qu'au vingtième soir de notre arrivée je traverse la grande salle, l'un des habitués de l'endroit, un Hellène obèse et court sur jambes roule jusqu'à moi et se présente :

— Zacopopoulos Constantinos, directeur des mines de mica de...

Nous échangeons quelques formules d'une civilité puérile et hésitante. Puis mon interlocuteur me tâte d'une voix neutre, d'un ton insouciant que démentent l'acuité de son regard me guettant de coin et l'air tendu de son visage gras auquel un large sourire s'efforce de donner un aspect jovial et bon enfant.

— Vous êtes ici pour... votre plaisir?

— Oui.

Le laconisme de cette réponse ne le démonte pas. Il en faut plus pour rebuter un fils d'Homère, surtout lorsque, comme celui-ci, une héroïque résolution le soutient et le pousse. Zacopopoulos (Constantinos) n'hésite donc point à poursuivre plus avant ses investigations.

— Voyage d'études, sans doute? — interroge-t-il avec un sourire séducteur.

— Si l'on veut...

— Ah! Ah! vous vous intéressez à l'Abyssinie?

Ce « Ah! Ah! » lourd de sous-entendus m'amuse et m'agace tout ensemble.

J'appuie sur la pédale.

— Beaucoup.

Mon homme réfléchit l'espace d'une seconde, balançant

son corps ventripotent sur ses jambes tronquées, élargissant d'un index boudiné son faux-col qui semble le gêner, puis, avec un regard inquisiteur :

— Oui... oui... Pays très riche, l'Abyssinie! Très! Beaucoup d'affaires à monter, beaucoup!

Et comme je demeure muet, il se résoud enfin à poser cette question qu'il rumine depuis la première seconde, cette question qui l'a hanté dès l'instant où il nous a aperçus...

— Les cafés? Le commerce des peaux?

— Ni l'un, ni l'autre.

La grosse face replète du grec devient comique : la défiance rapproche les paupières, remonte les joues, burine les rides aux commissures des yeux, pince les lèvres. Sur sa physionomie transparaissent un peu d'angoisse, un commencement d'irritation, tout un amalgame de sentiments contradictoires pour ce concurrent possible et peut-être puissant, pour cet intrus qui vient, sans doute, lui arracher un lambeau de sa proie.

— Alors? les mines, hein? Les mines?

Je le laisse une seconde ou deux en suspens, amusé par son anxiété, par le jeu mobile des traits qui vibrent à chacune des pensées inquiétantes que mon silence fait naître au fond de cette large boîte crânienne. Il répète :

— Ah! Ah! les mines... ce sont les mines qui vous...

Je me décide à calmer son émoi et je coupe :

— Non. Ni le café, ni les peaux, ni les mines! Rien, aucune affaire. Nous venons regarder, chasser...

Pour la première fois les prunelles de l'homme se révèlent, toutes grandes, dilatées par la stupeur; un doute pourtant subsiste aux replis de son cerveau, un doute tenace que rien ne parviendra à dissiper. Il en a tant vu et tant entendu de ces errants de passage qui jouaient cette comédie de l'indifférence et qui, un beau jour, leur affaire adroitement conclue dans l'ombre, étalaient soudain le titre de concession ou le contrat de vente ou de soumission grâce à quoi ils avaient descendu l'une des plus belles pièces de ce tableau d'un nouveau genre! Je dois avouer d'ailleurs qu'à la fin de mon séjour là-bas, j'en avais tant vu à mon tour de ces touristes souriants et détachés qui, ensuite se révélaient busi-

nessmen accomplis que le même scepticisme m'était venu.

Le sire Zacopopoulos (Constantinos) me considérait à présent avec une déférence nuancée de crainte. Décidément je devais être très fort. D'une voix pleine de réticences il demanda encore :

— Regarder quoi?...

La naïveté brutale de la question faisait presque passer son indiscrétion.

— Les êtres et les choses, les races, les paysages, les coutumes, la vie...

Ne trouvant rien d'autre à répondre, stupéfait par tant d'extravagance ou impressionné par tant de dissimulation, ce Grec hippopotamesque fit :

— Ah! Ah! Ah!...

Puis, me saluant d'un geste familier, il s'en fut rejoindre le groupe qui attendait, tout en s'adonnant à des carambolages, le résultat de son enquête.

***

Si les salles de notre hôtel présentent cet aspect de carrefour mondial où se croisent toutes les races des cinq continents, ses couloirs, ses vérandahs et son jardin offrent, eux, l'apparence d'un bric-à-brac et d'un bazar. Sous les verandahs du rez-de-chaussée, devant les portes des chambres, au premier, les colis les plus invraisemblables s'entassent; bidons de tôle, fauteuils pliants, sacs de literies et de tentes, cantines et caissons de pharmacie, selles et harnachements, caisses de provisions, fusils et paquets de cartouches, forment des piles autour desquelles les voyageurs en mal de caravane s'affairent, pesant, étiquetant, vidant, transférant, emplissant, numérotant, empaquetant et clouant. On les aperçoit, entourés de boys et de muletiers, des listes à la main, pointant des amas de boîtes de conserve ou de paquets de vivres, criant des ordres à l'interprète, surveillant la composition des charges et les équilibrant avec minutie, le peson d'une main, le crayon de l'autre. L'hôtel retentit, dès la pointe du jour, de coups de marteau, de grincements de scie, de tout un bruit de ferraille remuée, de batterie de cuisine secouée et de

caisses tirées sur les parquets. Semblables à une traînée de fourmis, des indigènes défilent venant faire leurs offres de service. Sur le seuil du palace, devant les parterres d'œillets aux senteurs épicées, une foule toujours renouvelée épie notre sortie ou notre entrée. Ce sont des gardes, des boys, des cuisiniers, des muletiers qui, dès que vous surgissez, se ruent à votre rencontre, vous enveloppent, tendant leurs certificats, exaltant leurs mérites. Parmi eux, des marchands qu'un mystérieux service d'espionnage a renseignés dès la première heure de votre installation, vous offrent, à des prix inespérés... pour eux, des croix d'argent, de cuivre ou d'acier, des chasse-mouches, des cendriers à fond d'argent buriné et à cadre d'ivoire fumé, des fourrures à peine préparées et fleurant le fauve, des parchemins ingénument enluminés[1], mille objets de bazar n'offrant qu'un médiocre intérêt mais dont la naïveté pourtant vous séduit un jour ou l'autre. Plus loin, près du portail de l'hôtel, le maquignonnage sévit. Dès le lendemain de votre débarquement, vous sachant là et connaissant déjà tous vos projets de caravane et vos ressources pécuniaires, les commerçants se précipitent avec le ferme espoir de vous céder à des prix avantageux, toujours pour eux, cela va sans dire, des bêtes épuisées par de rudes randonnées et récemment rentrées de lointains territoires, mais auxquelles un savant « doping » et quelques jours au vert et à l'écurie, ont restitué des allures momentanées de force et une apparence éphémèrement fringante. Le nombre de rosses que l'on a tenté de nous écouler ainsi est incalculable. Encore faut-il reconnaître que sur les cinquante mules que nous achetâmes après de minutieux essais et en nous entourant de toutes les garanties imaginables, nous en découvrîmes à l'usage deux que nous avions dû payer au-dessous

1. L'un des plus curieux de ceux qui nous furent offerts représentait une chasse à l'éléphant. Autour du pachyderme exténué et criblé de blessures, virevoltaient sur de brillants destriers, les principaux personnages de l'Empire : le Prince Taffari Makonnen, le Ras Haïlou, le Ras Kassa, le Ras Nado. Dans un coin, sous les traits d'un ange étendant ses ailes protectrices au-dessus de ce combat planait l'Abouna, le chef de l'Église Ethiopienne. Avec une bonne grâce pleine d'indifférence, l'artiste qui avait peint ce chef-d'œuvre nous proposa d'ailleurs de conserver les décors, les poses et de substituer nos figures à celles des hauts personnages éthiopiens. Ce à quoi nous nous sommes refusés!

de leur valeur et trois à peu près à leur juste prix — en tout cinq affaires honorables... Quant aux quarante-cinq autres, mieux vaut n'en point parler! Et je suppose que, grâce à cette seule opération, notre chef de caravane chargé des achats a dû sérieusement augmenter le compte qu'il possédait en banque!

Pour compléter cette fresque bien éthiopienne, dans le fond du parc de notre palace, entre les écuries et les pavillons formant annexes, des tentes dressées pour des expériences préliminaires posent des taches bariolées et donnent à ce coin l'aspect d'un camp militaire que renforce encore la présence des zabanias[1] montant la garde, fusil à la bretelle. Un peu partout des dépouilles et des trophées rapportés par des chasseurs, retour de la brousse, sèchent à l'ombre étroite des eucalyptus, dans la tiédeur du jour.

A l'odeur musquée des œillets, au parfum doux et âcre des eucalyptus se mêlent les relents fauves des peaux de gazelles et d'antilopes, de lions, de zèbres et de panthères. Le pelage des gorezzas, les grands singes à longue fourrure blanche, émaillent le sol d'un damier blanc et noir.

A toutes ces visions offertes par l'hôtel, viennent s'ajouter celles apportées de l'extérieur. Notre palace embusqué entre la vie commerçante et la rue où se trouve la B. O. A. (Bank of Abyssinia) ouvre son parc à la circulation publique. De notre balcon, nous pouvons suivre le va-et-vient des promeneurs et assister à quelques-unes des mille scènes surprenantes dont la ville se montre si prodigue : amazone européenne rentrant d'une course accompagnée d'un boy à cheval qui galope dans son sillage : paisible commerçant perché sur un mulet et se rendant à ses affaires; attaché de légation regagnant son lointain domaine suivi et précédé de ses porte-fanion; dames et seigneurs abyssins encadrés de leur coutumière escorte d'hommes d'armes et de serviteurs; chanteurs et mendiants descendant vers la gare... Sans une seconde de répit, l'innombrable film déroule son ruban d'images imprévues. L'auto qui vient de se ranger devant le perron de l'hôtel effare les cinq grands chameaux

1. Zabania : gardes armés que l'on engage pour assurer la police et la garde en cours de caravane.

qui acceptent avec mauvaise grâce de s'agenouiller près d'elle pour qu'on les décharge. Et de tous les recoins du palace et de sa cour, les accents et les mots d'une vingtaine d'idiomes différents montent, se croisent et se répondent en un charabia cosmopolite, vingt et unième langage composé de l'amalgame des vingt autres.

***

C'est ainsi que, tout au long des jours, dans la Nouvelle Fleur, coule la vie grouillante, tumultueuse et bariolée des cent mille âmes qui la peuplent. Mais quand le crépuscule tombe, mêlant ses teintes mauves, à travers les eucalyptus bleus et raides, à la fumée bleuâtre qui filtre des toucoules et envahit la ville tout entière de sa brume et de son parfum pharmaceutique, le silence brusquement s'abat. Les rues, vidées comme par enchantement, demeurent obscures, gardées de loin en loin par des policiers. Pour circuler désormais il faut détenir un laisser-passer de la municipalité. Seuls en sont dispensés les Européens et les domestiques qui les accompagnent.

... Onze heures du soir. Du ciel fluide et poussiéreux d'étoiles, la fraîcheur tombe. Sur les gros pavés inégaux et rudes en travers desquels les eucalyptus étirent des faisceaux triangulaires d'ombre, une cadence de sabots retentit; dans la rue, sous nos fenêtres, passent six mulets montés par quatre hommes et deux femmes; les précédant de quelques pas, deux boys marchent, portant chacun à bout de bras une lanterne dont la lueur étroite et cahotée promène dans les ténèbres deux ronds de clarté blême et vacillante. Ce sont les invités de quelque dîner qui rejoignent leur logis par les routes désertes de la capitale. Le bruit s'éloigne, meurt, tandis que là-bas, vers les ravins qui bordent la gare, les hurlements d'une hyène déchirent la paix nocturne. Les abois d'une bande de chiens errants lui donnent une minute la réplique, puis tout s'éteint.

Dans la nuit fraîche, la Nouvelle Fleur refermée dort.

CHEZ LA REINE DES ROIS D'ÉTHIOPIE

A l'écart de la ville, retranché derrière un profond ravin et juché au faîte de sa colline toute hérissée d'enceintes, de murailles, de tours et de bâtisses, surgit le « Guébi » impérial, cette cité réservée où Ménélik vécut ses dernières années et traîna sa lente agonie de trois années avant de s'éteindre mystérieusement. De tous les points de la capitale, de la place du marché comme de la gare, des légations et des fenêtres de notre hôtel, on aperçoit sa lourde silhouette se découpant sur le ciel net. Pareil à ces rudes donjons des lointaines époques féodales, son ombre altière couve la ville éparse autour d'elle. Le souvenir du grand Négous, douze ans après sa mort, continue à hanter les murs de ces palais à travers lesquels son invisible présence rôde toujours, imposante et dominatrice, et tous ceux qui vivent là subissent la volonté de ce fantôme dont la mémoire reste entourée d'un culte fervent[1].

C'est ici que se concentrent, actuellement, les ministères, les hautes charges du royaume et qu'habite Sa Majesté Zaoditou, fille du Grand Empereur. Curieuse figure que celle de cette femme qui, lors de son accession au trône, le 30 septembre 1916, prononça devant l'Abouna Mathéos, l'Échégué (archimandrite) Wold-Guiorguis, les Princes, l'armée et le peuple d'Éthiopie, ces phrases d'une altière sérénité :

« ... Mon âme tressaille de joie en Dieu mon sauveur, parce qu'il a regardé ma détresse et la bassesse de sa servante... Consolez-vous, consolez-vous, car il a fait pour moi de grandes choses... Maintenant, si je suis assise sur le trône de mon père, c'est à sa bonté ainsi qu'à votre sagesse et à vos suffrages que je le dois et nul autre motif que le salut de notre foi et de notre pays n'est entré dans mon cœur... car, après Ménélik, n'avais-je pas dit mon suprême adieu à tout ce qui est de ce monde? »

1. On m'a même raconté que, chaque matin, avant de commencer leur journée, tous les hauts dignitaires de la cour se rendent dans certain pavillon dédié aux mânes du grand Conquérant. Là, devant le portrait de l'Empereur, ils passent une heure à lui rendre un pieux hommage de méditation et d'oraisons.

Nous attendions avec curiosité l'audience qui nous donnerait accès au cœur de la triple enceinte où Elle demeure claustrée. Un soir, à l'heure du dîner, le téléphone nous apporta de la part de notre ministre de France à Addis-Abeba, le rendez-vous espéré. Le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, précédés de nos « zabanias » et encadrés de nos boys, nous montions vers le « Guébi », à cheval bien entendu, selon l'usage antique et solennel qui défend aux gens de bonne compagnie de circuler à pied à travers la métropole.

Ainsi qu'en la plupart des pays orientaux, le palais du souverain constitue à lui seul une ville à part, une sorte de cité close tout en même temps qu'une forteresse. Devant une première muraille, coupée d'une porte ogivale que défendent deux lourds battants de bois, nous devons justifier de nos titres à pénétrer plus avant. Sur la place qui précède ce portail et sur les routes convergeant vers lui, une foule de curieux et de solliciteurs, en un pêle-mêle de mulets aux riches caparaçons, de chevaux piaffant, de femmes, d'hommes d'armes, de prêtres et d'enfants, épie la sortie de quelque noble seigneur. Les miliciens en kaki qui nous ont arrêtés nous ayant autorisés à poursuivre notre chemin, nous accédons à une cour encombrée d'escortes et de bêtes de selles. Des soldats vêtus de l'uniforme kaki et portant au képi les couleurs éthiopiennes circulent, l'arme à l'épaule. Des groupes de chammas blancs vont et viennent, discutant très haut. Un hangar, des abris formés d'un toit posé sur des piliers, bordent la cour à droite et à gauche. Devant une seconde muraille percée d'une étroite porte, nous mettons pied à terre et subissons une autre enquête du poste de garde. Notre interprète se débrouille de son mieux et le prend de haut, lorsqu'un guide, accourant à notre rencontre, prononce le « Sésame, ouvre-toi » qui fait tomber toutes les barrières. Nous entrons dans une seconde cour moins vaste, où les flâneurs commencent à se raréfier et où l'on ne parle plus qu'à mi-voix. Troisième mur, troisième porte et nous voici enfin devant les bâtiments du palais.

Malgré que nous les inspections avidement, il nous est difficile d'en saisir la topographie. Une place où des barrières

de bois délimitent des couloirs, s'élargit devant nous; dans un coin, une plaque d'herbes roussies étale un paillasson pelé au pied d'une cage où un lion et une lionne bâillent derrière leurs barreaux, indifférents au va-et-vient des officiers, des fonctionnaires et des courtisans qui défilent sous leurs yeux ensommeillés; à l'extrême droite, un immense édifice, l' « adérache », dressé, ainsi qu'un hangar, son style massif, ses murs de pierre et son toit de tôle. C'est là que, chaque année, aux grandes fêtes nationales et religieuses, se tiennent les « guébeurs », ces banquets monstres, des ripailles pantagruéliques auxquels sont convoqués douze à quinze mille guerriers par fournée de quatre à cinq mille à la fois; c'est là également que l'Impératrice donne audience au corps diplomatique et aux grands feudataires de l'Empire venus lui apporter leurs hommages; c'est là, toujours, que le Prince Taffari-Makonnen, entouré de hauts fonctionnaires, juge publiquement, chaque mardi et chaque vendredi, les causes qui des moindres recoins du royaume lui sont soumises en suprême et dernier appel[1].

A gauche de cet « adérache », bâtiment protée, un fouillis de bâtisses se bousculent, s'épaulent, construites au hasard. On nous installe dans un pavillon entouré d'une galerie circulaire renfermant une seule salle et dont la construction remonte à Ménélik. C'est le salon d'attente où les visiteurs munis d'une lettre d'audience prennent leur tour. Les murs en sont ornés de fresques naïves à enluminures violentes. Le plâtre écaillé par endroits lui donne un air pauvre et abandonné. Quelques chaises, deux ou trois fauteuils stagnent le long des murailles. Dans un coin d'où la lumière filtrant à travers d'étroites fenêtres aux vitres ternies de poussière ne parvient point à dissiper la pénombre, un jeune homme assis sur un tapis se lève pour nous accueillir, et se rassoit aussitôt après. Dehors, un soleil déclinant, poudre le paysage d'or amati. Il fait doux et tiède et tandis que, debout au seuil du pavillon, nous contemplons le fouillis des maisons de la Nouvelle Fleur égrenées parmi les grands cierges obscurs des

1. Ces séances judiciaires qui commencent dès l'aube et se terminent très souvent à la fin de l'après-midi se tiennent à jeun et sans interruption : le mardi et le vendredi sont en effet jours de jeûne.

eucalyptus, un groupe s'arrête à quelques pas de nous. Un vieillard en occupe le centre, entouré d'hommes affairés qui discutent et s'interpellent; dans leur sillage évolue un gamin portant un fauteuil pliant que, sur un geste du maître, il ouvre et cale sous la galerie de notre salle. Le vieillard s'y assied et, prenant des papiers qu'un secrétaire lui offre, lit, réfléchit une seconde, puis saisissant une plume tout encrée qu'un autre secrétaire extrait d'un écritoire portatif, il signe, cachette, libelle des adresses et tend au fur et à mesure les plis ainsi prêts, autour de lui, au hasard sans même s'inquiéter des gens qui les agrippent et s'en vont en courant. D'autres déjà leur succèdent et, tandis que le vieil homme, poursuivant sa besogne, leur répond d'un signe, sans même lever les yeux, ils s'agenouillent très bas, baisant le pan de sa tunique et disparaissant aussitôt pour faire place à d'autres solliciteurs, à d'autres courriers.

Notre interprète me souffle à l'oreille :

— Le Ministre de l'Intérieur...

Je considère le vieillard. Il a une physionomie atone, usée, des yeux rouges et somnolents. Quelques minutes encore il poursuit ses lectures et ses signatures d'un air de lassitude et d'ennui; puis, en une détente inattendue, il se lève, jette un ordre, et sa voix nette, autoritaire, pleine de vie et de métallique résonance, me choque bizarrement. Cependant qu'une partie de ceux qui l'entourent se prosternent, il se remet en marche de son pas lent et veule, toujours entouré de ses secrétaires et suivi de son porte-fauteuil, de son porte-écritoire et de ses courriers.

Un peu plus loin, abordé par d'autres solliciteurs, il s'arrêtera de nouveau, lira, signera, écoutera, puis reprendra son chemin.

***

Lorsque arrive, quelques instants après, le Ministre de France et madame Gaussen, l'Impératrice aussitôt avertie nous fait dire qu'elle nous attend. Nous longeons la petite place, franchissons un dédale de portes et de courettes encaissées entre de hautes murailles et parvenons enfin devant un pavillon au seuil duquel Ato Salhé Sedalou,

secrétaire aux Affaires étrangères, entouré de serviteurs, nous souhaite la bienvenue.

Nous gravissons les quelques marches d'un large perron, prenons pied dans un vestibule où l'on nous débarrasse de nos cravaches et de nos chapeaux. Une porte enfin s'ouvre à deux battants et nous faisons notre entrée dans la salle des audiences privées : c'est une longue pièce suivie d'une autre plus petite formant alcôve au fond de laquelle se dresse le trône-divan sur lequel, toute de blanc et de noir vêtue, Sa Majesté Zaoditou est assise. A sa gauche se tiennent quelques serviteurs dont l'un agite sans arrêt un lourd chasse-mouches à manche d'or massif; à sa droite, debout, le prince Taffari-Makonnen l'aide à recevoir. Un à un, protocolairement, nous sommes présentés à l'Impératrice par notre Ministre et défilons devant elle. Sur le parquet ciré, nos bottes claquent rudement, nos éperons sonnent. Les révérences impeccables des femmes prennent une allure bizarre d'être exécutées en culottes et en leggins. Malgré nous, une gêne nous vient de cette tenue ultra-cavalière pour une réception impériale; mais nous seuls y trouvons à redire car le protocole sanctionné par l'usage et renforcé par la nécessité donne droit d'entrée en ces augustes lieux au costume d'équitation. Contre les murs de la première salle, des chaises et des fauteuils sont soigneusement rangés. Nous y prenons place, sagement alignés, les uns en face des autres. Au-dessus de ma tête, un portrait de Ménélik perpétue la silhouette légendaire du Napoléon éthiopien. La conversation languit tout d'abord en formules banales sur notre voyage et nos santés. J'en profite pour examiner l'Impératrice tout à loisir ou du moins ce que l'on peut distinguer d'elle parmi l'empaquetage de mousselines blanches et de soieries noires qui l'engoncent des chevilles jusqu'aux yeux. Elle parle, sans gestes, soulevant à peine ses mains que l'on devine sous la mousseline blanche; sa voix douce et jeune s'élève rarement, mais on y perçoit par instant une pointe de vivacité que soulignent fugitivement une lueur du regard brun, un bref battement des paupières.

Dernière fille de Ménélik, et sa préférée, écartée du trône par une intrigue nouée autour de la débilité de l'Empereur,

séquestrée au fond du palais par un coup d'État, puis exilée et pourchassée, elle dut, pour reconquérir son titre et son rang, accepter d'y être portée par une révolution. Le 16 septembre 1916, lors de la « Meskal », la grande fête religieuse et nationale du calendrier abyssin, le peuple soulevé proclama la Woezero Zaoditou, reine des rois d'Éthiopie, tandis qu'il désignait en même temps le prince Taffari-Makonnen, qui avait lié son sort au sien, régent de l'Empire et héritier du trône. Sa Béatitude l'Abouna Mathéos, chef suprême de l'Église d'Éthiopie, sanctionnait officiellement cette révolution en un message plein de grandeur et de dignité. Quelques jours plus tard, appelée à prendre la parole au cours de la cérémonie d'investiture, la nouvelle Impératrice, revêtue de sa tenue d'apparat et couronne en tête, remerciait les princes, l'armée et le peuple et rappelait par bribes quelques-unes des phases tragiques de son passé.

— « Quelle est la fille qui a dû, comme votre servante, tenir entre ses mains le cadavre de son père pendant deux ans, trois mois et deux jours? Quelle est celle à qui pendant son deuil on a interdit l'approche des amis qui pouvaient la consoler et qui fut condamnée à supporter toute seule sa désolation[1]? Je me demande aussi en quoi je leur ai été à charge pour qu'ils me chassent du palais et de la ville avant que j'aie pu confier à la terre sa dépouille mortelle? »

Je songe à tout cela, à cette lutte secrète de six années, à ces menées sourdes, à toute l'œuvre de diplomatie qu'elle dut mener, à ces heures tragiques qu'elle traversa, aux déchirements, aux risques qu'elle connut et je regarde cette femme voilée d'aspect paisible, presque indolent, avec son regard doux et ferme dans lequel ne subsiste ni angoisse, ni trouble, aucune trace de ces heures violentes et âpres qu'elle vécut et qu'elle domina.

Elle continue de m'interroger sur le but de notre voyage, puis m'entendant prononcer le nom de Madagascar, sa curio-

1. Ménélik mourut en 1913. Son décès demeura secret et son cadavre caché fut relégué dans un coin du palais. Son successeur Lidj Yassou, par crainte de l'émotion populaire, interdit longtemps qu'on célébrât les funérailles. Ce n'est que trois ans plus tard qu'elles eurent lieu et que la mort de l'Empereur fut publiquement avouée.

sité soudain éveillée s'accroche, précipite les questions, les précise.

— Est-ce grand?... Quels sont les principaux produits? Y a-t-il beaucoup de routes?... Comment y circule-t-on?

Et ceci, enfin, qu'elle souligne d'un regard insistant rivé au mien :

— Comment la France procède-t-elle pour faire progresser cette colonie?

Attentive, légèrement penchée en avant, elle suit mes explications. Je devine sa pensée au travail et le parallèle qu'instinctivement elle établit entre la Grande Ile Rouge et son propre pays. A l'énoncé de chacun des grands chapitres du programme de civilisation entrepris par nous, là-bas, elle approuve d'un petit hochement de tête. Les paupières mi-closes, elle réfléchit, absorbant nos mots, les emmagasinant. A une phrase sur les grands travaux dirigés par nos ingénieurs, elle jette, avec un petit geste brusque de la main :

— Oui, mon père, Ménélik, voulait aussi cela...

Puis, au bout d'un petit silence :

— Avec l'aide de Dieu... nous poursuivrons sa volonté...

A la fin, la traditionnelle coupe de champagne sablée, elle se lève et nous apparaît plutôt petite, trapue. D'un geste lent, elle nous tend la main et sourit vaguement à chacun de nous d'un sourire un peu las.

Et, tandis que nous sortons, elle regagne ses appartements au fond desquels elle va reprendre sa claustration et son jeûne, un de ces jeûnes stricts et austères qu'elle a coutume de s'imposer et qu'elle a un instant interrompu en notre faveur en trempant tout juste ses lèvres dans le champagne[1].

Comme nous sortons du pavillon, la nuit tombe, violette et fraîche. Les groupes de chammas blancs errent, plus pâles dans le crépuscule, les lumières s'allument, pointillant d'or tremblant l'ombre à chaque seconde plus dense; dans l'air immobile, la fumée des foyers flotte au-dessus des toucoules et répand son parfum caractéristique d'eucalyptus.

1. L'Impératrice Zaoditou, d'une piété fervente, jeûne très sévèrement près de cent quatre-vingts jours par an.

Un violoneux, quelque part, crincrine un air aigrelet. Le grand portail franchi, notre cavalcade descend vers Addis-Abeba, au milieu d'un flot de courtisans et de solliciteurs qui regagnent leurs pénates, les uns à pied, les autres à mulet ou à cheval et accompagnés de leurs domestiques et de leurs hommes d'armes.

Je me retourne une dernière fois. Tout en écoutant notre Ministre nous parler de cette femme et de son caractère en termes admiratifs, je me rappelle cette phrase de sa proclamation, la plus poignante parce que si simplement humaine : « Quelle est la fille qui a dû, comme votre servante, tenir entre ses mains le cadavre de son père pendant deux ans, trois mois et deux jours? »

Et je regarde s'ensevelir dans les ténèbres la grande masse féodale et barbare du palais impérial au fond duquel se déroula ce drame macabre.

JEAN D'ESME

(*A suivre.*)

UNE

ORGANISATION ÉLECTORALE ANGLAISE

En Grande-Bretagne et en Irlande du Nord, les élections générales des membres de la Chambre des Communes ont lieu à des intervalles irréguliers.

Légalement, on devrait procéder au renouvellement tous les cinq ans. Mais, depuis la guerre, les élections ont été plus fréquentes : 1918, 1922, 1923, 1924. Par contre, les Conservateurs ayant été élus en 1924 avec une forte majorité sur les Socialistes et les Libéraux, on peut prévoir que la législature en cours se prolongera dans des conditions régulières, c'est-à-dire jusqu'au printemps 1929.

A vrai dire, cela ne représenterait pas encore cinq années complètes; mais la coutume, même lorsque la durée d'un parlement britannique pouvait atteindre sept ans, a toujours été de procéder aux élections générales avant l'expiration de la limite légale. On a donc quelque raison de croire que, même avec la nouvelle loi (qui date de 1911), la présente législature ne remplira pas cinq années entières.

Nous disions tout à l'heure qu'il y eut des élections générales successivement en 1922, 1923 et 1924. Elles furent dues à de violentes crises politiques sur la nature desquelles il n'y a pas lieu d'insister ici. Le fait que des élections générales peuvent avoir lieu à n'importe quel moment détermine l'organisation politique de la Grande-Bretagne. Les causes déterminantes des élections nouvelles sont variées, on le devine, mais le plus souvent elles se réduisent à ceci : le gouvernement a besoin, pour subsister, d'une solide majorité.

A la Chambre des Communes, il n'y a, en réalité, que deux partis : le parti qui soutient le gouvernement, et celui qui le combat. Chacun d'eux occupe une partie de la salle, et un large espace vide les sépare. Influence de la topographie : il n'y a pas place pour des nuances, pour des groupes se portant alternativement à droite ou à gauche. Un membre du Parlement est pour ou contre le gouvernement.

En conséquence, lorsqu'un Cabinet perd la confiance de la majorité de la Chambre des Communes, il devient impossible de former un nouveau ministère. Si un gouvernement se rend compte qu'il n'a plus la majorité (soit qu'il ait subi une défaite réelle, soit qu'il en pressente une prochaine), il lui faut donner sa démission ou procéder à des élections générales. S'il donne sa démission et que l'opposition réussisse à former un cabinet, une élection générale devient nécessaire, car le nouveau cabinet ne trouve pas de majorité stable.

Je ne donne ces explications que pour montrer qu'en Grande-Bretagne personne ne sait en réalité à quel moment une élection générale peut devenir nécessaire. La crise peut éclater soudainement : ce fut le cas en 1922 et 1923.

Cette incertitude même contraint tous les partis politiques à conserver des organisations permanentes.

Une organisation permanente comporte un Bureau central à Londres, et, en province, des comités locaux. Bien entendu ce système n'est pas rigide, je veux dire qu'il comporte bien des modifications de détails possibles, et cela du fait des conditions locales. Mais si l'on examine l'organisation permanente du parti conservateur dans une circonscription, c'est-à-dire dans une région déterminée pouvant élire un député[1] à la Chambre des Communes, on trouve à peu près ceci :

1° Un « Agent », qui touche des appointements et donne tout son temps.

2° Un « Président », personnage notable du district, dont la situation est honorifique.

3° Un « Chairman », qui préside les réunions des membres de l'organisation et qui, s'il veut être réellement à la hauteur de sa tâche, doit suivre de près tout le travail politique de la circonscription.

1. Dans certains cas, assez rares, une circonscription élit deux députés.

4° Un Secrétaire, non appointé.

5° Un Trésorier, non appointé.

De plus, il existe toujours un comité, dénommé généralement « Comité Exécutif », parfois « Conseil »; il représente l'ensemble des membres du parti conservateur dans la circonscription.

D'ordinaire, une autre organisation double celle-là, c'est celle des femmes du parti. Elle a parfois sa Présidente, toujours son Chairman (le nom ne change pas, même lorsqu'il s'agit d'une femme), sa Secrétaire, non appointée, une secrétaire généralement payée, la trésorière, et le Comité.

Les organisations masculines et féminines ne sont pas toujours absolument séparées : des représentants des deux sexes se rencontrent dans le Comité exécutif.

De plus, ces distinctions entre sexes disparaissent lorsqu'on envisage l'échelon suivant de l'organisation. Nous venons en effet de parler des circonscriptions, qui élisent, chacune, un député, mais ces circonscriptions elles-mêmes se subdivisent en « bourgs » (villes) et en « comtés » (districts ruraux.)

Dans les « bourgs » la plus petite cellule de l'organisation est le « ward » (quartier). Le nombre des wards varie naturellement selon les bourgs.

Dans un comté, la cellule initiale est le « polling district » (district votant). Tous les électeurs qui votent à un même bureau appartiennent au même polling district.

Le parti conservateur comporte donc, dans chaque bourg, des comités de Ward, avec leurs ward-chairman, leurs secrétaires et leurs comités. Dans un polling district de comté, il y a pareillement le chairman, un secrétaire et un comité. Dans les deux cas, ces bureaux et ces comités dépendent du bureau et du comité de la circonscription.

Dans les « wards » et « polling-districts », les comités s'occupent des électeurs isolément. Par exemple, les membres d'un comité de ward doivent noter les nouveaux électeurs qui s'établissent dans leur « domaine », s'enquérir de leurs idées politiques, s'assurer, s'ils sont conservateurs, qu'ils sont inscrits comme votants; si un électeur change de résidence, le comité doit en informer le comité de son nouveau district;

le comité doit également s'assurer que les enfants des électeurs conservateurs sont bien inscrits sur les listes électorales, dès qu'ils sont en âge de voter.

Mêmes devoirs, mêmes occupations pour les membres des comités des districts ruraux.

Indépendamment de ces comités, le parti conservateur a organisé des Clubs qui procurent des facilités politiques et sociales aux électeurs du parti. Par ailleurs, il existe des bureaux du « Junior Imperial League » (Ligue Impériale des Jeunes gens) qui s'occupe spécialement des jeunes gens et des jeunes filles; l'association « Youngs Britons » (Jeunes Bretons) s'occupe des enfants.

Telle qu'elle est, cette organisation conservatrice fonctionne constamment et non pas seulement à la veille des élections générales.

Elle est presque exclusivement composée de « volontaires », puisque, ainsi qu'on vient de le voir, le nombre des personnes appointées est extrêmement restreint.

On peut même affirmer que l'organisation du parti conservateur est l'organisation volontaire la plus vaste et la plus puissante du monde.

Dans ces conditions, on comprend qu'en cas d'élections générales, toute la machine puisse être mise en mouvement sans retard et sans effort.

Officiellement, la période électorale commence en Grande-Bretagne le jour où le Roi proclame la dissolution du Parlement et annonce les élections nouvelles. Légalement, elle ne commence que lorsqu'un juge, à qui l'on a soumis une plainte contre un candidat, décide que, dans ce cas particulier, l'élection générale est ouverte. Nous sommes, ici, du point de vue légal, dans une situation extraordinaire, bien caractéristique de nos mœurs politiques; en réalité, il n'existe pas de loi qui détermine à quel moment une élection générale peut commencer légalement. En ce qui concerne le parti, le comité des experts décide qu'il y a lieu de préparer une élection générale, lorsque la situation politique fait présager une crise sérieuse. Un parti politique qui ne bougerait pas avant la dissolution du Parlement serait évidemment fort distancé.

Lors des élections générales, le poste le plus important, légalement et pratiquement, est celui de l' « agent d'élection ». Le candidat est libre de désigner l'agent d'élection qui lui convient. En réalité, il désigne presque toujours l' « agent » de sa circonscription, et cela pour des raisons évidentes. Une fois désigné, l'agent d'élection est le directeur de la lutte dans la circonscription. Il est vrai qu'il ne dispose pas de la publicité dont bénéficie le candidat, mais la loi le considérant comme responsable de la conduite de l'élection, en ce qui concerne le respect des mesures imposées par le Parlement, il contrôle la bonne marche de la campagne électorale.

Le but qu'il poursuit est simple : obtenir que le plus grand nombre d'électeurs possible appose des croix en face du nom de son candidat.

Mais, pour obtenir ce résultat, il ne jouit pas d'une liberté illimitée. Il n'a pas le droit de dépenser plus d'une certaine somme, et il est des méthodes qui lui sont interdites. Heureusement les membres non salariés du Comité volontaire permanent lui viennent en aide. Et l'on voit ici la valeur que prend une organisation permanente.

Aussitôt qu'il est désigné comme « agent d'élection » — ce qui doit être fait par le candidat dans les formes légales — l'agent du parti installe les « bureaux du Comité central ». Ce sont les bureaux qu'il occupera pour la période électorale. A l'ordinaire, on choisit une boutique vide, avec appartement en dépendant, et cela dans un endroit très fréquenté. Dans un « bourg » on s'installe généralement dans la rue principale. Dans un comté, on s'établit dans l'agglomération la plus importante.

Dans chacun des « wards » d'un bourg, et dans chacun des « polling districts » d'un comté, l'agent fait installer un local pour le comité du « ward », ou le comité du « polling district ». Dans chacun de ces comités, il désigne un délégué qui est responsable des actes du groupe.

Lors d'une élection générale, il n'y a que dix-sept jours ouvrables entre la proclamation de dissolution du Parlement et le jour du vote. La brièveté de ce délai oblige l' « agent » et son comité à prendre d'avance toutes les mesures nécessaires.

Examinons la tâche qui incombe à un comité de *ward* ou de *polling district*, en cas d'élections générales.

Il importe tout d'abord de vérifier que chaque électeur a été « sollicité » (*canvassed*), c'est-à-dire qu'on lui a fait une visite pour tâcher de démêler l'orientation vraisemblable de son vote.

L'électeur visité peut être soit un conservateur avéré, soit un adversaire obstiné du parti. Inutile d'insister sur ces cas, qui sont simples. Mais il y a aussi des électeurs qui n'ont pas d'opinion politique bien arrêtée. Un « solliciteur » conservateur peut, s'il est adroit, arriver à les convaincre. Parfois des électeurs sont éloignés de nous par des griefs personnels. A l'égard de ceux-là, il faut agir avec un tact particulier, si l'on veut obtenir leurs votes. Si l'électeur a quitté le district après la clôture de la liste électorale, il faut se procurer sa nouvelle adresse, afin de pouvoir la transmettre au comité central, lequel le fait aussitôt visiter dans sa nouvelle résidence et tâche de le décider à faire le trajet nécessaire pour voter. Inversement, si un électeur nouveau s'installe dans le district, on avertit le comité central, qui avise l'agent de la circonscription où résidait antérieurement l'électeur en question.

La sollicitation (« canvass ») peut également révéler que certains électeurs, malades, incapables de marcher, seraient disposés à voter, si on leur offrait de les transporter au bureau de vote. On en prend note afin d'aller les chercher en temps opportun.

On pourrait objecter que c'est perdre là bien du temps pour s'assurer une seule voix, alors qu'une circonscription électorale en compte parfois cinquante mille ou davantage. A cela on peut répondre qu'en 1924, sept sièges furent gagnés grâce à des majorités de moins de cent voix. Dans un cas, la majorité ne fut même que de trois voix.

Ce sont exclusivement des volontaires qui se chargent de « solliciter », la loi défendant de payer les « solliciteurs ». Les volontaires se rendent dans un bureau de ward ou de district, où on leur remet des cartes de « canvass » concernant un nombre donné d'électeurs. Autant que possible, ces volontaires opèrent dans un district qui leur est familier; leur besogne se trouve ainsi facilitée par la connaissance qu'ils

peuvent avoir des habitants. Ils doivent être capables de discuter des questions politiques avec les électeurs à qui ils rendent visite, aptes à les influencer, à les persuader. De là vient qu'en dehors des périodes d'élections générales, on fait dans toutes les circonscriptions des cours de « sollicitation ».

Lors d'une élection générale, les *canvassers* sont munis de renseignements sur leurs candidats et mis au courant des questions politiques du jour. De plus, ils sont porteurs de cartes, une par électeur visité. Ces cartes, fournies par le parti conservateur, portent le nom de l'électeur, son adresse d'après la liste électorale, et des cases vides qui permettent de marquer s'il est « pour » le parti conservateur, « pour » les libéraux, ou « pour » les socialistes. Dans une dernière case, le *canvasser* note ses observations personnelles : l'électeur est « douteux » ou il n'est « pas décidé, » ou « il demande à savoir ceci ou cela avant de prendre parti. » Dans ce dernier cas, la visite est renouvelée avant le jour du vote, et cela par un *canvasser* expérimenté, qui s'efforce d'enlever la décision de l'électeur.

Il n'est pas douteux que si la masse des électeurs d'une circonscription est habilement « sollicitée », des résultats fort appréciables peuvent être obtenus lors d'une élection générale. Même à notre époque où les collèges électoraux sont très nombreux, un siège peut être gagné ou perdu, par suite de la défection ou de l'abstention d'un électeur. C'est assez dire que la première sollicitation, qui s'adresse à tous les électeurs, et la seconde, qui est réservée aux « douteux », peuvent avoir une influence considérable.

Le jour du vote, le « canvasser » doit s'assurer que tous les électeurs qui lui ont promis de voter pour son candidat, viennent réellement déposer leur bulletin au bureau de vote.

De plus, le directeur du comité doit, ce jour-là, s'occuper du transport des électeurs malades ou de ceux qui, à la campagne, habitent loin du lieu où se fait l'élection.

Pour vérifier si les électeurs qui ont promis leur vote ont réellement tenu leur engagement, on procède de la manière suivante : le candidat du parti fait parvenir à ses électeurs une carte. Quand l'homme vient voter, il remet cette carte, en sortant du bureau de vote, au représentant de son candidat.

Dès que l'électeur a remis sa carte, on en informe le bureau du comité, qui aussitôt barre son nom sur la liste qu'il a préparée. Lorsque le moment de la clôture du scrutin approche, ces bureaux de comité présentent une grande animation; car si un électeur noté comme ayant promis de voter pour le candidat du comité, n'est pas effacé sur la liste, il faut retourner aussitôt le voir pour lui demander s'il a voté, et s'efforcer de l'amener à participer à l'élection.

Naturellement il est impossible — le vote étant secret — de dire à qui l'électeur a réellement donné sa voix, mais si la sollicitation a été bien faite, on peut tenir pour sûres les promesses de l'électeur, à moins toutefois qu'au dernier moment, un grand événement politique ne se soit produit (ainsi la lettre de Zinovieff, aux élections générales de 1924).

Toutes les informations concernant les électeurs visités sont envoyées, quotidiennement, au bureau du comité central de la circonscription. Elles permettent aux experts de juger comment s'engage la lutte, de décider à quel endroit il faut envoyer des renforts, en quel lieu il est utile d'organiser des meetings, dans quel cas, enfin, il est nécessaire que le candidat agisse par lui-même.

L'agent d'élection d'une circonscription ne voit pas, on peut le croire, sa tâche limitée à la sollicitation. Il lui faut remplir ses obligations légales, c'est-à-dire surveiller les dépenses qui ne doivent pas, de par la loi, excéder un certain chiffre, et contrôler avec attention toutes les démarches du candidat et de ses agents, afin qu'aucun cas d'annulation ne se produise.

Il doit également s'occuper des déplacements du candidat. Si celui-ci est sage, et son agent habile, toutes les démarches du candidat sont réglées presque minute par minute pour chaque journée. C'est ainsi que l'agent décide des endroits où le candidat devra parler, du nombre de meetings où il devra paraître chaque soir — dans une circonscription rurale qui peut compter une centaine de villages, ce n'est point une tâche des plus aisées — et des électeurs à qui il devra faire des visites pendant la journée. Si, dans une circonscription rurale, par exemple, le candidat néglige d'assister à une foire aux bestiaux ou à un marché de grains pendant la période élec-

torale, l'omission peut avoir des suites graves. Dans une circonscription urbaine, le candidat pourra regretter amèrement que son agent n'ait pas pris ses mesures pour lui faire visiter une grande usine ou d'importants ateliers. En fait, pour les grands établissements industriels, le candidat doit venir le matin d'assez bonne heure pour assister à la sortie des équipes de nuit et à l'arrivée des équipes de jour.

L'agent d'élection se charge de l'organisation des meetings. Dans les villes, ce sont parfois de grandes réunions dans des salles publiques, ou parfois simplement des meetings au coin d'une rue, où la plate-forme (quand ce n'est pas une simple caisse de savons) doit être apportée en temps utile.

Dans les circonscriptions rurales, ces meetings ont lieu dans les écoles de village, ou en plein air, sur la place.

Reste cette importante question que nous appellerons : la littérature. Tout candidat s'efforce de se mettre en rapport avec l'électeur aussi bien par l'écrit que par la parole. Il a d'ailleurs droit, d'après une récente loi, à la franchise postale pour un pli par électeur.

Traditionnellement, il y a deux procédés en usage pour toucher l'électeur par écrit. D'abord, le candidat envoie aux électeurs sa « Profession de foi », puis le « Dernier mot », qu'accompagne ce que l'on nomme la « Poll Card » (Carte de vote, dont on expliquera l'utilité plus loin).

La profession de foi du candidat est, en somme, un document semi-officiel. Chaque électeur s'attend à en recevoir une de chaque candidat. Et l'on cite des cas où des électeurs, adhérents reconnus d'un parti, ont refusé de voter pour le candidat de ce parti, parce que, à la suite de quelque erreur, ils n'avaient pas reçu sa profession de foi.

Dans cette « profession de foi » le candidat expose ses idées sur les questions politiques en cours, idées conformes, cela va de soi, au manifeste publié par le chef de son parti. La profession de foi, par laquelle on se met en rapport avec les électeurs, est devenue si respectablement « classique » que l'essai tenté par le parti socialiste d'orner ce tract de dessins et de caricatures a complètement échoué.

Le deuxième envoi du candidat à l'électeur comporte, nous l'avons dit, « Un dernier mot » et la « Poll card ».

« Un dernier mot » résume les incidents de la lutte; depuis que les femmes ont droit de vote, il est généralement accompagné d'un appel aux électrices, rédigé par la femme du candidat, s'il est marié.

Quant à la « poll card », elle contient, en même temps qu'une dernière invitation à voter pour tel ou tel candidat, l'indication du numéro d'ordre de l'électeur sur la liste électorale, et l'indication de l'endroit où il devra voter.

La tâche n'est pas mince d'écrire toutes les adresses sur ces enveloppes envoyées aux électeurs (cent mille enveloppes pour une circonscription de cinquante mille votants). Un agent prévoyant entreprend d'avance ce travail et s'assure par surcroît de volontaires parmi les membres du parti. Il ne reste ainsi au dernier moment qu'à faire les changements et les additions que le temps écoulé a pu rendre nécessaires. Quant aux tracts, on ne peut évidemment les placer sous enveloppe qu'au moment de la campagne électorale elle-même; et, pour y arriver, une petite armée de volontaires est nécessaire. Cette tâche serait impossible à mener à bien, si l'organisation permanente ne se tenait toujours en état de la réaliser.

L'Agent d'élection doit aussi surveiller soigneusement les manœuvres de ses adversaires. Il envoie des affiliés assister à tous leurs meetings. Toute accusation portée par leurs orateurs sera relevée, et c'est encore l'agent qui indiquera à ses propres orateurs le sens dans lequel ils doivent diriger leurs ripostes. Des brochures, des affiches répandues par les adversaires peuvent également appeler des réponses. Rien de plus délicat que de décider si l'on doit riposter à une affiche, à un pamphlet, ou s'abstenir. De plus, il faut porter la guerre dans le camp de l'ennemi. On ne peut espérer être vainqueur à une élection, si l'on se borne à se défendre contre les attaques de l'adversaire.

Tant que dure la campagne électorale, il y a dans chaque circonscription d'innombrables meetings; certains sont très importants, d'autres plus modestes; dans les circonscriptions rurales, on voit même des réunions de quarante à cinquante citoyens, dans une salle d'école de village. A chacun de ces meetings, et quelle que puisse en être l'importance, il faut envoyer un orateur.

En ce qui concerne les halls et les salles d'écoles, un agent d'élection avisé tient toujours prête la liste des locaux disponibles dans sa circonscription, avec l'indication du prix de location et du nombre d'auditeurs qu'ils peuvent contenir. Il lui est possible ainsi d'organiser rapidement des meetings et de répartir ses orateurs entre eux, selon leurs capacités.

Dans aucune élection générale, l'État-Major du Parti ne peut envoyer autant d'orateurs qu'en exigent les meetings tenus. Il faut que les localités puissent en fournir. Mais on ne s'improvise pas orateur. Si l'on ne connaît pas les questions politiques, on risque d'être désarçonné par un questionneur et de faire à son parti plus de mal que de bien. Donc toute organisation locale de parti doit faire l'éducation de ceux de ses adhérents, hommes ou femmes, qui montrent quelque aptitude à l'éloquence politique. Elle leur apprend non seulement à parler en public, mais à dire ce qu'il faut dire. C'est ainsi qu'elle s'assure, en cas de lutte électorale, des orateurs entraînés.

L'organisation des transports au jour du vote, est également une tâche importante. La loi interdit, en effet, de payer la location des automobiles ou des autres véhicules qui peuvent servir à transporter les électeurs, l'agent d'élection doit donc, bien avant la campagne, solliciter ses adhérents de prêter leurs voitures le jour de l'élection. Les réponses favorables sont classées, avec l'indication de la marque de la voiture, de sa puissance, du nombre de places qu'elle comporte, et des heures de la journée pendant lesquelles elle sera disponible. Il ne reste plus, pendant la campagne électorale, qu'à rappeler les offres faites, et à répartir les autos dans les différentes régions de la circonscription.

Pendant la campagne électorale, les chances des candidats subissent, cela va sans dire, de nombreuses fluctuations. C'est alors que la résistance de la machine électorale préparée est réellement mise à l'épreuve. Il peut apparaître en effet que les membres du parti ne sont pas assez nombreux dans la circonscription pour fournir les volontaires dont on a besoin pour la « sollicitation », les discours, les écritures, les comités. Il se peut aussi que le candidat commette, sur la plate-forme, quelque maladresse dont les adversaires pour-

ront tirer parti. Dans ce cas, si l'organisation politique est bien « au point », l'attaque ennemie peut être neutralisée. Elle est capable de détruire l'effet de la campagne de l'adversaire, en s'adressant directement aux électeurs pour leur apporter, en temps utile, des faits ou des arguments nouveaux. En ce cas la radiophonie peut être efficacement utilisée. Est-il besoin d'insister sur ce fait qu'un organisme qui serait improvisé au moment de l'élection générale, ne pourrait jamais, en de semblables circonstances, faire reculer l'adversaire?

La leçon qui se dégage des élections générales en Grande-Bretagne est donc qu'une organisation électorale permanente est la condition indispensable de la victoire.

On ne méconnaît pas, bien entendu, la valeur de l'enthousiasme; sans enthousiasme, sans volonté de vaincre, peu de chances de succès, mais la foi ne suffit pas, il faut que la méthode lui prête son concours.

Nous avons jusqu'à maintenant envisagé l'organisation du parti à l'intérieur d'une circonscription. Mais, comme il y a plus de six cents circonscriptions, il faut une autorité qui dirige, qui surveille l'ensemble de la lutte. Si les commandants de régiments s'engageaient sans se préoccuper de ce qui se passe sur tout le reste du champ de bataille, que deviendrait l'armée?

Cette direction, cette surveillance sont exercées par les Quartiers généraux des partis politiques à Londres. Ce sont là des organisations permanentes, composées presque exclusivement de politiciens professionnels experts, dont les services sont rétribués.

Lors d'une élection générale, les bureaux d'un Quartier général de parti fournissent des orateurs aux organisations de circonscriptions, cela dans la mesure des besoins et de leurs propres possibilités. Ils dressent les programmes des discours prononcés par les chefs du parti, des endroits et des dates auxquels ils devront prendre la parole.

Ils fournissent aux organisations de circonscription les affiches et les circulaires qui viennent compléter celles préparées par la circonscription elle-même.

Un de ces bureaux, le plus important, procure des informations aux candidats, aux orateurs et aux travailleurs du parti.

Il publie quotidiennement pour eux une série d'avis qui leur indiquent les points faibles de leurs adversaires, et aussi les calomnies que ces derniers ont mises en circulation.

A ce bureau arrive une quantité énorme de lettres, de télégrammes, d'appels téléphoniques, le tout exigeant des réponses immédiates.

Un autre bureau s'occupe de la Presse du pays. Les grands journaux nationaux, à l'affût des nouvelles, ont, presque à demeure, des représentants aux Quartiers généraux de tous les partis pendant la durée d'une élection générale. Ce bureau est en communication constante, par télégraphe, téléphone ou lettres, avec tous les journaux de province, du matin, du soir, hebdomadaires, feuilles locales dont l'influence est en réalité considérable.

Tout cela ne constitue encore qu'une partie de la tâche qui incombe au quartier général d'un parti. En fait, dans le parti conservateur, par exemple, le quartier général est le bureau politique du chef du parti; c'est, en réalité, le grand quartier général de la campagne menée dans l'ensemble du pays.

De même que pour les organisateurs de circonscriptions, la période électorale proprement dite ne représente pour le quartier général du parti que le moment décisif d'une bataille à laquelle il se prépare incessamment. Tout ce qui est susceptible d'être fait avant la bataille doit être fait. Sinon la machine se brisera sous le poids du fardeau qui lui est imposé. Quoi qu'il en soit, la quantité de travail qui ne peut être accomplie qu'au cours de la lutte elle-même est formidable, aussi rien de ce qui peut être préparé auparavant ne doit-il être reporté à cette période d'efforts intenses.

Une des tâches les plus difficiles parmi celles qui incombent au quartier général consiste à s'assurer si chaque circonscription a réellement le candidat qui lui convient. L'organisation du parti dans une circonscription a toute liberté pour choisir son candidat, mais il est naturel que, souvent, elle désire être guidée, et, lorsqu'aucun adhérent local ne manifeste d'ambitions parlementaires, les chefs de l'organisation de circonscription demandent au quartier général de leur faire connaître (d'après la liste que l'on possède à Londres) un candidat qui puisse convenir.

La guerre politique présente, avec les opérations militaires ou navales, cette notable différence : qu'aucune manœuvre ne peut être différée. Le combat doit être engagé à jour fixe, il est impossible de gagner du temps par des escarmouches. De plus, et c'est une considération particulièrement inquiétante, la bataille ne peut être que décisive. En un jour, le destin des partis est fixé... et aussi celui du Pays.

Il ne faut donc rien abandonner au hasard, il faut éliminer toutes les constructions hâtives ou défectueuses, et profiter des intervalles qui séparent les élections pour préparer une armée véritablement capable d'affronter la bataille. Cela implique un effort d'organisation constant...

En outre, il faut, pour ainsi dire, préparer le terrain, afin que la campagne électorale puisse être conduite avec une relative facilité. Le futur candidat — peut-être siège-t-il déjà au Parlement et compte-t-il se représenter, mais son devoir n'est pas différent pour cela — doit se faire voir, aller et venir dans sa circonscription. Il doit rester en relations avec les électeurs et parler dans des meetings, fréquenter les réunions, en un mot, agrandir incessamment le cercle de ses relations parmi les électeurs. On ne doit pas arriver en étranger dans une circonscription au moment des élections générales.

Les bureaux locaux doivent mener constamment une campagne de propagande, non seulement parmi les adhérents de leur parti, mais aussi parmi leurs adversaires. Ils doivent convoquer des meetings en salle et en plein air, faire circuler des brochures de propagande pour atteindre les électeurs qui ne fréquentent aucune réunion, et recruter sans cesse de nouveaux adhérents, soit parmi les ennemis, soit parmi les jeunes, afin que les vides laissés par les décès, les déplacements, les défections, puissent être constamment comblés.

En résumé, il n'est pas de véritable victoire possible sans organisation permanente. Un parti bien organisé, même s'il avait l'opinion publique contre lui, pourrait parvenir, sinon à triompher, du moins à éviter une irréparable défaite.

PHILIP. G. CAMBRAY,
Directeur du Service de propagande du parti conservateur.

LES IDÉES MILITAIRES CONTEMPORAINES

ET LA FORMATION DE L'OFFICIER

Il est naturel que des hommes dont le métier consiste à préparer la guerre s'efforcent de rechercher dans l'immense domaine de la connaissance les meilleures règles qui doivent présider à l'emploi des forces armées. Si ce discernement est de tout temps difficile, il est rendu plus ardu encore, à l'époque où nous vivons, par la grande guerre qui vient de se terminer, nous laissant en face de tant de problèmes nouveaux et dans une certaine incertitude quant à la manière de les aborder.

Nous consacrerons cette étude à essayer de dissiper cette incertitude; à peser le pour et le contre des opinions en présence; à nous en faire une nous-mêmes; enfin à déduire de celles-là des corollaires pratiques pour la formation de l'officier, et en particulier de l'officier de marine.

***

Dans cette recherche de la ligne de conduite à suivre pour le maniement des instruments qui nous sont confiés, nous pouvons faire appel à deux sources, toutes les deux recommandables, et auxquelles chacun puisera plus ou moins, par inclination naturelle, suivant ses aspirations, ses goûts intellectuels, les dispositions de son esprit et son mode normal d'activité.

Tout d'abord, comme la guerre ne date pas d'aujourd'hui, comme il y a fort longtemps que les hommes se battent, nous pouvons viser à dégager de l'examen des conflits précédents des indications utiles, résumant les traits communs de l'activité militaire à travers les âges. Nous entreprendrons de tirer de l'expérience des autres, à défaut de la nôtre, des enseignements, des leçons, des règles générales, susceptibles de nous servir de guides permanents pour l'avenir. Nous rapprocherons des faits d'autres faits de même nature, pour établir, par synthèse embrassant une période étendue, des principes, des lois même, si le mot n'est pas trop ambitieux. Nous appliquerons à l'art militaire une méthode qui rappelle un peu celle des sciences naturelles, appelant à notre secours « l'observation » qui en est la base.

Pour interpréter des faits, il faut les connaître. Comme ils appartiennent pour l'immense majorité aux temps révolus, cette connaissance ne peut nous être donnée que par l'histoire. La méthode synthétique et généralisatrice en question est donc essentiellement une méthode *historique*.

Elle a été critiquée, violemment parfois. D'aucuns l'ont même agréablement plaisantée. Il ne faut cependant pas s'étonner qu'on y ait eu recours, car elle est entièrement conforme aux aspirations foncières de l'esprit humain, qui veut constamment s'élever du particulier vers le général, de l'occasionnel vers le permanent, du petit vers le grand, du fait vers la loi qui est supposée le régir. « Il n'est de science que du général », disaient les philosophes anciens, et les développements de cette même science, dans les siècles ultérieurs, leur ont donné pleinement raison.

Cette méthode, d'allure philosophique, se développe et fleurit au cours des longues périodes de paix, à la condition que celles-ci ne soient pas troublées par de trop grands bouleversements matériels. Il est évident, en effet, que ces durées sont particulièrement propices, par la liberté d'esprit et la documentation qu'elles confèrent, à l'effort synthétique et généralisateur dont nous venons de rappeler les traits principaux.

***

A côté de cette façon de voir s'en dresse une autre, qui prétend, elle aussi, ouvrir la voie la meilleure vers la connaissance de la science de la guerre. Mais, à l'inverse de la précédente, celle-ci est toute analytique, inspirée uniquement par la considération des instruments du moment, et même d'un seul d'entre eux. Chacun d'eux porte en lui, d'après cette conception, la vertu d'indiquer la règle d'emploi qui lui convient. On l'obtiendra par le seul effort rationnel de l'esprit, par déduction positive. On déterminera le *procédé* en fonction de l'engin, en ne faisant intervenir que les données *matérielles* de l'époque où l'on se trouve.

Le « fait » est ici mis au premier plan; il est déclaré contenir ce qui est nécessaire et suffisant à des militaires, sans qu'il faille le relier à d'autres de même espèce. C'est la formule chère à Stuart Mill : « Il n'y a que des faits! » C'est l'exaltation de ce fait, et plus exactement du « dernier fait », qu'il provienne d'une guerre récente, d'un exercice de temps de paix ou des propriétés d'un engin nouveau.

On ne peut refuser à cette méthode matérielle des qualités réelles. Elle seule peut nous donner des renseignements d'une certaine sorte. Elle a pour elle la netteté, la précision d'un utilitarisme immédiat; un sens exact des possibilités de l'heure et des perfectionnements à rechercher pour les outils de guerre; une vision claire de la réalisation à brève échéance.

Notons que le nombre de ses zélateurs augmente dans des proportions considérables après une guerre, surtout si celle-ci a utilisé des engins inédits. Il y a là comme une revanche brutale de la matière sur l'imprudent qui tentait de la plier par avance à son extrapolation historique. Le « fait » méprisé se venge, pour un temps au moins.

Pareil phénomène s'observe, en temps de paix déjà, lors de l'apparition, du perfectionnement ou du développement brusque d'un instrument de combat. Nous avons connu de tels engouements autrefois, quand l'éperon a régné en maître dans les préoccupations tactiques, de 1865 à 1880, après la guerre de Sécession et Lissa; puis de 1885 à 1895, quand le torpilleur a pris sa place dans les marines modernes; puis encore

de 1895 à 1905, à la naissance du sous-marin mystérieux; et enfin de 1905 à 1914, au moment de la résurrection triomphale et tyrannique du canon.

La faveur de la méthode matérielle s'inscrit en courbe, et cette courbe fait des « pointes », qui correspondent habituellement aux éclipses de la méthode historique.

***

Ainsi, deux tendances, deux directions de pensée, deux courants d'idées se partagent les esprits qui rêvent du mieux en matière militaire. Les uns iront vers cette thèse philosophique et synthétique, éprise de lois et de principes, qui plane sur toutes les armes et sur tous les temps, et qui s'incarne dans ce qu'on est convenu d'appeler la *méthode historique*. Les autres seront attirés par la thèse analytique, rationnelle et positive, bornée intentionnellement aux faits, aux engins et aux procédés, qui n'embrasse qu'une seule arme et une seule époque, et qui se reflète dans ce que nous dénommerons, faute d'un meilleur terme, la *méthode matérielle*.

Les adeptes de la première méthode forment l'école historique, qui se signale par une unité complète. Ceux de la seconde méthode constituent l'école matérielle, qui, à l'inverse de la précédente, et à cause précisément de sa nature analytique, se subdivise en autant d'écoles qu'il y a d'armes : il y a l'école du canon, l'école de la torpille, l'école du sous-marin, l'école de l'aéronautique, qui souvent s'ignorent ou se combattent.

Quand l'école exagère ses opinions, quand elle les érige en dogmes, quand elle frappe d'excommunication la pensée indépendante, elle devient une chapelle, qui possède ses prêtres et même ses pontifes.

Les deux écoles, historique et matérielle, sont trop dissemblables pour ne pas être en très fréquente opposition, tant que le jugement et le sentiment du juste équilibre n'interviennent pas pour les concilier. Elles provoquent des oscillations périodiques de la masse, portée vers l'une ou l'autre, suivant le moment.

Nous allons les voir aux prises dans la période qui contient

et encadre la guerre de 1914, et nous revivrons ainsi une phase inoubliable de notre existence intellectuelle.

***

De tout temps, le matériel a tenu dans la marine une place très importante, et, avant 1914 tout au moins, une place beaucoup plus importante que dans l'armée. Il est donc naturel que la marine ait toujours été plus ou moins régie par l'école matérielle, et qu'elle ait fournit un terrain d'application tout indiqué aux conceptions de cette sorte. Cet état de choses est facile à comprendre.

De 1905 à 1914, la courbe matérielle fait une de ces « pointes » dont nous parlions plus haut. Une école matérielle est à son apogée : l'école du canon. Le dernier fait saillant, la guerre russo-japonaise, en révélant que cette arme n'a rien perdu de sa prépondérance ancienne, en la montrant presque seule sur la scène principale, a déclanché un mouvement d'opinion irrésistible qui pousse à tout lui sacrifier. Tous les efforts sont orientés vers ses progrès techniques et vers l'amélioration de son emploi tactique (entraînement du personnel, méthodes de tir, écoles à feu, etc.). Les autres armes sont plus ou moins négligées : l'école matérielle est toujours nettement particulariste. L'ensemble du corps, impressionné par l'ardeur et la foi mystique des canonniers, suit le mouvement. Tout est au canon. La torpille est dans le marasme, le sous-marin effacé, l'aéronautique inexistante.

Cependant, au même moment, un autre courant d'idées, dirigé, lui, vers les hautes parties de l'art de la guerre, vers ces règles d'utilisation supérieures aux armes, vers les lois générales en un mot, naît à l'École supérieure de marine. Il opère par voie de synthèse et il recourt naturellement à la méthode historique pour tirer du passé des enseignements applicables au présent. Il cherche des appuis même dans le domaine terrestre. Des professeurs remarquables, parmi lesquels les amiraux Rouyer, Darrieus, Amet, Varney et le capitaine de vaisseau Laurent, prêchent à l'école supérieure la doctrine nouvelle, que répandent à l'extérieur les brillants écrits de l'amiral Daveluy. Les disciples de ces maîtres, rares d'abord, de plus en plus nombreux ensuite, se groupent autour d'eux, pleins

du feu et du zèle agissant des néophytes. Des chercheurs isolés, que leurs études ont conduit vers ce genre de spéculation, viennent renforcer cette phalange de novateurs.

On se rappelle les tendances de cette croisade. Elle se proposait, à juste titre, de remettre au jour les principes éternels et féconds qui servent de base à l'art militaire et qui subsistent invariables malgré les profondes modifications des engins et des procédés. Elle redonnait vie et force aux notions oubliées. Nécessité de la maîtrise préalable de la mer; prééminence des forces organisées; mise hors de cause de celles de l'ennemi comme objectif principal; recherche de la bataille par la manœuvre stratégique; offensive et activité inlassables; volonté de vaincre et de détruire l'ennemi; importance du facteur moral; manœuvre tactique sur le champ de bataille; attaque décisive du fort au faible; économie des forces; concentration des forces et des feux; sûreté; liaison des armes; initiative et soutien mutuel à tous les échelons; achèvement du succès par la poursuite; subordination des opérations dites secondaires (guerre de course, attaque des côtes) à la réalisation de l'objectif principal, destruction ou blocus des forces organisées ennemies, etc. : tels étaient les principes que l'école historique faisaient siens et au succès desquels elle se dévouait corps et âme.

L'œuvre était grande, belle, logique. Elle demeurera. Elle se manifestait comme un contrepoids utile aux tendances exclusivement matérialistes, en haussant un peu leur étiage, en leur infusant un sérum nouveau, en élargissant leur horizon. Elle était et elle reste particulièrement susceptible de nous sauver, à toutes les époques, des visions forcément étroites qui se limitent à un engin et à son seul emploi. On doit donc savoir gré à ceux qui ont mené ce combat.

Cependant, leur entreprise ayant le caractère d'une réaction contre une manière de voir jusque-là prépondérante, il était fatal qu'elle dépassât le but, comme toute réaction le fait d'habitude, qu'elle soit humaine ou autre. Le pendule lui-même ne revient pas à sa position d'équilibre sans la dépasser d'abord. L'école historique faisait à certains moments par trop litière du matériel, invitant la foule à brûler maintenant ce qu'elle avait jadis par trop adoré. On est allé à ce

moment jusqu'à écrire : « Le matériel n'est qu'un amas de bois ou de métaux, où la conception l'emporte sur la juxtaposition... C'est par l'étude militaire historique, si négligée jadis, que nous avons trouvé notre chemin de Damas. N'en sortons plus à l'avenir ». Ou encore : « L'usage des armes est beaucoup plus influencé par la façon de concevoir le combat d'ensemble que par les règles particulières d'emploi que leurs spécialistes élaborent dans le calme de la paix ». On recommande à l'école supérieure « de bannir de son programme toutes les envahissantes nomenclatures de matériel ou d'engins ». On affirme que nos idées militaires ont été « un moment désorientées par les fallacieuses théories issues du perfectionnement matériel [1] ». S'il faut, comme dans la fable bien connue, que chacun s'accuse de ses erreurs, fussent-elles les vénielles exagérations d'un péché de jeunesse, j'en donnerai volontiers l'exemple.

Agissant dans cette direction, l'école historique d'avant 1914 va se heurter tout droit à l'école matérielle qui tient la corde à ce moment, à celle du canon. L'opposition entre leurs deux thèses ne s'étend cependant pas à tous les points. L'expérience, le « fait » dont est issue l'école du canon, à savoir la guerre russo-japonaise, confirma la doctrine historique sous de nombreux rapports. Les canonniers admettent fort bien l'importance capitale de la maîtrise de la mer, l'offensive, la prééminence des forces organisées, la recherche de la bataille, bataille au canon évidemment, mais bataille tout de même. Par contre, ils sont moins sensibles à l'argument du facteur moral et ils sont tout à fait rebelles aux mouvements de la manœuvre tactique et aux concentrations de feux.

Le conflit n'intéresse pas les autres écoles matérielles, à ce moment dans l'ombre. La guerre russo-japonaise laisse la torpille au second plan et elle n'a révélé l'action d'aucun engin nouveau tel que le sous-marin ou l'aéronautique. Ceux-ci ne font pas parler d'eux. Ils se rattraperont dix ans plus tard...

Les règlements de cette époque résumaient très fidèlement le résultat de la lutte qui mettait aux prises historiques et matériels, stratèges et canonniers, lutte dont nous enregis-

1. Lieutenant de vaisseau Castex, *les Idées militaires de la Marine du XVIIIe siècle.*

trons simplement les péripéties sans prendre parti entre les adversaires, pour l'instant du moins.

L'école historique a bien réussi à faire pénétrer dans ces documents, en partie, l'esprit qui l'animait. Ce règlement visait, en effet, à une œuvre rappelant les principes généraux qui découlent des enseignements de l'histoire. Il se réclamait du monument admirable qu'était la tactique de 1832, qu'il citait et qu'il disait n'avoir fait que mettre à jour. Il proclamait que la destruction de l'ennemi flottant est l'objectif principal, que les batailles indécises sont stériles, que le but du combat est l'anéantissement de l'adversaire, en vue duquel on doit consentir les sacrifices nécessaires. Il prônait l'articulation, l'initiative, le soutien au feu, la ténacité. Il recherchait la manœuvre tactique dès le début de l'engagement, mettant en jeu l'attaque principale et les démonstrations, l'économie des forces en un mot, cette manœuvre étant orientée vers l'obtention d'une position favorable d'où l'on attaquera du fort au faible. Il vantait le complément de la victoire par la poursuite.

Par contre, ce texte ancien, en dépit des intentions hardies, d'inspiration historique, qu'il affichait ainsi dans l'ensemble, était beaucoup plus timide lorsqu'il s'agissait de les réaliser et lorsqu'il lui fallait entrer pour cela dans le domaine spécial des armes. Il se heurtait ici à l'école des canonniers, et on sent qu'il craignait de mécontenter cette puissante corporation. Il s'empressait de rassurer ces canonniers en déclarant qu'un combat de mer est essentiellement un combat d'artillerie, et qu'il faut tout sacrifier au canon. Il leur accordait un déploiement sur une perpendiculaire au gisement de l'ennemi. Il consentait, pour ne pas les ennuyer en dérangeant leur tir, à ne manœuvrer que très peu, et même pas du tout; il attendait pour cela la rupture d'équilibre découlant du feu. Enfin et surtout, dernière renonciation, il souscrivait à un postulatum qui remplissait d'horreur les historiques et d'aise les canonniers, à savoir que les concentrations de feux ne sont pas un système de combat, et qu'elles doivent être réservées à des cas particuliers! Quant aux autres engins, il leur était laissé une place assez petite pour ne pas mécontenter l'école du canon. La torpille n'est qu'une arme de circonstance. Les

flottilles de torpilleurs seront consacrées de préférence à la défensive, et l'offensive ne leur sera permise qu'après l'action au canon. Les sous-marins pourront être utiles dans la manœuvre d'engagement.

On voit par ce document de jadis, véritable reflet des idées moyennes, combien la prétendue victoire de l'école historique, avant 1914, a été relative et mitigée, dépassant à peine le domaine stratégique. Sur le terrain tactique, les canonniers conservent leurs positions, et ils n'abandonnent que ce qu'ils ont bien voulu céder. La réaction historique est incomplète dans le sens qu'elle désirait. Bien des questions restent en suspens. Seules sont vaincues d'autres écoles matérielles que la chance ne favorise pas à ce moment.

Il est donc faux de prétendre, comme on l'a fait souvent, que l'engouement historique qui s'était manifesté avant 1914, en nous préparant à une forme d'hostilités infirmée ensuite par les réalités, a été la cause des déconvenues que nous a donné la dernière guerre. L'effacement dans lequel étaient restés torpille et sous-marin, par exemple, était encore plus dû à l'omnipotence de l'école du canon qu'à celle de l'école historique. Certains adeptes de celle-ci avaient en effet résolument inscrit parmi leurs articles de foi la nécessité de la liaison des armées et de leur développement parallèle.

En somme, les matérialistes négligés d'avant 1914 (torpilleurs, sous-mariniers, aéronautes) ont eu au moins autant à se plaindre d'autres matérialistes (canonniers) que des historiques eux-mêmes.

***

Le cycle parcouru par l'armée française avant 1914, en matière d'idées militaires, est à rappeler brièvement et à rapprocher du nôtre. La comparaison est intéressante.

Après nos revers de 1870, l'armée se met à l'œuvre pour en éviter le retour. Elle veut à cet effet créer et répandre une saine doctrine. Elle déploie un immense effort studieux, dans lequel l'École de guerre, créée en 1880, tient une place maîtresse. Cette école, pour mener sa tâche à bien, s'adresse avant tout à la méthode historique. Elle recherche dans

les campagnes du passé des enseignements applicables au présent. Les officiers distingués qui professent les cours de tactiques d'armes et de tactique générale, notamment les colonels Maillard, Bonnal, Langlois et Foch, étudient avec soin les guerres de la Révolution et de l'Empire, celles de 1866 et de 1870, et ils en dégagent une inspiration nettement offensive, faite de mouvement, d'action, de désir de la bataille, de manœuvre stratégique et tactique. Ils dépassent même le cadre des principes, et ils visent, peut-être un peu trop, à l'imitation de certains procédés. Leurs conclusions finissent par pénétrer l'ensemble de leur corps, par obtenir l'adhésion du plus grand nombre, et leur essence passe pour la première fois dans la réglementation officielle sous la forme du service en campagne de 1895, qui, rompant avec les errements anciens, penche hardiment vers une conception offensive et manœuvrière.

L'œuvre a les caractères habituels des entreprises de l'espèce. Elle se développe pendant une longue période de paix, et elle s'inspire des lumières d'une école historique. Elle ne rencontre pour ainsi dire pas, tout d'abord, de résistance en la personne d'une école matérielle. Dans l'armée d'avant 1914, celle-ci est à peu près absente, de par l'orientation des esprits et le faible développement du matériel. Les engins sont classés, catalogués, et les bouleversements techniques (poudre sans fumée, canon à tir rapide, etc.) sont peu fréquents. Les matérialistes sont très peu nombreux et manquent de tremplin.

Mais ensuite, ici également, des « faits » surviennent qui vont, comme de coutume, donner de la force à cette autre tendance et faire naître une vive opposition à la thèse historique et à ses conclusions. La guerre du Transvaal montre la puissance de feu d'une infanterie dotée d'armes modernes. La guerre russo-japonaise et les guerres balkaniques mettent en évidence le rôle considérable que jouent deux engins nouveaux, la mitrailleuse et l'artillerie lourde, ainsi qu'un procédé renouvelé de jadis, l'organisation défensive du terrain. L'école matérielle en tire importance et influence. Elle lève la tête. Elle engage des polémiques parfois très vives avec l'école historique, qui n'a voulu voir dans ces guerres, elle,

que la confirmation de ses théories de manœuvre et de mouvement.

La lutte est chaude. Sans prendre parti pour les uns ni pour les autres, pas plus que tout à l'heure, constatons seulement qu'elle se termine, dans le domaine réglementaire, par la victoire des historiques. Peu avant la dernière guerre, comme par un hasard singulier, paraissent en effet le décret du 28 octobre 1913 sur la conduite des grandes unités, celui du 2 décembre 1913 sur le service en campagne et enfin celui du 20 avril 1914 sur les manœuvres de l'infanterie.

Ces documents, davantage encore imprégnés de la conception qui avait jusque-là prévalu, accentuent les tendances du service en campagne de 1895, en supprimant les prescriptions jugées trop timorées qu'il contenait au sujet de la sûreté, des renseignements, de la défensive et des réserves. Le décret sur la conduite des grandes unités repousse énergiquement toute concession aux matérialistes imbus de l'esprit nouveau. Il s'attache, tant par le rapport qui le précède que par son propre texte, à faire plus que jamais prévaloir les notions d'offensive, de guerre de mouvement, de recherche de la bataille, d'initiative des opérations, de manœuvre et d'hostilités à décision rapide.

La conduite de la guerre, — dit le décret sur la conduite des grandes unités, — est dominée par la nécessité de donner aux opérations une impulsion vigoureusement offensive...

Les enseignements du passé ont porté leurs fruits; l'armée française, revenue à ses traditions, n'admet plus dans la conduite des opérations d'autre loi que l'offensive.

Les succès de la guerre ont toujours été remportés par les généraux qui ont voulu et cherché la bataille; ceux qui l'ont subie ont toujours été vaincus. En prenant l'initiative, on fait naître les événements au lieu de les subir...

Dans la forme actuelle de la guerre, l'importance des masses mises en œuvre, les difficultés de leur réapprovisionnement, l'interruption de la vie sociale et économique du pays, tout incite à rechercher une décision dans le plus bref délai possible, en vue de terminer promptement la guerre.

Le service en campagne et le règlement de l'infanterie reflètent la même inspiration, et c'est avec ces principes d'action que l'armée française partira en guerre.

Ce rapprochement de l'évolution des idées d'avant 1914 dans l'armée et dans la marine, que je crayonne hâtivement, est particulièrement suggestif. Il fait bien ressortir la différence qu'offraient les deux milieux à cette époque.

Dans la marine, le mouvement historique, de fraîche date il est vrai, rencontre le sérieux obstacle d'une école matérielle; il doit composer avec elle, s'arrêter à mi-chemin, *à cause* de la force de résistance que cette école puise ou paraît puiser dans des faits de guerre contemporains. Il se rattrape vaguement sur d'autres écoles matérielles.

Dans l'armée, l'école historique, que de longues années d'études et de traditions ont affermie et rendue toute-puissante, refoule victorieusement l'école matérielle, faible de par la nature du milieu, et cela *malgré* les enseignements de plusieurs guerres récentes.

C'est cette dissemblance que l'on exprimait jadis, sans en pénétrer les causes, en disant que l'armée bénéficiait d'une unité de pensée qu'ignorait la marine. La situation s'est bien modifiée depuis...

***

Survient la guerre de 1914, qui soumet toutes ces controverses académiques d'idées, ces tournois spéculatifs de doctrines, à son épreuve terriblement réaliste. La matière va regimber, une fois de plus, et deux instruments dont on parlait peu, qu'on laissait avec quelque dédain dans l'ombre, sous-marin et aéronautique, vont prendre une éclatante revanche. Ils apportent dans les procédés de guerre, comme dans les notions admises, un bouleversement profond dont il est aisé de faire le bilan. Pour le sous-marin, nous avons à cet effet le secours d'une expérience à peu près complète, bien que l'action proprement militaire de ce type de bâtiment ait été plutôt rare, et il suffit de combler par l'intuition les lacunes de notre documentation. Pour l'aéronautique, l'expérience est moins étendue et il faut recourir davantage à l'anticipation.

Le cyclone, la vague perturbatrice des idées, atteignent les domaines tactique et matériel, et ils ne respectent même

pas le domaine stratégique que l'on s'accordait pourtant, autrefois, à déclarer invariable dans sa fixité sereine.

Que devient la maîtrise de la mer, dont on vantait jadis l'importance capitale? Le sens de cette expression a fortement évolué. Cette maîtrise n'est plus que celle de la surface, et elle ne saurait interdire à celui qui ne la possède pas de circuler quand même sous l'eau et dans l'air, c'est-à-dire de conserver une grande liberté de mouvements. Le rôle des flottes de surface est diminué d'autant, pense-t-on, et en particulier celui des flottes cuirassées, qui ont révélé leur inutilité, au dire de certains, par l'existence qu'elles ont menée derrière des filets pendant la dernière guerre. Le principe de la prééminence des forces organisées, qui concernait avant tout les flottes de surface, ne perd-il pas un peu de sa valeur en face des engins nouveaux? La bataille, bataille entre forces de surface s'entend, dont on proclamait la nécessité initiale, a-t-elle toujours la même importance? Au surplus, elle peut être évitée par l'un des partis, à moins que des attaques aériennes ne l'obligent à sortir de son abri.

Les blocus ne seront plus tenus comme autrefois. Le blocus à distance sera la règle, à cause du sous-marin et de l'avion de la défense. L'avion du bloqueur pourra également lui donner des renseignements qu'il était difficile d'obtenir auparavant.

Ce blocus à distance ne pourra être pratiqué que si l'on dispose d'un mouillage convenablement placé. La question des bases sera plus vitale que par le passé. L'utilisation de l'aéronautique de l'assaillant exigera d'ailleurs qu'elles soient à proximité suffisante de la côte bloquée.

Pour ces raisons et pour d'autres, la géographie deviendra un facteur très important de la préparation et de la conduite de la guerre. Jadis, on avait fâcheusement exagéré son rôle. Une réaction est survenue, exagérant en sens inverse. La géographie se réhabilite; elle aussi prend sa revanche. Il n'est pas jusqu'à la météorologie qui n'intervienne plus encore qu'autrefois par suite de l'emploi courant de l'aviation.

Le principe de la couverture indirecte, bien admis en stratégie, est passablement modifié par le sous-marin, qui

a la possibilité d'échapper comme il veut à un ennemi qui pratiquerait ce jeu à son égard, à moins que cet ennemi ne soit tellement menaçant qu'il enlève au sous-marin sa liberté d'action. La même observation s'applique à l'aviation ennemie, qui possède des facilités de déplacement considérable, alors que l'aviation amie ne saurait, elle, tenir l'air indéfiniment en posture de couverture indirecte. Devant ces engins inédits, il n'y a plus de moyen terme entre la simple protection directe et la protection indirecte très offensive. On devra adopter soit l'une ou l'autre, soit les deux à la fois.

Cette particularité intéresse très vivement la défense des côtes, qui vivait jusqu'à présent dans la conception de la couverture indirecte. Elle devra dorénavant, contre le sous-marin et l'avion, s'inspirer de nouvelles méthodes basées sur la remarque que nous venons de faire.

Les conditions de l'exploration stratégique seront évidemment transformées par l'emploi de l'aviation. Les sous-marins eux-mêmes pourront rendre d'excellents services dans ce domaine, comme la dernière guerre l'a prouvé, à la condition qu'ils n'aient pas besoin de se déplacer beaucoup ni rapidement. Toutes les règles que nous avions posées pour l'emploi des bâtiments de surface en vue de l'exploration auront peut-être bien moins d'occasions de s'appliquer; il faut en tous cas les compléter par d'autres, relatives aux outils des autres éléments.

Enfin le danger sous-marin, qu'il provienne de sous-marins ou de mines, et le danger aérien interviendront pour accroître les risques dans certains secteurs, qu'il faudra éviter, et pour restreindre assez notablement la liberté d'action du chef.

***

La tactique est naturellement plus influencée encore que la stratégie par la généralisation de l'usage des sous-marins et de l'aéronautique.

La physionomie du combat lui-même changera. Il y aura toujours intérêt à réaliser une manœuvre tactique, à effectuer des concentrations pour obtenir de gros effets, mais

des outils nouveaux, sous-marins, aviation de bombardement, aviation lance-torpilles, participeront à ces concentrations. Des procédés également nouveaux destinés à les mettre en œuvre s'ajouteront aux anciens. Pour tirer tout le parti possible du sous-marin et des mines dérivantes, la manœuvre tactique ne sera plus forcément offensive d'aspect. Elle aura par moments tous les traits extérieurs de la défensive. Le combat en retraite, si honni au temps des flottes exclusivement de surface, sera peut-être une excellente manœuvre d'engagement. Les fumées artificielles mettront enfin une note imprévue dans ce tableau.

La portée des torpilles, jointe au progrès de la conduite du tir de l'artillerie, accentuera sans doute le mouvement amorcé en faveur de l'accroissement des distances de combat, de la distance d'ouverture du feu au moins. Le réglage par avion, s'il est jamais mis au point, facilitera cette tendance. Mais, par contre, cette augmentation des distances de tir rendra moins commode la réalisation d'une manœuvre ayant pour but l'utilisation intense de l'artillerie par concentrations, autrement dit l'obtention d'une position favorable. Cette facilité décroît comme le rapport de la longueur des lignes à la distance de combat. Des modes tactiques particuliers, comme le fractionnement en masses largement séparées, naîtront de cette situation nouvelle.

La surprise, aérienne et sous-marine, jouera un rôle autrement grand qu'auparavant. Il faudra s'en garder par les moyens bien connus en ce qui concerne les sous-marins, et par d'autres, plus incertains, pour déceler l'approche de l'attaque aérienne. Sur le champ de bataille, la sûreté de la masse principale vis-à-vis de l'aviation de bombardement exigera que celle-ci soit combattue par des engins de même espèce. Il y aura, au-dessus de la lutte au canon, des tournois aériens comme il y a des tournois de flottilles à la surface.

La surprise, dans la lutte de surface elle-même, cherchera sa réalisation par l'emploi des fumigènes.

Les opérations contre les côtes exigeront, du fait des risques sous-marins, des mesures particulières de protection (filets, dragage et mouillages de mines, etc.) lorsqu'elles ne se limiteront pas à une démonstration et qu'elles compor-

teront un stationnement prolongé de la force assaillante sur un point déterminé, pour un débarquement par exemple. L'établissement d'une base temporaire les nécessitera *a fortiori*, et une sorte de « tactique des mouillages », dont il existe bien des précédents dans la dernière guerre, est à prévoir de ce fait. D'ailleurs, même dans le cas d'une démonstration, il faudra compter avec la rapidité de réaction de l'aviation adverse, infiniment plus grande que la rapidité d'attaque des navires. La maîtrise aérienne sera indispensable pour de telles opérations si l'on veut les pousser à fond, comme dans le cas d'un débarquement.

Il sera d'ailleurs possible, et parfois absolument nécessaire, d'employer l'aviation elle-même à ces attaques contre les côtes, et notamment contre une flotte bloquée qui se refuserait à sortir. L'immunité que conférait à celle-ci, autrefois, un mouillage abrité et défendu contre des entreprises de surface n'est plus maintenant qu'un souvenir. C'est là peut-être le plus grand fait nouveau de notre époque. Une flotte n'est maintenant en sûreté, au sens absolu du terme, en aucun endroit de la zone d'action des appareils aériens ennemis. On imagine aisément les conséquences de cet état de choses sur l'installation des arsenaux, sur l'exécution de la mobilisation et sur les repos, ravitaillements et réparations en cours d'hostilités.

***

Et comme si ce n'était assez que ces perturbations décisives éprouvent les domaines stratégique et tactique, elles s'étendent encore au domaine matériel.

Les navires de surface doivent maintenant se munir de quantité d'armes nouvelles pour lutter contre le sous-marin et contre l'avion. Ceux déjà construits doivent recevoir, tant bien que mal, cet attirail qui n'était pas prévu à leur naissance.

La protection sous-marine et la protection aérienne du navire de combat créent à l'ingénieur d'aujourd'hui des soucis que son prédécesseur d'il y a vingt ans croyait pouvoir négliger sans péril extrême.

Enfin, et par-dessus tout, ces risques nouveaux d'en haut et d'en bas, qui seront à l'avenir la monnaie courante de la guerre, soulèvent une interrogation troublante en ce qui concerne le tonnage même du navire de combat. Une marine aux ressources parcimonieusement limitées doit-elle construire, comme une marine riche, des bâtiments de grand déplacement, aux dépens de leur nombre et sans égard à leur immobilisation ou destruction éventuelle? La doctrine de la « jeune école » de 1890, avec sa théorie de la protection par la dispersion du tonnage, contiendrait-elle une part de vérité?

***

Il faudrait un gros volume pour traiter à peu près convenablement ces questions, que je ne fais qu'effleurer à cause du peu de place dont je dispose. Dans ce legs intellectuel de la dernière guerre, schématisé par les remarques que nous venons de faire, il y a, mélangées, des vues raisonnables et des anticipations discutables. Mais les unes comme les autres étaient bien faites pour jeter le désarroi dans les esprits, désarçonnés dans leurs conceptions d'antan par ce déchaînement d'instruments et de procédés nouveaux. L'école matérielle, tout au moins l'école des armes qui ont manifesté cette activité soudaine et imprévue, a argué de cette prodigieuse transformation pour crier à la faillite des théories d'avant-guerre. Une réaction matérielle est née, comme toujours après les guerres, et elle s'est attaquée, comme de juste, avec indignation ou avec ironie, à l'école historique. Celle-ci a fait tous les frais de ce tolle, qui a peu atteint, chose curieuse, l'école du canon. On a crié « haro » sur les « doctrinaires » de l'ancienne école supérieure, souvent avec talent, quelquefois avec esprit.

Les résultats malheureux de ce dogme de l'invariabilité des principes de guerre, — écrit M. le capitaine de corvette Baret, — ne sont pas difficiles à discerner dans les événements de la guerre sur mer de 1914-1918...

Certes, nous convenons qu'il serait agréable à l'officier de vaisseau de redevenir ce qu'il était au temps de la marine à voiles; ce retour en arrière aurait le mérite indiscutable de rendre vrais et vivants bien des principes de l'école historique... Le livre tout entier de

lord Jellicoe montre comment, dans l'intelligence d'un chef d'aujourd'hui, les pures conceptions nelsoniennes ont dû être, devant la dure réalité des faits, tempérées par les considérations si inférieures de matériel[1].

Un des meilleurs écrivains maritimes de notre temps, le capitaine de frégate Richard, dit malicieusement :

Il semble que l'éthique nouvelle, née de la guerre, ne perçoive plus avec la même acuité les analogies qui rapprochent les galères des navires à vapeur, et les brûlots indifféremment des torpilleurs ou des sous-marins. La stratégie de l'*Anabase* et les *Commentaires* la laissent indifférente. Elle doute qu'une étude approfondie de la bataille de Cannes puisse projeter quelque lumière sur la bataille navale, discute la compétence de Xénophon, César, Alexandre et Napoléon sur le même sujet, et trouve Jomini, Clausevitz et Mahan franchement ennuyeux. Serait-ce le crépuscule des idoles[2]?

***

Ce crépuscule étend son voile sur d'autres que nous, et en particulier sur les esprits occupés des questions militaires terrestres, parmi lesquels beaucoup d'officiers de l'armée. Où donc est le temps heureux où cette armée témoignait, comme nous l'avons rappelé, d'une unité de pensée presque sans lézardes, ciel pur qui n'était parcouru que par d'imperceptibles nuages? Où sont les années où sa doctrine, qui avait fini par pénétrer la masse de la nation, était admise partout sans conteste? Là aussi, une bourrasque est passée, amenant en un court délai l'indécision des idées et de très vives polémiques.

C'est que le bouleversement subi par cet autre milieu n'a rien à envier au nôtre.

On ne nous avait parlé, pour la terre, que de guerre de mouvement, et voilà que les armées ont passé plus de trois ans face à face, sur le front occidental, presque sans bouger, en pleine stabilisation, dans une guerre de siège. On nous avait dit qu'il y avait intérêt à obtenir au plus tôt la bataille, parce que celle-ci entraîne une décision rapide; or on n'a

1. Capitaine de corvette Baret, « Histoire et Matériel ». *Revue maritime*, février 1920.

2. Capitaine de frégate Richard, « Le Jutland et les principes ». *Revue maritime*, mai 1921.

cessé de se battre pendant plus de quatre ans et la décision a mis tout ce temps pour se manifester. On prônait l'offensive, alors que les faits montrent toute la valeur de la défensive et l'intérêt de cette attitude.

On rêvait de manœuvre, d'enveloppement, d'attaque d'aile à grand objectif, et on a trouvé devant soi un front absolument continu, une sorte de mur n'offrant pas de flancs, obligeant à des actions de front excessivement pénibles.

On méprisait un peu, autrefois, le belligérant qui demandait à l'aménagement du terrain un supplément de force, et on lui prédisait que cette conduite le mènerait à une catastrophe. Et ces préjugés ont abouti à un formidable développement des organisations défensives, mettant en œuvre la tranchée, le fil de fer, le béton et toutes les ressources de la fortification, édifiant un obstacle terriblement difficile à franchir.

Le feu, jadis quelque peu sous-estimé, a acquis une puissance effarante, devant laquelle on s'est brisé et que l'on a dû mettre au premier plan des préoccupations.

Des engins ignorés ont fait leur apparition. D'autres, connus mais à peine utilisés, se sont répandus, multipliés et renforcés. La guerre s'est terminée avec un équipage insoupçonné quatre ans auparavant : mitrailleuses, artillerie lourde à grande puissance et à grande portée, artillerie de tranchée, chars d'assaut, gaz, lance-flammes, aviation de tout genre, canon d'accompagnement, etc. Les moyens de transports stratégiques, chemins de fer et camions, ont été exploités avec un rendement imprévu. Les moyens de communication : télégraphe, T. S. F., téléphone, télégraphie par le sol, etc., ont joué un rôle vital qu'on ne leur avait jamais assigné.

Enfin et surtout, on a vu ce qu'était, dans toute son ampleur, une guerre de peuples, de peuples acharnés à vaincre, guerre dont le cadre a dépassé de beaucoup celui de la lutte de nations armées dont on évoquait la perspective avant ce conflit gigantesque, guerre à laquelle l'arrière a pris une part au moins aussi décisive que l'avant.

On comprend que ce déluge de nouveautés et de constatations contraires aux théories reçues ait amené une pertur-

bation sans précédent dans les idées militaires terrestres. Si elle s'atténue quelque peu dans l'armée, après quelques années de réflexion qui lui ont permis de projeter sur les événements une lumière d'une autre sorte, dont nous parlerons plus loin, elle subsiste encore très vive dans la nation. Celle-ci, ne l'oublions pas, a vécu la guerre sur terre, par les cadres et les hommes de complément, aussi intensément que l'armée de métier elle-même, et elle s'intéresse infiniment plus à cette guerre, par goût atavique, qu'à la guerre sur mer.

Aussi est-ce de là, de la masse du pays, de l'opinion publique libre de tout frein et de tout guide professionnels, que nous parvient l'expression la plus convaincue, la plus aiguë, d'une croyance en la déchéance définitive des dogmes anciens, vaste tromperie des doctrinaires, et en un art militaire nouveau sorti de la dernière convulsion. Les écrits inspirés de cette tendance abondent. Nous citerons ici celui qui les résume tous, le livre récent de M. de Pierrefeu, dans lequel on trouve pêle-mêle les vues les plus justes et les théories les plus saugrenues, le tout enveloppé, malheureusement, d'une acrimonie non dissimulée à l'égard du militaire de carrière[1].

Voici quelques affirmations de cet auteur.

La doctrine (d'avant-guerre), comptant sur les impondérables autant que sur les régiments, cherchait à faire jaillir la victoire de l'inconscient des batailles en utilisant l'élan vital des troupes...

Il est permis de se demander si cette longue et sanglante campagne aura, en fin de compte, un rapport quelconque avec l'art militaire, d'autant que l'enfoncement par le centre lui-même n'a jamais pu être réalisé...

Le principe de l'usure des forces se substituera à l'idée de manœuvre, marquant la plus étonnante régression de l'art militaire qu'on ait jamais vue...

A dire la vérité, je crois surtout que les états-majors ont méconnu leur métier, tant du côté allemand que du côté français. Cinquante ans de paix européenne ont réduit l'art militaire à la décadence...

La course à la mer aboutit à une situation de fait : le front continu. C'est un événement nouveau dans les annales de l'histoire. A partir de ce moment, on peut dire que l'art militaire n'existe plus... Tout l'édifice des expériences anciennes s'écroule, n'est plus qu'un fatras inutile et désuet... Après cela, il n'y a plus qu'à fermer les écoles de

1. Jean de Pierrefeu, *Plutarque a menti*. Paris, Grasset, 1923.

guerre et à confier à des terrassiers la défense du pays. Le front continu est né du désir des stratèges de supprimer tous les risques...

La guerre moderne semble vouée à certaines fatalités dont toutes convergent à donner à la défensive un immense avantage. Par suite la guerre moderne réduit à rien la part du génie militaire, offensif par essence, puisqu'il consiste à devancer l'adversaire, à le surprendre, à le manœuvrer...

J'en passe, et des meilleurs, parmi ces échantillons, ces « prélèvements » qui donnent une idée assez exacte de l'impression et des leçons qu'une notable partie de l'opinion publique a retirées de la dernière guerre.

Des auteurs plus sérieux, des professionnels avertis comme M. le général Serrigny dans ses *Réflexions sur l'art de la guerre*, et dans une plus large mesure encore M. le lieutenant-colonel Mayer dans sa *Théorie de la guerre*, ont eux aussi fortement insisté sur les aspects tout nouveaux de la guerre moderne, et sur le danger qu'il y aurait à en mener la préparation et l'exécution d'après les conceptions anciennes.

Ainsi donc, tout a changé, aussi bien sur terre que sur mer, à la faveur de cette prodigieuse transformation des engins et de la modification des procédés stratégiques et tactiques qui en a été la conséquence. Le matériel a montré là son influence toute-puissante sur les actes de ceux qui sont appelés à le manier. Sa prépondérance a renouvelé cet enseignement que les théories basées sur des faits appartenant à d'autres époques ne tenaient pas devant le fait récent, le fait contemporain, et à plus forte raison le fait futur. L'école matérielle est partout triomphante, sur mer et sur terre. Elle impose ses vues; elle refoule l'école historique. On ne doit plus dorénavant parler que de « tactique rationnelle » ou de « tactique positive », l'une comme l'autre dérivées des données de la matière. Les réalités d'hier, toutes vivantes encore, montrent que les soi-disant principes, issus d'une autre source, ont fait leur temps, n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif, et doivent aller rejoindre au musée les arbalètes et les hallebardes d'autrefois.

CAPITAINE DE VAISSEAU CASTEX

(*A suivre.*)

LA JEUNESSE DE JACK LONDON[1]

L'ENFANCE

Né à San Francisco le 12 janvier 1876 d'une famille de campagnards, installée depuis plusieurs générations dans les régions de l'Ouest, Jack London s'appelait en réalité John Griffith London. La première fois qu'il alla à l'école, il choisit lui-même le prénom de Jack et refusa dès lors d'être appelé autrement.

De son premier mariage, son père, John London, avait eu plusieurs enfants; l'aînée, Eliza, tint une très grande place dans la vie et dans le cœur de son demi-frère; d'abord, elle aida sa belle-mère Flora à l'élever; puis, lorsqu'elle eut épousé le capitaine Shepard, vétéran de la guerre de Sécession, de trente ans plus âgé qu'elle, elle continua à s'occuper de Jack, de qui elle demeura toujours la véritable providence. Soit malchance, soit manque d'organisation, le ménage London ne connut jamais que la médiocrité ou la misère; dès que la situation de son mari semblait s'améliorer, Flora, d'un caractère morose et inquiet, voulait déménager : elle ne se plaisait nulle part. La famille habita successivement, dans la banlieue de San Francisco, à Oakland, à Alameda, à San Mateo et à Livermore. Jack garda un triste souvenir de ces jours monotones passés sur cette côte aride, souvent enveloppée de brouillards. A la ferme tous travaillaient : Flora

1. Les débuts de Jack London dans la vie furent particulièrement difficiles. Ils tinrent quelque peu, ainsi qu'on s'en rendra compte, du roman d'aventures. Il n'est pas inutile de les connaître, pour comprendre l'origine et la portée de l'œuvre de ce grand romancier. Les pages que nous publions ici son dues à madame Charmian London, sa veuve.

et John vaquaient aux champs, Éliza faisait le ménage, la cuisine et bêchait le potager, Jack surveillait les ruches et aidait à emplir les sacs de pommes de terre.

A cinq ans l'enfant savait déjà lire sans pouvoir expliquer comment il avait appris. Lorsqu'il n'avait pas de livre, il lisait les inscriptions imprimées sur un jeu d'oie. Pendant les dix années qu'elle vécut avec lui, Éliza le trouva toujours extraordinairement ouvert à toute impression et prompt à comprendre les choses à peine expliquées. De bonne heure, il savait user avec exactitude des quelques mots qu'il connaissait. C'était un enfant appliqué, qui ne restait jamais oisif. Au reste, solide bambin, bien en chair, plutôt grand pour son âge, avec une poitrine développée et une forte mâchoire. Cependant, cette force physique n'empêchait pas une vive sensibilité et un besoin d'affection qui ne fut pas souvent compris. « Je ne me souviens pas avoir reçu, étant petit, une caresse de ma mère, avouait Jack; parfois, mon père m'encourageait de la main. « Là, là, mon petit. » faisait-il, quand les choses allaient de travers».

On ne sut jamais comment la *Vie de Garfield* et les *Voyages en Afrique* de Paul de Chaillu pénétrèrent à la ferme; toujours est-il que ces deux livres, et l'*Alhambra* de Washington Irving, prêté par l'instituteur du pays, intéressèrent passionnément l'enfant durant son séjour à Livermore. Si grande était son admiration pour cette dernière œuvre qu'il entreprit de construire un Alhambra en miniature : il dressa des tours, des terrasses, des arcades, avec de vieilles briques tombées des cheminées.

Des placements inconsidérés mirent les London dans une situation précaire. Quelques mois après le mariage de leur fille Éliza, la ferme fut abandonnée, et John London et sa famille retournèrent à San Franscisco. Là, Jack, âgé de onze ans, commença à fréquenter les bibliothèques municipales; les deux coudes sur la table, l'enfant longtemps privé de lecture dévorait tant de pages que ses yeux se fatiguèrent. Il ne vit plus que des points noirs et souffrit d'une légère danse de Saint-Guy. En même temps il devint irascible; à la moindre parole, au moindre contact, il criait : « Laissez-moi tranquille, allez-vous-en, vous m'ennuyez ».

« Je couvrais les marges de notes — écrivait-il par la suite —. J'abordais les sujets les plus variés, surtout l'histoire, les récits d'aventures et les relations de voyage. Je lisais le matin, l'après-midi, la nuit dans mon lit, à table, en allant à l'école, durant les récréations ».

Peu après, constatant qu'il ne devait plus compter que sur lui-même pour subsister, Jack débuta comme vendeur de journaux dans la rue. La vie familiale fut oubliée, si l'on peut dire que le précoce solitaire l'ait jamais connue. Hélas, la situation des London empira encore à la suite d'un accident de chemin de fer survenu à John London qui eut plusieurs côtes brisées. Lorsqu'il fut rétabli, l'homme put entrer dans la police comme sergent de ville et souvent Jack l'accompagnait dans les bals publics, dont il avait la surveillance. Caché derrière lui, l'enfant, les yeux caves, les paupières gonflées, suivait les curieuses évolutions d'un monde équivoque. Parfois, à la suite de rixes, les buveurs, complètement gris, étaient hissés dans le « panier à salade »... Jack évoque cette période dans une lettre que nous avons entre les mains :

A dix ans je vendais les journaux dans la rue. Chaque cent que je gagnais allait à ma famille, et je fréquentais l'école, honteux de la façon dont j'étais habillé. Depuis ce temps, je n'ai pas eu d'enfance. Je me levais à trois heures du matin pour porter les journaux. Cette besogne finie, j'allais directement à l'école. Après l'école, les journaux du soir. Le samedi, j'aidais un livreur de glace. Le dimanche, je ramassais les quilles pour des Hollandais ivrognes, qui jouaient dans une allée. Bon Dieu ! je donnais chaque cent que je gagnais et j'étais habillé comme un épouvantail !

A treize ans l'enfant fut d'âge à passer son certificat d'études. Le pauvre Jack ne se présenta pas à l'examen, trop honteux de ses habits rapés, lui qui pourtant n'eut jamais un souci excessif de la toilette.

Après l'école, la vente des journaux et diverses corvées terminées, Jack passait le reste de la journée dans une petite barque à voile. Les poissons qu'il rapportait servaient de prétexte à cette récréation. Maître de son bateau et de son destin, éventé par la forte brise, ayant aux lèvres le goût du sel, bien calé à l'arrière, l'écoute à la main, surveillant attentivement les grands vaisseaux qui s'élançaient vers la

mer, Jack à la barre du gouvernail se sentait un véritable personnage. Parfois un camarade l'accompagnait, mais le plus souvent il demeurait seul, se posant le grave problème : ça marchera-t-il? peut-on se confier à cette barque? Si la traversée était risquée, du moins échappait-il à l'existence ennuyeuse et sordide qu'il menait à terre. Et seul devant cet univers qu'il aimait à contempler, loin des foules et du bruit de la ville, il analysait déjà ses propres sentiments et frémissait de bonheur devant la beauté du ciel et de la mer.

J'ai voyagé avec Jack London sur terre et en bateau; c'était sur l'eau qu'il était le plus heureux car il aimait passionnément naviguer. Son esprit s'est en quelque sorte développé et affiné sur l'eau; il comprenait le charme des espaces infinis et il aimait la mer qui suscite en nous des idées de hardiesse et d'aventure. Sous les rafales d'ouest, immense brise vivifiante, il se sentait vivre plus largement. Son imagination, ses nerfs, sa soif de plaisir, sa fébrilité au travail semblaient s'apaiser au souffle marin, lorsqu'il avait à lutter contre les éléments. Souvent, au gouvernail de son bateau, il passait des heures entières sans lire, sans parler, reposant son cerveau trop actif dans l'enchantement d'une extase saine et pure, maître de ses forces et heureux d'avoir pu lutter contre la houle. Jamais, par la suite, il ne voulut avoir une automobile. « Nous serons des rétrogrades, toi et moi, me disait-il; quand nous aurons soixante-dix ans passés, nous continuerons à monter et à conduire nos chevaux sur les grands routes, et nous aurons toujours des voiliers. N'est-il pas plus élégant et plus difficile de diriger un bateau que de conduire une auto? Tout le monde peut conduire une machine dernier modèle, mais pour un voilier il faut de l'adresse, de l'intelligence et beaucoup d'entraînement ».

L'AMOUR DE LA MER

Souvent, Jack avait vogué autour d'un vapeur : l'*Iddler*, enviant le poste du gardien de ce navire. Un jour l'occasion se présenta de connaître ce matelot de dix-neuf ans, harponneur déjà réputé, qui attendait le départ prochain de la *Bonanza* sur laquelle il était engagé. Un marin anglais déser-

teur proposa à Jack de le mener sur l'*Iddler*, afin de « faire la noce » avec le harponneur. Haletant de joie, l'invité hissa sa petite voile, traversa l'estuaire et fut reçu sur le pont.

Ce fut sur ce yacht que Jack commença, pour ainsi dire, sa vie d'homme car par la suite, il devait être mêlé à l'existence de ses matelots et quels matelots! « Enfin, je vivais, j'étais installé dans le poste et traité en camarade par un harponneur et un déserteur anglais, surnommé Scotty ». Afin de n'être pas trahi par sa jeunesse, Jack parla à peine; il examina les accoutrements pendus aux parois et balancés par la houle. Suroits de cuir doublés de corduroy, vestons bleus en drap de marin, chandails, bottes et cirés : attirail des gens de mer imprégné d'une odeur de moisissure. Dans le poste on remarquait l'ingéniosité mise à économiser la place : couchettes étroites, tables pliantes, cartes roulées et rangées, drapeaux des signaux alignés par ordre alphabétique, compas piqués dans la boiserie pour tenir le calendrier. Cela, le jeune garçon l'observa, tout en admirant la vigueur et la familiarité de ces hommes. Où trouver à boire? On était loin des bars et il n'y avait sans doute rien à bord. Mais le harponneur connaissait une cachette, et, une gourde à la main, il disparut. On entendit un bruit de clefs puis il revint, la gourde emplie de rot-gut, alcool horriblement frelaté, apprécié seulement par quelques ivrognes invétérés. Jack dut goûter cette liqueur; elle lui brûla les lèvres et la gorge, mais il s'entêta, et, gorgée par gorgée, il but sans sourciller. Pourquoi dépenser tant de cents à acheter cette affreuse boisson? songea-t-il avec regret en imaginant la quantité de bonbons qu'il aurait pu s'offrir pour la même somme. Bientôt, son cerveau commença à s'embrumer. En écoutant les confidences de ces camarades d'une heure, il s'imagina être devenu lui-même un homme et considéra ses promenades dans la baie comme de véritables prouesses. Alors, il se lança dans une hardie description de ses exploits nautiques, et, encouragé par l'attention de ses auditeurs, il proposa à Scotty de devenir son « copain » pour faire « ensemble » le tour du monde. Une dernière tournée de whisky put seule séparer les deux amis. Puis Jack parla de s'enrôler dans l'équipage de la *Bonanza*; enfin tous trois se mirent à brailler des chansons de mer.

« Quel homme heureux est celui qui ne peut boire sans s'intoxiquer! » avouait Jack; « malheureux est celui qui boit impunément sans être malade ». Ce jour-là, bien qu'il fût lui-même titubant, il fut obligé de hisser ses deux camarades dans leurs couchettes. Lui-même souhaitait s'endormir là; pourtant, il tint à démontrer qu'il était le plus résistant. De nouveau à la barre, la voile larguée, il lança follement sa barque vers la rive d'Oakland. « J'étais à ce moment au summum de l'exaltation, je chantais, je n'étais plus le gosse de quatorze ans, misérable dans une grande ville, j'étais un homme, un dieu, maître des éléments ». C'était à marée basse, quelques centaines de pieds de vase séparaient le bateau de la rive; toutes voiles dehors, Jack se dirigea en plein dans cette vase, l'embarcation capota et il se retrouva embourbé, n'ayant, comme secours, qu'une rame dont il se servit pour se maintenir à la surface. A ce moment corps et esprit refusèrent tout service, et le pauvre bonhomme, écorché par son mât brisé se rendit compte qu'il était affreusement gris. Néanmoins, il se traîna, pataugea et parvint à se tirer d'affaire.

Dès lors Jack chercha à rencontrer dans les bars les marins des baleiniers qui hivernaient dans la baie de San Francisco. Il les fréquenta tous, depuis les mousses et les timoniers jusqu'aux chasseurs, aux rudes matelots qu'il révérait comme d'imposants capitaines. Enfin, Peter Holt, un de ces chasseurs, engagé sur un schooner en partance, lui fit signer un engagement comme mousse pour la prochaine croisière, qui devait avoir lieu sur la côte du Japon et dans la mer de Bering.

Jamais Jack ne connut de joie aussi complète que le 12 janvier 1893, — il avait dix-sept ans alors —. Ce jour-là, il signa devant un commissaire de la marine un engagement comme mousse sur un véritable navire, un superbe trois-mâts, la *Sophie Sutherland*. Quel orgueil de ne plus vivre qu'avec des hommes dans un univers fait pour des hommes!

A peine embarqué, un monde de rêve s'ouvrit devant lui. La terre, les soucis, l'argent, tout était oublié. L'échelle de pont de la *Sophie Sutherland* une fois descendue, il déposa son sac dans un coin bien clair sous le hublot, et, à cet instant, songea que les mensualités de sa paye s'accumuleraient

jusqu'au retour. Ah! il saurait les dépenser judicieusement le jour du débarquement. Grâce à Dieu, le schooner n'emportait pas d'alcool; personne ne boirait donc pendant plusieurs mois.

A bord il y avait fort à faire, et Jack qui avait été un enfant actif devint un homme actif et attentif aux ordres du commandant et du maître d'équipage, il observait ses compagnons et faisait son ouvrage sans broncher.

J'étais un marin adroit, affirme-t-il, je n'eus besoin que de quelques minutes pour connaître le nom et les usages des cordages nouveaux pour moi. C'était très simple, sur mon petit bateau je m'étais entraîné à raisonner et à observer. Il est vrai que j'avais à apprendre le maniement de la boussole, ce que je fis en moins d'un quart d'heure, et lorsqu'il s'agissait de hisser ou d'amener les voiles, j'étais plus capable que mes camarades, car je n'avais jamais navigué autrement. Très rapidement, je sus me servir de la boussole et, sauf la manœuvre des cordages, je n'eus guère d'autre chose à apprendre durant ces sept mois de navigation.

Ma méthode était réfléchie, simple, rapide. D'abord, j'étais résolu à faire ma besogne, si dure, si dangereuse qu'elle pût être, afin que personne n'ait à me venir en aide. En outre, je mis de la vigueur dans mes muscles. Je n'ai jamais rechigné lorsqu'il fallait tirer un cordage, car mes camarades me surveillaient, prêts à me trouver en faute. Je mettais mon point d'honneur à être le premier à monter sur le pont, le dernier à en descendre, sans jamais laisser aux autres la plus insignifiante corvée. J'étais agile à grimper aux mâts et, lorsqu'il fallait amurer ou réparer les huniers, je faisais plus que ma part.

Un incident établit nettement les rapports du jeune mousse avec ses camarades. John le Rouge, gigantesque Suédois, ne cessait de chercher querelle à son camarade, mais toutes ses tentatives demeuraient vaines. Un jour qu'assis sur son sac, dans le poste, Jack tressait du bitord, John saisit l'occasion de le provoquer. Le Suédois était de mauvaise humeur parce qu'il avait à laver le poste d'équipage; aussi lança-t-il un ordre brutal à son camarade qui, absorbé par sa besogne, n'y fit point attention. John le Rouge ronchonna, jura, sans que son interlocuteur y prît garde. Tout à coup, le Suédois laissa tomber le seau qu'il portait pour frapper Jack sur la bouche d'un revers de main. Celui-ci répliqua immédiatement par un coup dans les yeux, para la riposte et le combat s'engagea — combat sauvage que les matelots

contemplèrent, tranquillement installés sur leur sac, Peter Holt particulièrement intéressé par les débuts de son protégé. Jack sauta sur les épaules de son adversaire; ses courtes jambes serrèrent fortement sa gorge tandis que ses doigts cherchaient le nez et les yeux pour étouffer et aveugler la brute qui se débattait sous lui. Il ne restait au Suédois que la force, et instinctivement il s'en servit pour cogner son adversaire contre la paroi, le blessant sérieusement et lui abîmant l'épaule. Mais les doigts qui serraient la gorge décidèrent de l'issue du combat; le Scandinave céda enfin aux sommations haletantes de Jack : « Me ficheras-tu la paix, maintenant, me ficheras-tu la paix! Dis! dis! » Dès que Jack fut sur pieds, encore tremblant et étourdi par ce corps à corps, ses camarades se précipitèrent pour le féliciter; alors, sa superbe indifférence les étonna encore davantage. « Ce n'est rien, merci, merci bien, camarades », fit-il sans pouvoir articuler autre chose, tout en essuyant le sang de sa blessure. Inutile d'ajouter que John le Rouge devint un fervent admirateur du jeune « animal » qu'il avait négligé de caresser. Quant aux autres, ils ne le traitèrent plus qu'en égal, à sa grande fierté. Dès lors, tout devint parfait, le voyage s'annonçait bien, le bâtiment sur lequel Jack s'était engagé n'étant nullement un enfer comme certains biographes l'ont affirmé. Au contraire, cette période fut véritablement heureuse. Jack entouré de bons camarades put vivre agréablement sans se soucier de l'opinion des autres. Arrivé à l'âge mûr il écrira avec joie et presque avec émotion : « J'ai trimé nuit et jour au gouvernail et au quart près des côtes du Japon ». Son adresse à la barre était sans égale, et il se sentait fier d'être un excellent timonier. Le chronomètre, et les instruments de navigation le ravissaient et il songeait au bonheur qu'il aurait à diriger son propre bateau avec des instruments semblables.

Pour satisfaire son insatiable besoin de lecture il passait une partie de ses nuits à lire les livres introduits à bord un peu en fraude. Calé aussi bien que possible dans son étroite couchette, voilant avec la main la clarté d'une veilleuse à huile, qui aurait pu gêner ses camarades, il se mettait à lire. Il fallait se cacher d'abord, pour ne déranger personne;

ensuite la bonne camaraderie exigeait qu'on dissimulât ses connaissances, afin de n'avoir pas l'air d'un pédant. Jack attendait trop de la vie pour gaspiller ses chances. Il passait des heures entières à écouter les hommes ergoter avec tant de conviction que des coups terminaient parfois leurs futiles discussions.

Parmi les novices, des enfants qui menaient la vie d'homme, il étudia différents caractères. Victor et Axel, l'un Suédois, l'autre Norvégien, étaient les plus jeunes et Jack s'entendit si bien avec eux qu'après qu'ils eurent tiré ensemble leur première bordée on ne les appella plus que : les trois copains. Jack, cependant, resta lié avec Peter Holt, bon chef au travail; quant à John le Rouge, il le considérait d'un air protecteur tout en admirant sa taille de géant. Un matelot, le plus ancien de l'équipage, le gros Louis, vieilli avant l'âge, représentait aux yeux du jeune homme la déchéance humaine due à l'alcool. Cet homme, autrefois patron, n'était plus qu'un vulgaire matelot, et il avait même perdu ses droits civiques. On trouvait encore à bord un être mystérieux dont on ignorait jusqu'au nom : c'était un maçon originaire du Missouri, il n'avait jamais navigué et cela suffisait à le disqualifier; de plus, il était la honte de l'équipage; vicieux, sale, méchant, sans le moindre bon sens, toujours à l'affût d'une querelle avec un adversaire plus faible. Ce misérable eut sur la *Sophie Sutherland* une lamentable fin. « C'était une brute, et nous le traitions comme tel, racontait alors Jack. Avec le recul du temps seulement je m'aperçois combien nous avons été durs pour lui; puisqu'il ne s'était pas fait lui-même, il n'était pas responsable de ses défauts, mais nous le traitions avec une méchanceté égale à la sienne. Certes, il n'appelait point la pitié, d'ailleurs il repoussait nos avances. Durant les semaines qui précédèrent sa mort, personne ne lui parla, il vécut au milieu de nous en ronchonnant, plein de haine et de méchanceté. Sa présence nous était pénible, à nous, rudes matelots, habitués à vivre parmi des gens rudes. Et, dans l'étroite cabine, entouré de douze hommes, il mourut aussi seul que sur une cime inaccessible. Il mourut comme il avait vécu, véritable bête, en nous haïssant tous et haï de tous ».

Étrange réflexion chez un garçon aussi jeune. Mais l'avilissement de l'individu justifiait cette rancune. Lorsque le corps eut été immergé, Jack eut un geste qui passa pour audacieux. Il déménagea ses livres ainsi que ses affaires personnelles et s'installa dans la couchette du mort, bien nettoyée au préalable, parce que cette place était moins humide et mieux éclairée. « Pourquoi j'ai fait cela? parce que j'étais orgueilleux, — proclama-t-il. Les marins sont superstitieux et, en leur montrant que j'étais plus brave qu'eux, j'étais devenu digne d'être leur égal. Oh! l'arrogance de la jeunesse! Tous vinrent me supplier de ne pas prendre cette place, ils m'aimaient donc! J'en éprouvais une fierté immense. Néanmoins, je pris mes affaires et m'installai dans la couchette du mort et, durant la journée et la soirée, je m'amusai à écouter les affreuses prophéties que mes camarades faisaient sur mon avenir... histoires de mort affreuse, de revenants, des contes à vous étreindre le cœur ».

Aussi, ce soir-là, dominant, du haut de la passerelle, l'endroit d'où le corps avait été jeté dans les flots, Jack durant son quart eut l'impression d'apercevoir un revenant long et décharné. Alors, pris d'une frayeur irraisonnée, il s'enfuit à toutes jambes et, terrorisé, se précipita dans le poste. « Ce n'était plus moi, en vérité, c'était mille ancêtres, toute une race, l'humanité entière revenue à son enfance superstitieuse, expliqua-t-il. Je sais que les hommes peuvent mourir de peur; de ma vie je n'ai connu de plus grande souffrance mentale que durant cette nuit, seul pendant mon quart!... »

Au cours de ce voyage, Jack vécut peut-être la période la plus heureuse de son existence. A mesure que fuyaient les jours, il jouissait davantage et par anticipation du plaisir du premier débarquement qui devait avoir lieu dans les îles Bonin, véritable bouquet d'arbres situé au sud-est du Japon. Dans ces îles, il devait éprouver une sensation d'exotisme car, depuis leur réunion au Japon, Anglais et Américains les avaient désertées. Il devait aussi revoir là des volcans; lors de l'escale à l'île Hawai, il avait vivement admiré déjà le cratère du Kilaua, dont la fumée paraissait s'échapper du manteau de neige qui recouvrait cette montagne.

A la vue des pics des îles Bonins qui se détachaient, bleutés,

à l'horizon, le jeune voyageur ressentit une forte émotion et, lorsque le bateau s'approcha des feuillages touffus, la brise de mer lui apporta ce parfum de fruits, de fleurs et de palmiers, particulier aux pays des tropiques. Bientôt, le schooner louvoya entre les récifs couverts par la houle puis mit le cap vers le port où une vingtaine de voiliers américains et canadiens attendaient dans les bassins de radoub leur prochain départ pour la chasse dans le Nord. Dès son entrée, la *Sophie Sutherland* fut accostée par des sampans et des canots aux formes étranges, pilotés par des indigènes qui criaient leurs offres de services.

— Enfin, je touchais un autre continent! — s'écria Jack; — tout ce que j'avais lu allait se réaliser! je mourais d'envie de débarquer.

« Installé dans ces sampans, quelles pêches on doit pouvoir faire! songeait-il. La petite ville elle-même lui parut moins attirante : il lui préférait les flancs de la montagne qu'il aurait souhaité escalader pour découvrir d'autres villages, plus étranges et plus pittoresques que ce petit port fréquenté uniquement par des marins de race blanche.

Donc, Victor, Axel et Jack traversèrent la plage bordée de cocotiers et se dirigèrent vers la ville. Ils y retrouvèrent quelques centaines de matelots venus de tous les points du globe. Ces hommes buvaient prodigieusement, dansaient prodigieusement, chantaient prodigieusement dans la rue principale, au scandale de la police japonaise impuissante à les apaiser.

Les trois amis ne s'aventurèrent jamais dans les chemins parfumés de la montagne. Les nombreux attraits de la ville les retinrent. Ils se laissèrent charmer par les visages de poupées des Japonaises, par leur kimonos aux brillants coloris, par leur frêle apparence et leur sourire provocant : « petits objets détachés d'un éventail » dira le romancier.

Peu après, Jack et Axel durent regagner le bord, afin d'y accompagner Victor, privé de ses esprits par un abus de whisky et de saké. « C'est dommage! un homme comme ça ne devrait pas boire », remarquèrent les matelots, eux-mêmes grands buveurs. Jack et Axel n'étaient point tout à fait gris; aussi, dès qu'ils eurent couché leur camarade, ils

sautèrent de nouveau en canot afin de retourner s'amuser en ville. Cette nuit-là, Jack garda assez de tête pour jouir de la formidable orgie.

Dix jours de suite, ils menèrent cette existence; parfois les trois copains festoyaient plus discrètement; même Victor, repentant, s'était assagi. Il est évident que Jack se consola d'avoir fréquenté les bars au lieu de visiter l'île Bonin. « J'aurais pu passer mon temps d'une manière plus saine et plus agréable. Mais il ne faut pas regretter ce qu'on a manqué. Seul, ce qu'on a fait importe. Or, j'ai fait, ce que font tous les matelots dans les îles Bonin; ce que font des millions d'hommes sur le globe entier. Je l'ai fait parce que j'y ai été conduit, n'étant pas un dieu, seulement un homme, une créature qui suit ses aînés dans le chemin qu'ils prennent. Et ces hommes, je les admire, je vous prie de le croire! gens au sang vigoureux, aux poumons résistants, élevés à la dure, à l'esprit solide. »

Lorsque le navire vogua vers le Nord, l'équipage n'eut d'autre distraction que de relever chaque matin la position des voiliers qui cinglaient vers les territoires de chasse aux phoques. La *Sophie Sutherland* une fois arrivée, à peine vit-on le soleil de douze semaines. Au mousse échut la corvée de l'aviron; le reste du temps il aidait à dépecer les animaux et à emballer leurs fourrures destinées aux élégantes de Californie. Grâce à son adresse habituelle, Jack apprit rapidement la manière d'écorcher et de tanner ces peaux visqueuses. « Depuis qu'on avait jeté le maçon par-dessus bord, il n'y avait plus de fainéant parmi nous; c'était un concours à qui aurait salé le plus grand nombre de peaux à la fin de la saison. Dure besogne que celle de ces côtes de Sibérie, aucun repos en perspective avant des semaines; néanmoins, nous nous amusions souvent brutalement, mais toujours avec entrain ».

Encore une escale et le navire devait faire voile vers son port d'attache avec une grosse cargaison. La *Sophie Sutherland* relâcha dans la baie de Tokio, devant les fameux docks de Yokohama dont les constructions ultra-modernes donnent à la grande cité extrême-orientale un fâcheux aspect européen. Jamais le jeune Américain n'avait visité de ville aussi vaste : la population de celle-ci se montait à près de deux

cent mille habitants, alors que, moins de vingt-cinq ans auparavant, Yokohama n'était encore qu'un petit port de pêche.

Quand le navire eut pénétré dans la Golden Gate et passé lentement devant les entrepôts de San Francisco, l'équipage fut assailli par les propriétaires de garnis pour matelots qui se portaient à la rencontre de chaque bâtiment afin de recruter des clients. Aussitôt débarqué, tout l'équipage de la *Sophie Sutherland*, depuis le maître d'équipage jusqu'au dernier novice, tint à boire une fois encore pour cimenter l'amitié et fêter l'heureux retour. Chacun devait payer une tournée : ils étaient dix-neuf, et tous s'exécutèrent. Cette nuit-là, les plus sobres oublièrent leurs bonnes résolutions. L'argent gagné fut dépensé dans un délai variant de deux jours à deux semaines et les hommes, à bout de ressources, furent obligés de s'engager pour de nouvelles croisières. Jack ayant un domicile ne dépensa pas la totalité de son gain. Le lendemain de l'arrivée il se retira de très bonne heure et partit pour Oakland. L'année suivante, Peter Holt lui proposa de s'engager comme mousse sur le schooner la *Mary Thomas*. Sous prétexte qu'il préférait visiter les mers du Sud, Jack déclina l'offre. Bien lui en prit : la *Mary Thomas* se perdit corps et biens.

Dans une lettre à une amie écrite en 1898, Jack revit ce premier voyage en mer :

> Oui, j'ai rué dans les brancards : cela ne veut pas dire que je me suis dérobé au devoir. Après sept mois passés en mer, des pièces d'or sont allées à ma famille. Ce que j'ai fait de ma paye? J'ai acheté un chapeau d'occasion, des chemises à quarante-cinq cents, deux caleçons à cinquante-cinq cents, un pardessus et un veston de mauvaise qualité. J'ai dépensé exactement soixante-quinze cents en boissons. Le reste a servi à payer quelques dettes de mon père et à entretenir la famille.

DÉBUTS LITTÉRAIRES

A son retour, Jack eut quelque peine à trouver un emploi; ce garçon aux larges épaules, aux forts biceps endurcis à la besogne des vieux loups de mer, qui avait trimé, enduré plus que les plus résistants et tirait vanité de ses efforts, ce rude marin ne réussit qu'à se faire embaucher comme ouvrier

dans une filature de jute : dix heures par jour à dix cents l'heure, ce qu'il gagnait exactement dans une fabrique de boîtes à conserves n'étant encore qu'un enfant. Mais, sa mère lui avait démontré que cette vie d'aventures devait finir, qu'il était temps de prendre un métier et de se ranger. Certes, après ses récentes expériences, il aurait pu prétendre à une situation plus intéressante et mieux rétribuée; pour l'instant, force lui était de travailler immédiatement afin de soutenir ses parents besogneux. Aussi, sans chercher de meilleure solution à ce problème, il décida de rester à la filature et, une fois attelé au travail, il eut à cœur de réussir et résolut de devenir un véritable prolétaire, fier de son ardeur au travail. « Tout le monde, les faibles, les vieux et même les victimes des accidents du travail auraient pu faire aussi bien que moi s'ils avaient voulu s'en donner la peine, remarqua-t-il. Pour moi, grâce à mon estomac qui digérait des pierres et à mon vigoureux entraînement, je n'envisageais même pas la possibilité d'un accident et je tirais orgueil du labeur exténuant de ma journée ».

Ne pas s'appliquer totalement au travail pour lequel on est payé, lui semblait la plus grande des fautes après la déloyauté. « A ce moment, conte-t-il dans un essai, j'étais imbu d'idéaux bourgeois, je lisais les journaux bourgeois, j'écoutais les prédicateurs bourgeois, j'approuvais les platitudes des politiciens bourgeois. » Étant retourné à la bibliothèque qu'il avait jadis fréquentée, il se mit à lire et même à relire avec plus d'attention. Son enthousiasme juvénile s'était assagi, maintenant, il avait conscience de sa valeur; n'avait-il pas accompli lui-même des prouesses plus extraordinaires que celles que l'on conte dans les livres? Heureusement, à ce moment un événement fortuit lui permit de réaliser ses ambitions intellectuelles.

Les quelques mois qui suivirent son retour de la croisière virent ses débuts dans la carrière littéraire.

Je gagnais quarante dollars dans la filature de jute, écrit-il à un ami, quand à cette époque, j'en reçus vingt-cinq dans un concours littéraire. Je me suis acheté un complet de dix dollars, et j'ai retiré ma montre du Mont-de-Piété. C'est tout ce que j'ai dépensé. Deux jours plus tard, j'ai dû reporter ma montre pour m'acheter du tabac.

Mrs. London, ayant lu dans le *San Francisco Call* les conditions d'un concours littéraire, poussa son fils à y prendre part. Ce dernier pouvait à peine dormir tant il était harassé par ses treize heures de travail journalier; il essaya cependant de concourir. « Qu'est-ce que je vais écrire? demanda-t-il. — Pourquoi ne racontes-tu pas quelque chose du Japon ou de la mer? insinua Flora ». Jack se mit à songer et, le soir même, sans autre projet que celui de se lever le lendemain matin à cinq heures et demie, il bondit soudain vers la table de la cuisine, s'y installa et jusqu'au déjeuner du lendemain se mit à écrire sans répit. Il ne fallait composer que deux mille mots, et il avait déjà dépassé ce chiffre n'étant encore qu'à la moitié de son récit. La nuit suivante, il continua dans les mêmes conditions, ajoutant encore deux mille mots, et la troisième nuit, exténué de fatigue, il revisa son œuvre pour la résumer dans les limites fixées. A son grand étonnement, le manuscrit, *Un typhon au large des côtes du Japon*, remporta le premier prix. La surprise de Jack fut plus grande encore, lorsqu'il sut que les lauréats des deuxième et troisième prix étaient des étudiants des Universités de California et de Stanford. John London fut très fier du succès de son fils; Jack lui-même fut si heureux qu'il en perdit presque le sommeil. Ainsi chercha-t-il à recommencer une tâche aussi agréable que lucrative; malheureusement, ce qu'il envoya par la suite au *Call* n'était plus que de la mauvaise copie, immédiatement refusée et il dut limiter ses gains à ceux de l'usine.

S'il ne réussit point à améliorer la situation financière de la famille, il mena, du moins, pendant quelques mois une vie saine, et agréable. Il n'oublia jamais l'aventure amoureuse qu'il traversa alors ni l'atmosphère idyllique dans laquelle elle se développa. En compagnie d'un de ses amis, Louis Shaltrick, Jack fréquentait les bals publics et les promenades du dimanche. Au crépuscule, on les voyait tous deux marcher bras dessus, bras dessous, avec des jeunes filles. Jack s'aperçut alors qu'il ignorait la manière de se conduire avec des femmes, tandis que Louis, beau, élégant, réussissait. Lorsqu'il voyait ce dernier prendre congé et saluer gentiment une amie, il aurait tant donné pour pouvoir l'imiter.

A ce moment, écrit-il, nous habitions tous les deux chez nos parents, nous avions à pourvoir à notre entretien : tout payé, plus les cigarettes (Jack fumait énormément depuis qu'il avait été vendeur de journaux), il ne nous restait qu'une somme variant entre soixante-dix cents et un dollar par semaine. Nous réunissions nos économies, parfois nous faisions un emprunt, lorsque l'un de nous avait besoin d'argent pour une idylle féminine : prendre le tram aller et retour jusqu'à Blair Park : vingt cents, deux ice-cream : trente cents.

Ce fut à cette époque que, un soir, à une réunion de l'armée du Salut, il rencontra une jeune fille de moins de seize ans, accompagnée de sa tante. Il la surnomma Haydée. Elle ne ressemblait point aux jeunes filles avec lesquelles il avait flirté; ce fut avec une profonde émotion que ce matelot au teint hâlé, timide et maladroit, approcha de cette jeune fille à la carnation fine, aux yeux noirs, à la bouche spirituelle, la plus séduisante femme qu'il eût jamais vue. Ils s'épièrent, se regardèrent, baissèrent les yeux tour à tour. Ce moment solennel fit connaître à Jack le « coup de foudre ». Peu après, Louis fit savoir à Jack que cette jeune fille connaissait des amis à lui, ce qui faciliterait les présentations. Mais le jeune homme, impatient, ne put attendre et pria une amie commune de porter un mot à Haydée. On peut imaginer la première entrevue. Ce garçon qui avait fréquenté les bouges les plus infâmes d'une cité de matelots, ne sut que dire, ni que faire devant ce petit bout de femme ignorante de la vie, aux jupes encore courtes. Après quelques rencontres sur un banc à la belle étoile, les jeunes gens connurent l'exquise ivresse de l'amour juvénile. « Ce n'était point le plus grand amour du monde, écrira-t-il, c'était certainement le plus doux... J'ai aimé Haydée; durant plus d'un an, elle fut l'objet de mes rêves et son souvenir me sera éternellement précieux ».

Au début de l'hiver ces distractions cessèrent à cause du temps devenu trop humide et trop froid pour les promenades. Jack et Louis, n'ayant pas les moyens d'acheter de pardessus, durent se réfugier dans quelque bar tranquille où ils pouvaient se réchauffer tout en jouant aux cartes. Parfois, Jack jetait des regards vers les salons de lecture de l'Y. M. C. A. Il aurait désiré faire partie de cette société, sachant le bénéfice qu'il en aurait tiré; malheureusement, ayant déjà vécu avec des matelots, il était lui-même souvent trop brutal pour se

sentir à l'aise parmi les jeunes gens de cette association, qui, comparés à lui, ne possédaient encore qu'un faible développement physique et de vagues notions intellectuelles. Il se contenta donc de fréquenter, le dimanche, les cercles où il pouvait rencontrer des jeunes filles de connaissance.

Voyant qu'un travail purement manuel ne conduisait à rien, « n'achetait rien », selon son expression (la promesse de recevoir une augmentation de un dollar vingt-cinq cents par jour ne l'intéressait pas), Jack chercha un meilleur métier, donnant des chances d'avancement. Un électricien peut faire son chemin : il se lança donc résolument dans cette « carrière ». Avec quel sourire amer il narrait sa première tentative.

Le contremaître d'une usine de force électrique d'Oakland, personnage à l'air imposant, aux longs favoris blancs, se joua de moi. Je ne pouvais pourtant pas deviner que, ce matin-là, le départ de deux soutiers de rencontre, mécontents de leur paie, l'avait mis en fureur et qu'il me jugea bon pour les remplacer tous les deux. Moi, naïf utopiste, désirant m'initier dès le début au métier, j'écoutai les boniments de cet individu qui m'affirmait la nécessité de commencer par les plus basses besognes. Peu m'importait de charger la chaudière seul ou avec n'importe qui! C'est ce que je fis jusqu'au jour où un brave pompier m'apprit sous le sceau du secret que moi, âgé de dix-huit ans, je faisais en un jour, et pour trente dollars par mois, avec un seul jour de repos, ce que deux forts gaillards qui se relayaient tour à tour avaient trouvé trop pénible de faire pour quatre-vingts dollars.

Et Jack, les poignets bandés pour augmenter la force de ses muscles, dévorait un piètre déjeuner qui le laissait affamé, puis restait accablé jusqu'à l'heure du repos; dans le tramway qui le ramenait chez lui, il tombait de fatigue; et, lorsque le conducteur le secouait à l'arrivée, si raide était son corps qu'il ne descendait qu'aidé par des voyageurs, et il tombait presque à terre. Le soir, luttant désespérément contre la faim et le sommeil, il s'endormait en mastiquant une tranche de pain beurrée et, quand sa mère apportait des plats chauds, il se réveillait afin d'y faire honneur pour retomber immédiatement dans un sommeil si lourd que Flora et John le portaient dans sa chambre, le déshabillaient et le couchaient.

Le pompier m'aurait bien prévenu plus tôt, ajoutait-il, mais il

pensait que je me fatiguerais vite. Lorsqu'il me vit exténué par cette corvée, il m'avoua que je faisais l'ouvrage de deux hommes, abaissant ainsi le salaire. C'était vrai : mais j'étais fier de mes ancêtres, soldats dans toutes les guerres des États-Unis et je voulais d'abord démontrer que je pouvais supporter la fatigue sans flancher. Après avoir accompli une tâche que je jugeai suffisante, je remplis allègrement la chaudière pour la nuit (je l'avais déjà chargée le matin), et donnai ma démission. Ensuite, je ne voulus réfléchir qu'après avoir dormi vingt-quatre heures d'affilée.

CHEMINEAU

Nombre de gens deviennent chemineaux non par goût, mais parce qu'après un labeur trop pénible, leur corps ne peut se plier à la déformation professionnelle et qu'ils perdent toute joie de vivre. Il n'en fut pas ainsi pour Jack London; quand la dure besogne était en jeu, apportant des satisfactions aussi puissantes que celles de sa vie de marin, tout allait bien. Mais il ne pouvait s'astreindre au travail continu, monotone, mal payé, qui ne laisse aucune force pour les distractions, pas même pour la lecture. Il ne se souciait nullement d' « avoir un métier »; cette expression l'irritait même : avoir un métier ne lui disait rien, l'idée d'un nouvel apprentissage lui déplaisait. Oui, il devait s'échapper pour reposer son corps et son esprit. Après tout, ne se devait-il pas un peu à lui-même?

On ignore ce qu'aurait été alors la vie du futur romancier, si la fameuse armée de Kelly, l'armée industrielle[1], ainsi qu'on l'avait surnommée, ne s'était formée précisément dans sa ville natale. Il s'y enrôla, décidé à tirer le meilleur parti

1. Une grave crise de chômage sévissait à cette époque aux États-Unis. Quelques chefs surnommés généraux, tels que Kelly et Coxy, avaient enrôlé les chômeurs qui, partant en bandes d'une ville, devaient se rendre à Washington soit en chemin de fer quand les compagnies leur offraient la gratuité du voyage, soit par tout autre moyen de locomotion, soit à pied quand ils ne pouvaient faire autrement. Ces armées se grossissaient en cours de route en fusionnant avec les autres bandes venues de différentes villes. Elles projetaient de camper à Washington, la plus jolie ville des États-Unis et le siège du gouvernement, afin d'occuper les parcs et les jardins publics jusqu'à ce que le gouvernement leur eût fourni du travail. Mais ces armées étaient si mal disciplinées qu'elles se désagrégèrent avant d'atteindre leur but. Jack London lui-même les quitta à mi-chemin, afin de continuer son voyage seul et à sa guise.

de l'aventure; plus loin, à l'Est, il rejoindrait l'armée de Coxy et pousserait jusqu'à Washington, ou toute autre ville; d'ailleurs, une fois parti, il trouverait des occasions favorables de visiter de grandes cités.

Lorsqu'il alla prendre congé d'Éliza, elle comprit qu'il n'avait que quelques cents en poche. Sans se prononcer sur cette nouvelle fantaisie de son frère, elle alla à son bureau et prit une pièce de dix dollars sous une pile de mouchoirs : « Cours me chercher de la monnaie, fit-elle, je t'en donnerai la moitié; si je te donne tout, tu te laisseras voler par les vauriens qui partent avec toi ». Mais lorsqu'il revint, elle réfléchit que cinq dollars, c'était bien peu et elle lui laissa la somme entière.

Il partit le 6 avril 1894. Les braves bourgeois de San Francisco étaient venus assister au départ du train spécial. Lorsque Jack arriva, à l'heure fixée, on lui annonça que l'armée était partie inopinément deux heures auparavant. Il ne lui restait plus qu'à prélever sur la précieuse réserve pour rejoindre Kelly par le premier train. Et la nouvelle recrue, l'œil ouvert, l'oreille tendue, ne laissait échapper aucun renseignement qui pût être utile à sa nouvelle vie de chemineau. Il apprit ainsi des termes nouveaux, véritable jargon pittoresque et imagé, tout en s'entraînant à cette gymnastique spéciale, que connaissent bien les voyageurs qui préfèrent les risques d'un séjour entre le plancher des wagons et les boggies, à l'éventualité désastreuse d'être obligé de payer un billet.

« Un chemineau ne peut être propre, ma chère, me disait-il, je me lavais la figure et me baignais chaque fois que je le pouvais, ce qui n'arrivait pas tous les jours, car les occasions de nager étaient rares. J'avais l'air d'un loqueteux parmi des loqueteux. Oui, j'ai couché avec eux, mangé avec eux, mendié avec eux, et me suis épouillé avec eux, ce qui était le plus dégoûtant. »

Cependant, fier comme il l'était, il lui répugnait de mendier soit un petit sou dans la rue, soit un morceau de pain de porte en porte. Il ne s'y résigna qu'après avoir épuisé les derniers dollars d'Éliza; il lui en coûtait vraiment de s'astreindre à tendre la main. En maintes occasions il souffrit

de la faim, mais, même avec l'estomac vide, il ne se décourageait point. Souvent, en cours de route, il recevait quelques dollars d'Éliza et sa mère elle-même terrifiée à l'idée que ce vagabondage pourrait le mener en prison, lui envoyait de petites sommes.

Aucune beauté de la montagne, de la plaine, ou de la prairie, aucun jeu de la lumière de l'aube au crépuscule n'échappait à son regard pénétrant. Les matins glacés, les douleurs et les migraines provoquées par les nuits passées dans les entrepôts des gares ou près de la chaudière de la locomotive n'arrivaient pas à diminuer l'attrait des lendemains sans cesse fertiles en imprévu. C'était bien pour lui le charme des « douces plaines de Nébraska ». Après les avoir traversées, il rejoignit la foule désordonnée que le général Kelly promenait depuis la côte du Pacifique à travers les États-Unis, véritable armée de gueux grossie à chaque étape. Cette armée marchait peu, elle préférait prendre les trains d'assaut, aux applaudissements des citadins trop heureux de la voir s'éloigner. Enfin, elle atteignit Des Moines le lundi 30 avril et Jack inscrivit sur son carnet de route : « J'ai couvert quinze milles jusqu'à Des Moines afin d'arriver à temps pour dîner. Quand nous sommes entrés, la ville prit un air de foire, comme toutes les villes que nous traversions, parce que les habitants s'amusaient autant que nous. Nous faisions des matches avec nos meilleures équipes de base-ball et nous donnions des représentations de comédie vraiment drôles, certains artistes de cette armée de mécontents possédant un réel talent ». Ayant vainement prié la municipalité de fournir six mille repas par jour, le général Weaver avait eu l'idée lumineuse de faire construire aux frais de la ville autant de radeaux qu'il en fallait pour transporter les deux mille hommes de Des Moines à Kookuk sur le Mississipi; cette solution contenta tout le monde, surtout la Municipalité débarrassée à peu de frais. Dans la compagnie L, surnommée la Nevada Push, dont il faisait partie, Jack choisit neuf camarades et s'arrangea afin que son radeau fût le premier de la flottille; de cette façon, au cours de la descente de trois cents milles, les dix vauriens purent s'attribuer le meilleur des provisions gardées par les fermiers

pour le passage de l'armée. Dans son carnet de route, le trimardeur qualifie cette vie d'épatante... Mais personne n'ayant souci de la discipline, l'armée se désagrégea en peu de temps.

De Quincy (Illinois) à Hannibal (Missouri), Jack parcourut les quelque vingt milles du Mississipi de Tom Sawyer et il s'amusa d'autant plus que les embarcations attachées ensemble ne formaient plus qu'un immense radeau. En cours de route, il reçut une lettre de sa mère, datée du 22 mai 1894, lettre qui l'avait suivi à Saint-Louis, Cairo et Louisville.

Mon cher fils,

Je t'écris ces quelques lignes parce que je viens de recevoir ta lettre du 16 et je veux que tu saches que huit ou dix lettres t'attendent à Chicago, chacune contenant timbres, papier, enveloppes, deux des billets, l'une de deux dollars et l'autre de trois, dont tu auras grand soin. John, dès que nous saurons si tu as bien reçu ce que nous t'envoyons, nous ferons notre possible pour t'en envoyer encore. John, soigne-toi bien et ne te bats sous aucun prétexte. Souviens-toi que nous n'avons plus que toi, ton père, et moi et que nous prenons de l'âge : tu auras à soutenir notre vieillesse. Quand nous sommes restés trois semaines sans lettres, je me suis tourmentée au point d'en perdre le sommeil et l'appétit. Mais Papa répétait sans cesse : « Ne t'inquiète pas de Jack, il sait comment se soigner et se tirer d'affaire ». John, Papa fonde de grands espoirs sur tes succès futurs... John, pour rien au monde ne te laisse entraîner à faire des bêtises qui te mèneraient en prison : tu es parti pour voir du pays et non pour passer ton temps dans un cachot. Fais attention à la fièvre ! c'est la plaie de l'Est. Surveille ton foie et tes reins et tu n'auras rien à craindre. Si tu peux prendre ton courrier à Chicago, fais attention de ne pas tomber à l'eau avec l'argent qui est dedans, cela abîmerait les billets et le papier à lettre. Maintenant, mon cher enfant, soigne-toi bien et souviens-toi que nos pensées, nos meilleurs vœux pour ton succès, ton bonheur et ton bon retour t'accompagnent toujours. Bons baisers de Papa, Maman et de ta sœur.

En arrivant le 24 mai à Hannibal, Jack inscrivit : « Nous nous sommes couchés sans souper. Je vais me débrouiller; je ne peux pas supporter la faim ».

En réalité quelques camarades et lui commençaient à se lasser de cette aventure, dont ils avaient tiré suffisamment d'expériences : après s'être introduits dans un wagon non attelé, ensuite dans un fourgon non gardé, ils partirent pour Jacksonville après de multiples aventures. Le 29, à

sept heures du matin, Jack descendit prudemment d'un fourgon à bestiaux en gare de Chicago. Il se rendit d'abord au bureau de poste central pour prendre les lettres de sa mère et les cinq dollars qu'elles contenaient, ensuite, après force marchandages, il dépensa cet argent chez les fripiers juifs de la South Clark Street pour se remonter en chaussures, pardessus, chapeau, culotte et chemises. Renippé, rasé et restauré, il alla explorer la ville, passa la soirée au théâtre et finalement trouva un lit à l'Armée du Salut, le premier depuis deux mois qu'il voyageait. Le lendemain il visita la Foire de la White City et, le soir, il retourna à l'Armée du Salut coucher dans un lit pour quinze cents.

Flora London avait souvent parlé à son fils de ses parentes, la tante Elsie, la tante Mary. Aussi, conseilla-t-elle à Jack de faire un détour par Saint-Joe, afin de procurer à la tante Mary Everhard et à ses enfants le plaisir de connaître le rejeton de Flora. Madame London se tourmentait fort au sujet de l'apparence qu'aurait son fils, après ces semaines de vagabondage. Évidemment, les achats faits dans la South Clark street n'avaient pas beaucoup transformé le vagabond, car un fils de la tante Mary, Harry Everhard, raconta que « son cousin arriva en bonne santé et ravi de ses expériences mais dans un état plutôt piteux. Ma mère fut très heureuse de le voir, ajoutait-il : nous l'emmenâmes en ville pour lui acheter un complet et, durant son séjour, nous donnâmes de petites réceptions en son honneur ».

Jack garda le meilleur souvenir d'un de ses cousins, Ernest Everhard, et crut bien faire en donnant son nom à l'un de ses héros favoris, celui du *Talondeber*. Le cousin, apprécia peu cette attention; destiné à mener une vie paisible, il ne fut pas particulièrement content de voir son nom porté par un agitateur de la classe ouvrière.

Rien de surprenant que Jack se soit attardé plusieurs semaines dans la confortable maison aux allées bordées de vignes; à ce moment il projetait toujours d'écrire et la bonne tante le voyait classant ses notes de voyage prises sur des agendas.

Un de ceux-ci contenait des commentaires sur l'immortalité, sur un roman de J. E. Baker (Jack y juge le suicide du héros),

sur le monologue d'Hamlet et sur un passage de la Légende Dorée qui semble avoir inspiré à Jack la mort de *Martin Eden.*

Et, mêlées à ces notes personnelles, on trouve, éparses, des études sur les questions économiques.

A Washington, Jack avait trouvé une place de concierge dans une écurie de remise où il avait élu domicile. Enclin au jeu, il ne dédaignait point de fréquenter les tripots où l'on jouait au crap en compagnie de nègres. Un incident lui fit quitter sa place. La malchance voulut qu'un soir, dans un de ces tripots où il se trouvait en simple spectateur, il y eût une descente de police. Il s'enfuit par la fenêtre et, plus souple qu'un chat, se faufila entre les jambes d'un policier : il ne dut qu'à cette manifestation d'agilité de ne pas coucher au violon.

Le reste de la nuit fut mouvementé, car les agents se lancèrent à ses trousses. De ce fait Washington perdit tout attrait pour lui et il chercha à quitter discrètement la capitale. Alors il erra aux abords de la gare, afin de sauter dans un wagon non gardé du premier Pennsylvania Express en partance. A Baltimore, juste avant de descendre du train, un contrôleur le dépista; pour lui échapper, Jack passa la nuit à courir d'un pâté de maisons à l'autre dans une ville qu'il ne connaissait pas. Heureusement, son sens de l'orientation lui permit de se retrouver, en évitant police et malfaiteurs. Trempé, harassé, il finit par se réfugier sur la plate-forme d'un fourgon à bagages. Cette fois, le sens de la direction lui manqua totalement, car, après un voyage exténuant, il se retrouva en gare de Washington. Trempé et ne sachant plus où donner de la tête, déblatérant dans son pittoresque jargon californien, il ne put se reposer et manger que fort tard le lendemain, à Baltimore, où il était retourné courir les rues pour gagner sa pitance. Son voyage en Pennsylvanie fut marqué par toutes sortes d'aventures; cela ne l'empêcha pas de goûter la diversité de cette existence si appropriée à sa nature. Il n'était pas exigeant, il voulait seulement pouvoir aller et venir au gré de sa volonté, sans gêner personne, sans autres besoins qu'un repas à intervalles irréguliers, et une cigarette qu'il roulait lui-même selon la

mode californienne et une place sous un toit ou sous les étoiles pour reposer sa tête et dormir.

A mesure qu'il poursuivait son voyage, il s'intéressa moins aux paysages, à l'aspect général des villes, à leurs industries pour se préoccuper davantage de psychologie humaine; il sut, par ailleurs, devenir un maître véritable dans l'art d'extorquer les aliments nécessaires à sa subsistance. Parfois, il rencontrait des vagabonds distingués par leur culture. Un de ces « sans foyer », tombé au plus bas degré de l'échelle sociale, lui décrivit les professions et les arts exercés par les bourgeois et les ambitions de Jack se réveillèrent. La plupart des individus qu'il fréquentait, n'étaient que des épaves de la société. A leur contact s'éveilla en lui un sentiment complexe de tendresse, et d'amour pour cette humanité souffrante, méprisée des heureux.

La brillante cité de New-York le charma littéralement. Mais, si le spectacle de cette ville riche et puissante l'impressionna fortement, il fut néanmoins frappé de constater la misère qui régnait dans l'East Side. Le matin il s'amusait à « vadrouiller » dans les grandes artères, quémandant quelques sous à un public assez généreux, et il se distrayait à regarder passer l'élite de la société new-yorkaise. Avec l'argent reçu, il se nourrissait de lait stérilisé à un sou le verre : il en buvait jusqu'à dix verres par jour. Pourtant, il économisait pour acheter aux colporteurs des livres bon marché.

Un voyage à Boston fut fécond en incidents. Jack partit pour cette ville par une chaude journée, afin d'attraper un train de marchandises à Harlem. Une fois dans ce train, il fut systématiquement pourchassé de wagon en wagon par des contrôleurs, jusqu'au moment où il se réfugia dans un énorme tuyau chargé sur un truc, il s'installa là pour lire les journaux et, lorsque le jour commença à baisser, il s'assoupit. Mais le tuyau était surveillé par un contrôleur qui attendait l'instant de déloger l'intrus en frappant sur le fer. « Ainsi qu'il convient à un vrai chemineau, raconte Jack, je hurlai afin de provoquer un rassemblement, puis invectivai mon adversaire dans un langage tellement imagé que les rieurs furent de mon côté. C'était ce que je souhaitais, et le contrôleur se lança dans le tuyau à ma poursuite. Lorsqu'il était dehors,

il pouvait surveiller les deux issues, mais une fois dedans, il perdit tout avantage. Alors, moi, je me glissai par l'autre bout et, tout en échangeant des gros mots avec lui, je critiquai sa tactique et lui énumérai les maladies de cœur provoquées par les trop violents accès de colère.

» Il ne faut pas m'en vouloir de n'avoir vu Boston que très superficiellement : on se souviendra que je n'avais aucune lettre de recommandation et que je ne connaissais guère que le poste de police ». Ayant des principes arrêtés sur le chapitre propreté, l'état des prisons de la ville à cette époque ne lui inspira pas confiance; aussi, chercha-t-il à les éviter et il s'installa sur un banc du parc. Vers deux heures du matin, frissonnant, grelottant, malgré son col relevé, sa casquette baissée, il essayait vainement de dormir lorsqu'un sergent de ville l'appréhenda. « Fuyez le sergent de ville, conseillait Jack aux vagabonds sans le sou. Il est l'arbitre de la vie, de la liberté, du bonheur, il décide du sort des misérables. Suivant qu'il dit : « Circulez » ou, « Suivez-moi », les pauvres bougres jouiront de l'air pur ou seront mis à l'ombre ». Donc, simulant le sommeil, Jack fit semblant de rêver tout haut.

« Qu'est-ce que vous racontez-là? — fit le sergent de ville d'un ton péremptoire.

— Oh! ce n'est rien, je rêvais de Uno Park.

— Où est-ce? — questionna l'agent.

— Au Japon, — répondit le vagabond.

Et il sut si bien captiver l'attention de son adversaire en lui décrivant les rues de Yokohama, et de Tokio, qu'après deux heures de conversation, l'agent avait bel et bien oublié et la municipalité qu'il représentait et les malfaiteurs qu'il avait à poursuivre. Alors, voyant son interlocuteur claquer des dents, il lui tendit une pièce de vingt-cinq cents parce qu'il n'avait pas de whisky sur lui et s'éloigna. Avec cet argent le jeune vaurien s'offrit un bon beefsteak et un café, puis termina sa nuit dans les rues. Cette nuit-là encore il rencontra sur un pont un vagabond en quête d'une œuvre philanthropique pouvant lui offrir à déjeuner. Jack sut bientôt que ce vagabond était un ex-gentleman qui, sous ses haillons, possédait plus de culture que la moyenne des gens instruits. Ils

passèrent deux jours ensemble, à discuter les moyens de concilier Kant et Spencer et à discourir sur Karl Marx et les économistes allemands. Bientôt l'inconnu avoua son penchant pour l'archéologie!

Alors, dès que nous eûmes traversé le pont de North End, il fit revivre devant moi l'histoire architecturale de ces vieilles demeures, et moi, originaire des terres neuves de l'Ouest, je l'écoutai charmé... Je perdis ce camarade, ainsi qu'on perd ses connaissances de route, je me liai ensuite avec un apprenti plombier et, comme il avait lu les nouvelles de San Francisco d'Arthur Evans, il me plut immédiatement. Cet homme d'action à l'esprit très moderne s'efforça de m'initier aux découvertes les plus récentes, et me montra leur application.

Mais l'hiver approchait, et Jack désirait visiter Montréal et Ottawa. A Boston les nuits devinrent si froides qu'il partit pour Lawrence et, dérogeant à ses principes, il s'arrangea pour dormir au poste de police, parce qu'il savait trouver-là chaleur et abri.

Cheminer pour son plaisir en été est fort agréable, mais lorsqu'il fut au Canada, ni les splendides paysages, ni les villes nouvelles ne purent empêcher le jeune trimardeur, trop légèrement vêtu, de souhaiter retourner prestement dans son pays natal. A Ottawa il put presque remonter sa garde-robe d'hiver, mais si chère était la vie que, découragé il se hâta de quitter un « patelin » aussi peu hospitalier. Pour la seconde fois, raconte-t-il, il sollicita une paire de chaussures quinze jours durant; enfin, après avoir travaillé pour gagner de l'argent, on lui fit don d'une chemise en paiement, seulement la culotte achetée était trop étroite et s'usait rapidement. Pour retourner chez lui il traversa le Canada et, comme il voyageait sans billet, il ne réussit qu'à grand'peine à échapper aux contrôleurs. Enfin, huit jours plus tard, Jack descendait de la diligence de Vancouver et s'embarquait sur l'*Umatilla* qui devait le ramener à San Francisco.

CHARMIAN LONDON

(Adaptation de Mme ALICE BOSSUET.)

LE MARI DE MADAME ACKERMANN

On a pu voir récemment dans une exposition, les portraits des femmes illustres du XIXe siècle. L'effigie de madame Ackermann, la poétesse, n'a pas manqué de frapper les visiteurs. C'est un fusain de Léon Ostrowski, que mademoiselle Louise Read possède, je crois, par héritage et veut léguer au Musée de Versailles. Il représente une septuagénaire aux traits durs et masculins, à l'œil terrible. L'image n'est pas indigne de la Muse du pessimisme, ou tout au moins de sa légende. Une tradition, qui n'est pas bien ancienne, puisque sa mort date de quelque trente ans, la tradition qu'entretiennent des amis de sa mémoire et de sa personne, a porté jusqu'à nous le souvenir non pas du Leopardi français, mais d'une vieille dame bourrue. Au reste, madame Ackermann n'a pas eu le travers de ces grands hommes qui aident jalousement à bâtir leur propre statue. Il n'y eut jamais femme plus érudite qu'elle, et qui pourtant fît moins parade de son érudition. Sa littérature, elle ne l'affichait pas plus que sa science. Et pour sa philosophie, si elle la laissait transparaître, c'est qu'elle l'avait véritablement vécue.

Il reste à savoir si ce schopenhauérisme qu'elle mit en vers, en prose et même en conversations, lui fut imposé par la vie ou par sa propre nature. Sa biographie est encore à faire en détail. Il doit subsister assez de lettres et de papiers pour que les érudits s'en mêlent. Mais elle ne révélera guère qu'une existence unie de solitaire, vouée à une tristesse fort positive et à des lectures innombrables. Rien de très pittoresque,

ou qui puisse éclairer d'un jour bien nouveau ses écrits. Madame Ackermann, qui détestait autant les femmes que l'amour, dont elles sont les complices, trouvait — c'est son expression même — qu'écrire, c'est se décolleter. Elle n'a donc mis d'elle dans ses œuvres que la part la moins féminine, j'allais dire la moins poétique, son intelligence... C'était pourtant, sans doute, ce qu'elle avait de plus personnel.

Mais, d'autre part, rien ne ressemble moins à l'égoïsme et à la sécheresse que le pessimisme, fût-il d'apparence farouche et replié sur lui-même. Il est bien rare qu'il ne procède pas du cœur. Il accroît en général les facultés de souffrance, entre lesquelles figure évidemment la pitié. Et lors même qu'il provient d'une disposition originelle, il se nourrit sans cesse en se vérifiant, si je puis dire, au spectacle des misères du monde. Il peut laisser place à la haine, mais non pas à l'indifférence. C'est pourquoi les vrais pessimistes (qui ne le sont pas toujours de profession) ont généralement un roman caché dans leur vie. Ils le tournent volontiers en tragédie sans qu'il soit tragique; l'aventure de Rancé n'est pas fort commune. Et par suite, s'il n'est rien de plus rare que l'exemple d'un théoricien du Renoncement favorisé d'un suffisant bonheur, — exemple à la fois noble et ridicule, — il est constant aussi que le philosophe de la tristesse ait de bonnes raisons pour être ce qu'il est. Madame Ackermann donc eut, elle aussi, son roman, dont le héros appartient à l'histoire, du moins à la petite histoire. C'est le roman de son mariage et de son veuvage — rien de plus — et qui vaut ce que valut M. Ackermann. On ignore assez communément ce dernier; ou l'on ne voit en lui que le mari d'une femme célèbre. Je ne sache pas qu'on ait parlé de lui en 1913, lorsque échut le centenaire de la poétesse. Cela constitue une vraie iniquité. D'abord parce que, leur amour mis à part, elle ne prit rien de lui, il ne prit non plus rien d'elle. Ensuite parce qu'il a beaucoup écrit. Ce pourquoi il lui sera un peu pardonné.

***

Je n'aurais pas ici à rappeler ce que savent les biographes de Louise-Victorine Choquet, si cela ne devait justement paraître

curieux à l'égard de son mariage. Elle naquit à Paris le 30 novembre 1813 et vécut d'abord à la campagne où ses parents, d'humeur morose et de médiocre fortune, s'étaient retirés. Son père, qui porte un nom picard, avait été adonné aux affaires jusqu'à trente-trois ans, comme agréé au tribunal de commerce. Cet homme, privé de santé, privé d'ambition, exerça sur sa fille une influence qui conspirait à une hérédité mélancolique. Louise eut, de son propre aveu, une enfance assez triste, presque dénuée d'affections. Elle aimait très modérément sa mère et ses deux sœurs cadettes; elle ne s'aimait point elle-même. Elle haïssait jusqu'à son nom et à ses prénoms, qui justement, par l'effet de son mariage et de ses œuvres, ne lui ont pas survécu. Elle n'était pas des plus jolies; maisc'était une fille intelligente et précoce. Trop attentive peut-être à sa vie intérieure pour goûter les plaisirs du commun. En tout cas, l'âme de cette fillette va connaître un grand drame :

« Au fond, a-t-elle écrit plus tard, j'étais certainement une nature religieuse. » Si nous l'en croyions, il faudrait admettre que l'irréligion violente et offensive où elle devait vivre, fut l'effet d'un instinct refoulé. La haine qu'elle montre à toute foi chrétienne dans les *Pensées d'une Solitaire* et dont on trouverait peu d'équivalents chez tous les auteurs qui ont juré d' « écraser l'infâme », cette haine serait donc un amour contrarié, contrarié dès l'enfance... Nous l'allons voir. Madame Ackermann prétend qu'elle était née avec un tempérament que j'appellerai pascalien. Elle avoue que les rudiments du catéchisme la frappèrent au plus intime. Elle n'en tira (à dix ans!) que ces notions tristes et foudroyantes que des hérétiques de tout temps ont complaisamment développées : celle de la chute originelle, celle de la grâce arbitrairement donnée ou refusée. L'idée d'une rédemption, l'hypothèse d'une Bonté infinie lui en parurent de bien faibles correctifs. Et du premier coup, la voici une janséniste très convenable. Ah! ce n'était pas une « fille de Pélage » que Victorine Choquet! Quelques années plus tard, après avoir rimé une tragédie sur Marie Stuart, où elle chantait la fierté de refuser l'amour, elle fit un pèlerinage à Port-Royal exprès pour y surprendre les fantômes de ceux qui avaient désespéré du monde. Étrange occupation à l'âge de Graziella.

Le pis fut justement que son père ni sa mère n'étaient d'humeur à favoriser cette inhumaine sainteté, ni à l'utiliser pour de meilleures fins. Madame Choquet était prosaïque et froide, sans une étincelle de mysticisme. Pour son mari, c'était un pur voltairien, à la mode de l'autre siècle. Ils avaient fait baptiser leurs enfants par routine; par tolérance, ils les avaient conduites jusqu'à la première communion. Mais Victorine les alarma; ils virent une bigote dans cette hérétique en jupe courte. La mère la chapitra au nom du monde, le père au nom de la Raison, qui était sa déesse. Il la mit au régime des savants et des philosophes; les sensualistes, les sceptiques, les cyniques, tous vinrent à l'aide pour apprendre à Victorine Choquet que la vie terrestre suffit à l'animal humain. Du caractère qu'elle était, on conçoit le résultat. Elle assure qu'elle sentit une libération prodigieuse. Le mot est à peine exact. Car ce qui croulait autour d'elle, c'était non seulement une consolation problématique, mais un système du monde, la vue du transcendant, l'espoir de jamais trouver une explication optimiste à sa tristesse personnelle. L'univers plus rationaliste ne lui parut pas devenu plus rationnel, plus intelligible, ni surtout plus aimable dans sa cruelle absurdité. La mélancolie de sa vie familiale, le choc de ses désillusions, son tempérament même, tout cela fit d'elle une enfant du siècle.

Elle ne devait jamais se réconcilier avec une religion qui avait failli donner un sens à son pessimisme, et qui surtout lui eût demandé d'abdiquer une part de sa critique et de sa révolte devant l'énigme de l'univers. Son incroyance devait, si je puis dire, croître avec les années. Elle accusa les religions, et le christianisme singulièrement, d'offrir aux hommes une duperie criminelle. Mais à l'inverse, elle ne paraît pas avoir adopté le naturalisme confiant, sinon optimiste, des antichrétiens ordinaires. *Ils disent à l'homme « Progresse! » — je lui dis « Meurs »*. Voilà son précepte familier, à peu près constant. Cela n'est guère de son siècle. Et si l'on néglige quelques hymnes à la science, à la libération des esprits, on ne trouve rien dans ses œuvres qui eût pu séduire Vico ou Condorcet. Elle se tient à un positivisme désespéré qui est à la fois bien étrange et, disons-le, bien puéril. Schopenhauer, métaphysicien, escompte au moins un salut possible du monde, une réinté-

gration dans ce Néant inconcevable qui est peut-être la plénitude. Il y a dans son pessimisme à lui un élément dramatique, humain, tonique, vivant. Celui de madame Ackermann est fermé, terre à terre et boudeur; il convient moins à un grand esprit qu'à un cœur buté. Tout fait croire que ce cœur se buta dès le seuil de l'adolescence.

Ses études ne la guérirent point. Elle fut mise en pension, de treize à seize ans, à Paris, chez madame Saint-Léon Daubrée dont le fils était prêtre. Celui-ci voulut parfaire l'éducation religieuse de la jeune personne : elle ne vit dans les livres et les cahiers qu'il lui prêta que des « absurdités monstrueuses ». Elle était plus docile à son maître de français, M. Biscarat, qui fréquentait chez les gens de lettres et connaissait M. Victor Hugo. Il encouragea la fillette à faire des vers; il les corrigeait, les colportait parfois. Et c'est ainsi que cette pensionnaire fut mêlée au mouvement romantique, sans être sentimentale, élégiaque, spiritualiste, le moins du monde : simplement une petite intellectuelle enragée.

Elle avait l'âge où l'on danse quand, par goût personnel plus que par nécessité d'état, elle fut mise aux langues anciennes. Elle sut du grec mille fois plus que Philaminte; mais nul Vadius pour l'embrasser... Et elle se mit aux langues orientales, d'abord au sanscrit, puis au chinois, qu'enseignait alors Stanislas Julien. Je ne puis croire que ce fût pour nourrir seulement son intelligence et sa mémoire. Peut-être se sentit-elle inclinée vers les religions d'Extrême-Orient qui sont surtout des philosophies. Les Burnouf, les Windischmann en faisaient déjà grand bruit; et l'on sait que, par l'intermédiaire de Frédéric Schlegel, elles surent inspirer à Schopenhauer le fond de sa doctrine. Mademoiselle Choquet partait donc à la rencontre d'une foi pessimiste, mais positive et constituée. Elle ne la trouva point du reste, ni la sérénité bouddhique, ni la révélation des Védas. Mais quels que fussent ses dons de linguiste, elle mordit difficilement au chinois. Ses déceptions dans cette étude expliquent le changement soudain de sa carrière.

Elle revint à la campagne où ses parents avaient lié quelques amitiés ou relations de voisinage. La jeune fille y participa le moins possible. Elle détestait sortir et considérait les

moindres sauteries comme des lieux de perversion où l'implacable « Génie de l'Espèce » tend ses embûches. Puis, de son aveu, si elle était « sensible aux affections, elle pouvait parfaitement s'en passer ». On revint à Paris; elle ne changea pas ses habitudes, et ne vécut que davantage parmi les livres des poètes et des philosophes. Ses sœurs se marièrent tour à tour; elle perdit son père et entra en possession de ses biens personnels qui lui suffisaient pour vivre. Elle atteignit vingt-cinq ans sans y avoir pris garde. Elle se fit un plan de vie : il suffisait d'attendre « que l'âge, dit-elle, lui permît de vivre seule ». Elle ne renonçait en cela à aucun espoir. Elle n'était ni belle ni coquette. Un jour, on l'a vue — c'était beaucoup plus tard — déchirer avec colère un innocent journal de modes qu'une de ses amies recevait.

Ainsi privée d'amitiés et ne vivant que pour soi, cette jeune fille méprisait sa famille, son milieu, son pays. Non seulement Paris, mais la France même. Il convient d'insister là-dessus. Elle voyait dans son propre pays, outre une frivolité naturelle, une aimable acceptation de la vie, et peut-être aussi le discrédit général de l'érudition pure et de la métaphysique. N'oublions pas qu'elle vivait à l'époque où la mode était toute tournée vers l'Allemagne, terre des penseurs profonds et des chercheurs sans repos. De plus, en tant que linguiste, Mademoiselle Choquet pratiquait les écrits de tous les savants allemands du début du siècle, qui nous paraissent aujourd'hui bien visionnaires et bien démodés. Elle qui méprisait Bonald, elle faisait ses dieux des frères Grimm ou de Vater; elle rêvait à la pléiade studieuse des Bopp, des Klaproth, qui brillait déjà à Berlin. Les littérateurs mêmes dont elle n'ignorait rien, car elle rimait encore des vers pour son tiroir, les poètes, les critiques, aussi bien Nodier que Quinet, proposaient à son admiration cette Allemagne idéale, vertueuse et sérieuse, qu'on avait inventée tout exprès depuis madame de Staël. C'était le temps d'Emile Deschamps, de Blaze de Bury, de Vitet, de Pierre Leroux, de Philarète Chasles... Or, l'occasion se trouva pour Mademoiselle Choquet d'aller voir la terre promise, de quitter l'étude du chinois et tous les liens de famille qui lui restaient. Sa mère, à l'en croire, l'exaspérait, l'empêchait de hanter les intellectuels : les savants,

passait encore. Une jeune personne pouvait voir sans déshonneur M. Julien, M. Eichoff, M. Letronne. Mais les poètes, les gazetiers, cela n'était pas société bourgeoise.

Une dame s'offrit alors d'amener mademoiselle Choquet à Berlin. C'était la belle-sœur d'un sieur Schubart qui dirigeait dans cette ville une institution de jeunes filles. Pour Victorine, voilà l'indépendance; elle était sûre de trouver à Berlin des relations dignes de sa science et de son mérite. Les Schubart avaient pour ami le poète Ruckert, et bien d'autres illustres que nous retrouverons... Bref elle partit et ne fut pas désenchantée.

Berlin lui parut la cité de ses rêves. « A peu d'exceptions près, écrit-elle sans rire, tous ses habitants ne vivent que pour apprendre et pour enseigner. » Elle a toujours eu, même, dans ses vers, le goût didactique et professoral. On conçoit son aise dans cette Salente pédagogique. Elle vécut chez les Schubart à titre d'amie, mais un peu comme en apprentissage, et, comme on dit, au pair. Elle n'eut pour fonctions que de vendre un peu de français. Elle devint familière avec l'allemand. Elle lut, à grand enthousiasme, dans leur texte, les savants et les poètes qui la tentaient. Elle n'eut pas le temps de se jeter dans les philosophes; car, au bout d'un an, elle dut repartir pour la France. Sa mère mourut. Ses sœurs s'établirent en province; l'une d'elles à Nice, celle qu'elle préférait. C'était en 1840. Plus seule que jamais, elle reprit la poste et reparut à l'Institution Schubart.

Il y avait alors à Berlin une colonie française, qui n'était pas seulement composée de touristes, ni de diplomates, mais de professeurs, de libraires et d'étudiants. La plupart étaient huguenots. Ils venaient là, soit pour retrouver leurs cousins, descendants d'émigrés, soit pour fréquenter chez des Suisses ou des Alsaciens déjà établis. Il n'était pas rare qu'un Strasbourgeois, un Neufchâtelois, un Bisontin protestant y vînt étudier la théologie. On en voyait chez les Schubart dont les réceptions assemblaient volontiers l'un et l'autre sexe, mais sans apparat mondain.

Un jour, madame Schubart dit à mademoiselle Choquet : « Ce grand jeune homme qui vient ici le soir, il vous a beaucoup remarquée ». Elle fut assurément bien surprise de cet

honneur, et un peu offensée. Elle n'avait point distingué, pour sa part, cet inconnu. Mais elle n'avait pas assez peur des hommes pour être prude. Elle se laissa présenter celui-là. C'était M. Paul Ackermann.

***

Il n'est point malaisé d'imaginer quel genre de soupirant faisait alors M. Ackermann. Deux ans et demi plus tard, quand le mariage fut décidé, la fiancée écrivait à une amie, madame Fabrègue [1] : « Il a fait ici des passions, à cause d'une fort belle chevelure et de beaux yeux, et surtout à cause d'un air passionné qui plaît partout aux femmes... Il n'est pas naturel d'être aussi complètement bon et aimable.... Il est jeune, bien de sa personne sans être beau garçon. C'est un cœur à la fois tendre et fort : un des hommes les plus énergiques ! » Sur quoi l'on peut supposer, ou bien qu'il l'avait très réellement charmée, ou bien qu'elle voulait justifier sa décision, bien faite pour étonner. Mais voici un autre portrait, qui est de la main de Proudhon, dont Ackermann était l'ami : « Il avait de gros yeux proéminents ; il était violent et absolu, mais aussi, ponctuel comme un maître d'école. » A bien lire, ce sont précisément les mêmes traits, physiques et moraux. Assez pauvre en outre et modestement habillé ; mais savant, philosophe, linguiste, et même poète. Il ne courtisa pas mademoiselle Choquet, à proprement parler ; il lia avec elle une camaraderie de confrère. Ils avaient beaucoup à s'apprendre l'un à l'autre, et déjà beaucoup d'idées en commun, fort peu qui fussent opposées. Ils se rencontraient tous les soirs et toutes les fins d'après-midi. Bientôt ils se consacrèrent cinq heures par jour, bien comptées. Tout ce qu'elle découvrit en lui, l'enchanta. Je ne sais si, de sa part, il lui révéla tout.

Paul Ackermann était né en 1812 à Montbéliard, fils cadet d'une famille protestante. Il avait grandi sous la Restauration dans un milieu facile à évoquer : la tradition libérale et républicaine y était plus vivace que nulle part ; chose fort naturelle dans une terre d'annexion récente et qui n'était devenue française que pour goûter, disait-on, la liberté. Bien avant la

1. Cité par M. Citoleux dans sa thèse sur la *Poésie philosophique*.

révolution de Juillet, le collégien qu'était Paul Ackermann jouait au carbonaro avec ses camarades. Le plus cher qu'il eût, à douze ans, se nommait Louis Verenet. Celui-ci resta obscur et mourut en 1835, après avoir entretenu chez son ami, par une correspondance assidue, la foi démocratique. Il y avait aussi les frères Haag, dont l'un, Eugène, a marqué comme pédagogue dans la religion réformée, et l'autre, Émile, historien estimé et poète à ses heures, est connu pour la précieuse Encyclopédie de la *France protestante*. Ils restèrent en relations constantes avec Paul Ackermann. N'omettons pas non plus Jean-Frédéric-Gustave Fallot, son aîné de cinq ans, cousin des Cuvier, et que nous retrouverons tout à l'heure. Ce Fallot, à peine adolescent et par tempérament homme d'étude, ne parlait que de prendre son fusil pour renverser un État ennemi de la liberté : il oubliait que Cuvier était pair de France et complice d'un tel régime. C'est par Fallot qu'Ackermann fit la connaissance de P.-J. Proudhon.

Après avoir fait ses classes au collège de Montbéliard, il fut envoyé à Strasbourg pour étudier la théologie. Il s'aperçut, avant d'être pasteur, qu'il n'avait plus en lui rien de chrétien. Comme il détestait le mensonge, il ne s'en cacha point et renonça à sa carrière. Il vint à Paris pour tâcher de gagner sa vie au moyen des lettres et de la linguistique, qui sont des professions traîtresses. Mais, bien que d'une faible santé, il paraît avoir été un homme assez gaillard et un cœur peu morose.

A Paris, il alla présenter ses devoirs à M. de Béranger qu'il considérait comme le prince des poètes, d'abord en tant que païen, ensuite à titre d'ennemi des tyrans. Il fut reçu par ce maître et n'en tira pas un petit orgueil. Il en conserva même une curieuse inspiration, qui jure étrangement avec celle de sa femme.

J'ai vu le Diable un soir dans un salon :
Boucle et ruban surmontaient sa coiffure.
A cette corne, hélas, pauvre garçon,
Mon âme pend; j'en perds la nourriture!
Pour vous hisser au bonheur désiré,
Servez Satan; c'est un maître agréable :
Tenir pouvez ce fait pour avéré.
J'ai vu le Diable!

Comme ses poèmes parurent en 1841, il n'est pas défendu de penser que celui-ci fut écrit à Berlin et inspiré, encore que folâtre, par Louise Choquet. Il figurerait difficilement à côté des *Paroles d'un Amant* ou de l'Ode *à Pascal* : mais en somme, le Diable peut passer ici pour un des noms du Vouloir-vivre, fertile en pièges. D'autant que Paul Ackermann avait reçu à sa façon la révélation schopenhauérienne. En 1830, à Montbéliard, un pasteur prêchait devant lui. Il avait pris pour thème *Tu ne tueras point!* Arrivé au milieu de son sermon, il fond en larmes et se confesse violemment, devant les fidèles, d'avoir tué, lui aussi. Sa femme était morte en couches, trois mois avant. Et n'est-ce pas tuer que de donner à autrui l'occasion de mourir? Et n'est-ce pas tuer que de vouloir perpétuer la vie, c'est-à-dire la mortalité?

A vrai dire, Paul Ackermann n'avait pas cessé, pour si peu, de pincer la lyre gauloise. Ses œuvres sont pleines d'églogues en l'honneur de Suzette, de Cora, d'Annette ou de Zélide. On y voit même des refrains bachiques, qu'il fallut bien soumettre à la sévère fiancée :

Rien n'est si beau que la bouteille :
Quand son joli trou
Fait un bruyant glouglou,
C'est un bien aimable joujou.
Ah! j'en suis fou!
Oui! j'en suis fou!
Et je ne me fais pas tirer l'oreille
Pour aller droit où
L'on m'offre ce bijou!

Le plus curieux, c'est que les *Satires et poésies diverses* d'Émile Haag, sans être aussi frivoles, approchent de ce ton et comportent du reste une dédicace à Béranger. Dans un style analogue, M. Ackermann chanta aussi la chute de l'infâme Charles X, la déconfiture des Loyolites et des Carabas (les ultras, les marquis). Dès ses années de Strasbourg, il avait, à l'en croire, renié une austérité où il n'était plus tenu. Il n'a pas caché le galant souvenir d'une jeune Badoise qu'il connut à la fête de Kehl. Cependant, à Paris, la vie était dure et sans gloire. Il ne subsistait pas sans dettes, de pauvres dettes, qui se chiffrent par quinze ou vingt francs, mais qu'il laissa impayées

en quittant la France. Il regrettait fort Montbéliard qui de loin lui paraissait une vraie terre de Cocagne. Le philologue qu'il était s'attendrissait devant les lieux dits de la Comté. Fleur d'Épine, Roche-aux-Corbeaux, Courcelle, Sochaux, le Lomont : il en fit un de ces poèmes en noms propres qui depuis lors sont devenus à la mode. Il était confiné dans des travaux de librairie qui le nourrissaient mal et l'illustraient plus mal encore. Mais il jouissait de quelques amitiés, dont certaines furent vite endeuillées, dont certaines ont fait en somme sa vraie gloire.

L'une était celle de Gustave Fallot, dont l'histoire, peu dramatique, appartient cependant à la Légende Dorée des savants. C'était, ce Fallot, le fils de bons commerçants de Montbéliard. Il avait eu, dans ses années scolaires, une espèce d'enfance à la Champollion. Le génie en moins, cela va de soi; mais une telle fièvre d'apprendre, une telle austérité, un tel détachement de tout ce qui n'était point ses études, que cela mérite l'admiration! Il dévora tout ce qu'il put de l'histoire et des langues anciennes; dès les bancs du collège, il établissait des comparaisons entre les mots, leurs formes et leurs sens, morphologie et sémantique. C'était un génie linguistique, mais qui venait trop tôt... D'autant que ses parents le placèrent à Gray, commis d'un grainetier. Cela lui fut dur. Il étudia la nuit, les jours de congé, les heures de repas. Un jour, il oublia, plongé dans ses livres, d'assister à des noces où son patron l'avait prié. Tant de singularité finit par lui gagner ses protecteurs naturels. L'Académie de Besançon, le bibliothécaire de la ville, M. Weiss, acceptèrent de lire ses travaux. On lui accorda pour une durée de trois ans la pension de quinze cents francs que la veuve de Suard, le traducteur de Cook, avait fondée en mémoire de son mari. Il vint à Paris, y mena une vie toute monacale, travaillant, dix-huit heures par jour, à composer son gros livre sur les *Formes grammaticales du français au XIIIe siècle*. La protection des Cuvier et d'Eichoff, le linguiste, lui firent donner une place de sous-bibliothécaire à l'Institut; il fut aussi secrétaire de la commission Guizot pour la publication des Documents de l'Histoire de France.

Comment il fit connaissance avec Proudhon, qui, né en 1809, était son cadet de deux ans, cela vaut d'être conté.

Parmi ses travaux personnels, Fallot avait dû accepter la tâche d'éditer des vies de saints en latin pour un libraire de Besançon. Il corrigeait mal ses épreuves; elles lui revenaient amendées fort savamment par un typographe mystérieux. Il courut à l'imprimerie pour voir de ses yeux cet ouvrier si lettré. Ce n'était rien de moins que Proudhon. Leur province commune, leur éducation (on sait que Proudhon a fait un *Essai de grammaire générale*), leurs études et leurs convictions, tout les réunit dans une sincère amitié. Proudhon fut le troisième bénéficiaire de la pension Suard et l'on sait les débats que son cas suscita dans la bourgeoise Académie de Besançon. Proudhon subit certainement de Fallot plus que de tout autre cette influence protestante qui paraît dans sa religion. C'est à lui qu'il écrit (en 1835) : « De près ou de loin, il ne s'imprime pas une ligne de moi qui ne tende à détruire le christianisme tel que l'ont fait les théologiens. » Quant à Ackermann, il est probable que c'est Fallot qui le dirigea et le maintint dans la voie de la philologie, qui, alors très ambitieuse, se confondait avec la linguistique. Il le fit recevoir dans la Société de Linguistique de Paris et dans la Société des Antiquaires de Normandie. Enfin Proudhon devint leur ami commun, et par son âge, leur intermédiaire, en même temps que l'inspirateur de leurs plus chères pensées. Quand Fallot mourut en 1836, emporté par une rougeole et une congestion cérébrale, Proudhon écrivit qu'une « tête pareille ne pouvait subsister en ce monde », et Ackermann, qui l'avait accompagné au cimetière Montparnasse dans un groupe assez clairsemé d'amis et d'admirateurs, se consacra à sa mémoire. Il écrivit sur lui une notice qui parut trois ans après la mort de Fallot et il put faire éditer son *Essai sur les formes grammaticales* (1839). Ce volume paraît naturellement aujourd'hui d'un médiévisme un peu naïf; il nous ramène aux thèses hâtives de l'abbé de la Rue, d'Orell et de Raynouard. Il marque surtout une étrange superstition du germanisme; mais on voit l'intérêt de ce trait touchant les idées de Paul Ackermann lui-même. Pour Gustave Fallot (qui appelle volontiers *francique* la langue romane), il attribue à l'ancien français une existence tout indépendante, comme si elle se fût constituée par rupture soudaine avec le latin, et par mélange

artificiel avec l'allemand! Il va jusqu'à attribuer à l'influence germanique toute la prononciation du roman de Gaule. Les balbutiements de cette science n'en sont pas moins curieux et touchants; et l'on surprend dans l'*Essai* cette intempérance de comparaisons biologiques que les linguistes les plus sérieux nous infligent encore volontiers. Fallot professait que le français de 1830 lui offrait tous les signes de la décadence et de la décrépitude : « Les lettres iront s'éloignant comme elles allaient mourant à Rome, il y a dix-sept cents ans à peine. » Il n'avait garde de le déplorer. Car il se targuait d'être l'observateur objectif par excellence. « Je voudrais être un œil. » Ainsi, sans parler des idées qu'il inculqua à M. Ackermann, Fallot est vraiment l'ancêtre de certain fatalisme inhumain qui, pour la science du langage, a été à la fois le meilleur et le pire.

Il restait Proudhon. Ce grand esprit semble avoir marqué à Paul Ackermann une chaleureuse amitié plutôt qu'une très grande estime intellectuelle. On ne dira jamais assez combien Proudhon sut garder une tête saine et française au milieu des singuliers entraînements de l'époque. Ses lettres à Ackermann en font étrangement foi. Il lui adresse infiniment plus de critiques familières que d'éloges convenus; cette sincérité a son prix dans l'histoire d'une si véritable affection. Il croyait au savant; il ne croyait guère au poète; et il le lui disait! Ce sont de ces franchises dont il y a très peu d'exemples dans l'histoire, et qui, au reste, demeurent inutiles. Tout en lui prêchant cette morale « humanitaire et anti-épicurienne », cette foi républicaine dont il se tenait pour le prêtre, Proudhon ne laissait pas de reprocher à son ami presque tout ce qui péchait en lui : le culte de l'art tout d'abord. Ackermann s'y tenait avec la superbe qui distingue les ratés, dont il était, il faut l'avouer, dès sa jeunesse... Son style ensuite, sa prosodie encore; et jusqu'à des qualités évidentes. Il doutait qu'Ackermann, étant polyglotte, pût être un bon écrivain en sa langue maternelle... Le plus fort est que leur amitié résista à toutes ces vérités.

Il est vrai que Proudhon rendit à son camarade des services pratiques qui lui font infiniment d'honneur. Au mois d'août de 1839, alors qu'il était encore en bons termes avec l'Académie de Besançon, et qu'il corrigeait en bougonnant des

épreuves de journaux carlistes, il fit obtenir à Ackermann une médaille et un prix pour son *Essai sur la formation physique des langues*. Revenu dans sa province, il fit insérer dans le *Séquanais*, où il collaborait lui-même, un éloge de l'abbé d'Olivet [1] dû à la plume d'Ackermann, et la biographie de Fallot. Il lui procura même, autant qu'on peut le deviner, de petites sommes d'argent, à quoi la vie du publiciste était sans cesse suspendue. Enfin, c'est lui qui lui conseilla d'aller chercher fortune en Allemagne, où sa vraie carrière, celle de philologue, s'ouvrirait plus commodément.

Ackermann suivit ce conseil, et partit, plein d'enthousiasme à l'époque même où sa future épouse revenait à Paris après le premier séjour à Berlin. Il était recommandé par le professeur Eichoff et trouva sans trop de peine une place stable : on l'employa à la publication des *Lettres* du grand Frédéric, entreprise qui devait durer six ou sept ans. C'était la vie assurée. Il donnait aussi des leçons de français; les élèves allemands étant plus dociles que d'autres à son esprit de système et à ses innovations, le métier lui plaisait. En peu de temps, il se fit de trois à quatre mille francs de revenu. « Avec cela, écrit Proudhon admiratif, et qui continuait à traîner la misère, je comprends que l'on soit amoureux et que l'envie vous presse de faire souche! »

On verra, on devine déjà peut-être combien cette phrase porte en soi d'ironie involontaire. Mais Proudhon ne pouvait soupçonner quel genre de philosophe était Victorine Choquet. Il fut cependant informé des amours de Paul Ackermann, et en ressentit quelque surprise. Il lui avait dit en novembre 1840 : « Soignez votre santé, devenez riche d'allemand, travaillez la grammaire, faites de la psychologie comparée et revenez au plus tôt. » C'était l'époque où lui-même était aux prises avec les pires difficultés. L'an suivant, il lui écrit, encore de Paris : « Adieu! faites votre chemin mieux que nous. Mariez-vous, ménagez-vous ». On dirait presque d'un congé. Ce n'est que l'aveu d'un découragement personnel. Notons qu'à cette date (avril 841) Ackermann ne s'était pas déclaré à mademoiselle Choquet. Voici ce qu'en écrit Proudhon à ses amis Émile Haag et Elmerick que, par parenthèse, il tance

1. Ce linguiste, ou plutôt cet humaniste était en effet de Salins.

vertement de ne point payer les notes laissées en souffrance par Ackermann : « Il (Paul) aime une jeune personne que l'inégalité des fortunes lui ôte l'espoir d'épouser, ce dont il enrage beaucoup. » Un peu plus tard, il lui conseille de prendre « une belle et bonne Prussienne qui le ramenât un peu aux choses de la terre ». Preuve que l'exilé avait été fort discret dans ses confidences et n'avait point désigné l'objet de ses vœux ambitieux. Mais l'amour ne se tait pas si longtemps. Voilà Proudhon au courant : « La personne est ce qu'il a jamais vu de plus céleste. Il sent pour elle un dévoûment qui irait jusqu'au martyre. » Et comme Haag, après avoir donné à ses amis quelque inquiétude touchant l'austérité de ses mœurs, se maria, en Allemagne aussi, en 1842, avec une femme assez laide, mais assez riche, Proudhon ne se tint plus de favoriser les desseins d'Ackermann. Il le félicita ironiquement de sa *philogynie* ou de sa *philogéniture*, s'informa plus délicatement que jamais de sa santé toujours chancelante et de nouveau s'entremit pour lui dans toutes les affaires où il pouvait le servir. Il lui brocanta à Paris les quelques livres qu'Ackermann y avait laissés. Je ne sais si ce fut pour payer les dettes. En tout cas, ce fut un Allemand nommé Reclam qui l'aida à cette opération. Ce Reclam, qui habitait dans la rue de la Harpe une chambrette où il pratiquait la magie et la cabbale, appartient à la race des grands éditeurs de Leipzig. Les livres qu'on ne put vendre, à savoir les classiques, les grecs et les latins « bons à mettre à la cuisine », disait Proudhon, il les expédia à Berlin où ils alimentèrent les doctes oaristys de Paul et de Victorine. Puis Proudhon apprit la nouvelle surprenante des fiançailles. Mais n'anticipons pas...

***

C'est encore à Proudhon qu'est dû, autant qu'aux propres œuvres d'Ackermann, le portrait moral et intellectuel de ce dernier. Malgré sa franchise, il ne l'a pas toujours peint devant l'intéressé, mais bien devant des tiers, ses correspondants. Le génie tumultueux et bouillonnant de Proudhon n'allait pas, on le sait, sans une grande faculté de critique, qui explique peut-être l'aspect plutôt négatif de son œuvre. Enragé construc-

teur, mais surtout clairvoyant analyste, tel fut Proudhon, dont il reste tant d'idées de détail et dont le messianisme est mort. Il n'eut garde, on l'a vu, de désarmer sa critique devant son cher Paul Ackermann. Il le tenait pour un esprit un peu déréglé dans sa vehémence, et fort enclin à perdre contact avec la saine réalité. Il le semonçait parfois assez cruellement. Et d'abord sur son impénitent germanisme, que mademoiselle Choquet, sans aucun doute, ne cessait de corroborer. « Sans l'aveu de la France, lui écrit-il, vous ne serez jamais qu'un misérable paperassier. Le beau sucès de vendre des livres en Allemagne!... Toujours vous accusez la France. La France est perdue dans votre estime parce qu'elle n'a pas distingué vos essais de philologue! » Et jamais personne ne sera si dur pour un poète qui lui envoie ses vers, et un essai d'esthétique : « Je ne puis accepter votre définition de la poésie. *Votre définition convient au sentiment poétique. Mais la poésie est le talent d'exprimer ce sentiment, ou de reproduire le spectacle d'une émotion.* Si vous voulez que j'emploie votre style, il me semble que vous tombez ici dans la *non-différenciation*, défaut allemand. » Ces simples lignes vont loin. On n'a pas mieux parlé de ce romantisme qui allait prétendant — il le prétend toujours — par une confusion enfantine, qu'il y a plus de poésie dans un lac au clair de lune que dans toutes les élégies imprimées. On voit ce que mêlait Ackermann, la matière et la forme, la vie et l'art. Il ne manque pas de successeurs.

Mais venons-en à son œuvre, qu'il avait presque entièrement publiée quand il rencontra mademoiselle Choquet. Nous négligeons les volumes qui concernent Gustave Fallot.

Il avait commencé par de purs travaux de librairie. En 1834, il publiait à Paris son *Dictionnaire biographique universel*, qui tient deux volumes. C'est une simple compilation, intermédiaire entre Bayle, Moreri et Bouillet; elle est restée fort inférieure aux autres, et n'a pas même rapporté à son auteur la fortune qui console d'avoir sacrifié la gloire. En 1836, il fit paraître un *Vocabulaire de la Langue française*, extrait du Dictionnaire de l'Académie, et dont le signataire principal fut M. Charles Nodier, de l'Académie française, bibliothécaire de l'Arsenal. Nodier fit rédiger la préface

par Ackermann; on y trouve quelques traits touchant la réforme souhaitable de l'orthographe.

En 1838, ce fut le fameux *Essai sur l'analyse physique des langues* que Proudhon recommanda si bien à Besançon. Le titre est bizarre. Nous l'appellerions aujourd'hui un *traité* de phonétique. Il a une très grande qualité, que je crains bien qui ne soit venue à Ackermann de ses bonnes méthodes germaniques : il renferme, chose admirable, une bibliographie de sept pages, qui concerne tous les ouvrages sur l'orthographe française publiés du XVIe siècle à la Restauration. Car il va de soi que la méditation des sons inspirait à Paul Ackermann cette haine de l'orthographe traditionnelle dont il fut sans cesse possédé. Il charge l'orthographe de tous les péchés. Il voit en elle un obstacle à l'instruction du peuple (ce reproche qu'on retrouve souvent sous la plume de M. Brunot) et même une cause de dégénérescence pour la langue, ce qui est bien paradoxal : le langage n'existe, dit-il, qu'en dépit de l'orthographe, qui en cache l'évolution. Mais la cacher n'est pas l'empêcher; et il est peu d'exemples d'une force conservatrice qui parvienne à arrêter la vie. — Quant à son *Discours sur le bon usage de la Langue française*, il l'écrivit en préface à une édition de la *Défense et Illustration* de du Bellay. On y trouve, selon l'ordinaire d'Ackermann, tout autre chose que ce que promet le titre : savoir une histoire des lettres françaises où le plus intéressant a trait au Moyen Age, tel qu'on le concevait alors, imbu qu'on était de Grimm et des théories germaniques : le Moyen Age, c'était l'époque spontanée, le domaine de la poésie naïve et populaire! L'apogée de notre langue paraissait être au XVIe siècle où Rabelais figurait la « prose purement française et naturelle! » C'est à se demander si Ackermann soupçonnait la relatinisation effrayante qui survint dès le XVe siècle, et au fait, n'avait jamais cessé. Toujours est-il que le salut de nos lettres lui semblait exiger le retour à la veine populaire : lisons, dit-il, les Almanachs, les Quatre fils Aimon, La Fontaine et Marot (!). Imitons l'inimitable Béranger, parangon de la poésie vraiment nationale et populaire, et qui renoua la vieille tradition! Pour Ackermann, il s'agissait au fond de renier tout ce qui, étant de l'obédience classique, s'éloigne de notre vieux fonds, qui est

germanique et sain. Cette défiance, cette haine peut-être, de la France, éclate par endroits dans ce traité scientifique. Il faut bien citer, ne fût-ce que pour justifier les sévérités de Proudhon. « On s'écrie : « Gloire à moi! Gloire au peuple initiateur, au peuple du Progrès! » Et déjà disparu dans la mer de l'oubli, on se croit encore sur le rivage, faisant l'admiration de l'univers! » Ce ton aurait bien désobligé du Bellay; mais il est à croire qu'il charma en mademoiselle Choquet cette germanophilie et aussi ce satanisme secret qu'elle mettait à tant aimer le désespoir.

Il faut signaler en passant le *Dictionnaire des Antonymes* que Paul Ackermann publia en 842, à Strasbourg. C'est un manuel de stylistique, autant qu'un lexique de justesse, tel que le pouvait rêver un homme qui professait à des étrangers. Il part du principe que le français est une langue précise et rigide, et que la valeur des mots y peut être enseignée par des antithèses absolues. *Prévenir* n'est pas *avertir*, qui n'est pas *faire savoir*, *avare* ne s'oppose qu'à *libéral*, *avantageux* à *injurieux*, etc. Et ainsi la langue devra « à sa clarté et à sa fixité d'être enseignée comme une langue classique simultanément avec le grec et le latin ». Mais le système des *antonymes* vaut ce que vaut le nomenclateur; Ackermann n'en est pas un parfait. Et le principal intérêt du livre reste, chose bizarre, d'avoir inspiré à Proudhon, de son aveu, son idée des *antinomies sociales* qu'on croit généralement venir des antinomies kantiennes, et qu'il expliquera dans ses *Contradictions économiques*!

Pourtant Ackermann comptait encore sur autre chose pour assurer sa renommée. En 1841, il fit paraître ses trois grands ouvrages poétiques, dont un seul consacré à la pratique et deux à la théorie... Cette proportion est bien allemande. Son *Traité de l'accent appliqué à la versification* connut la chance d'une réédition, et c'est ce qu'on connaît de lui le plus communément. On n'ignore pas qu'il y commente la théorie de l'abbé Scoppa, qui la découvrit en entendant crier à des marchands de programmes. « Figar*ó*, oper*á*, en trois *á*ctes »; il s'avisa le premier, en songeant à l'italien sa langue maternelle, que le français avait aussi un accent, différemment placé, mais aussi bien de ton que d'intensité. Ackermann

tint cela pour une révélation sans pareille, et selon son contemporain Quicherat, se mit à chercher des constantes rythmiques, non plus syllabiques, dans nos vers. Il suivait en cela Bergmann, le comte de Saint-Leu, et pour remonter les siècles, Baïf et Nicolas Rapin. Son ami Émile Haag ne mit pas moins vite la théorie en pratique. Il l'expliqua dès 1838 dans le journal *le Bon Sens*, et reproduisit son article en tête de ses *Satires et poésies diverses* (1844). Comme Quicherat, ils distinguaient dans l'alexandrin de quatre à cinq accents essentiels, deux ou trois dans l'octosyllabe, quatre au plus. Ils groupaient en ïambes et en anapestes les groupes syllabiques; ils en voulaient à la rime orthographique et surtout à la césure. C'est chez Haag qu'on trouve déjà des vers coupés plus hardiment que chez Coppée ou Tailhade :

La nuit sombre a ralenti
Dans sa marche. La lune était voilée.

Au point qu'on peut assigner le groupe d'Ackermann pour ancêtre aux vers-libristes de 1885. La petite élégie suivante, tirée des *Chants d'Amour* d'Ackermann, n'est pas sans mérite phonétique dans sa liberté :

Comme un globe meurt dans l'espace des Cieux,
Comme tombe l'herbage vert
Sous la faux, les enfants des hommes
Des anges de la mort sont la frêle moisson,
Mais moisson de vie éternelle :
Elle était aussi dans sa fraîcheur, mon Dieu,
Cette fille aux traits gracieux
Que tu viens d'enlever au monde :
C'était dans son parfum la rose du matin
Qui s'évanouit comme un songe.
Sur elle est tombé l'orage; et vers les cieux
Elle a pris son vol immortel,
Elle a vu ses frères en larmes,
Jeune tige brisée, et loin du sol natal,
Fleur morte, la mettre en tombe...

Quant au traité *Du principe de la poésie et de l'éducation du poète* (1841), c'est visiblement le résumé de ses pensées les plus chères. On y voit d'abord, exprimé avec cette phraséologie allemande, que Proudhon ne cessait de regretter, l'ensemble des idées romantiques : d'abord le culte pour la « poésie

primitive », ou pour la « poésie adolescente et *suiconsciencieuse* (!) ». Celle-là, Hugo la représente autant que Béranger et que Gœthe qui, assure l'auteur, est un poète naïf, puisqu'il représente « l'esprit moderne parfait en état poétique (?) ». Bien entendu c'est à des artifices qu'il demande cette observance du naturel : et le principal artifice qu'il conseille est l'archaïsme. Où il sous-entend « marotisme » d'abord et surtout « style troubadour ». Pour lui, rien ne valait le style de la pseudo-Clotilde de Surville [1], qui aujourd'hui nous fait pâmer de rire :

La mort! Ce nom fatal qu'a-t-il de si terrible
Pour d'un chacun soit l'éternel effroi?
Rien qu'à l'oir (*sic*) prononcier, trémoussement horrible
Froisse le cœur du bergier et du roi!

Ce « naturel », ce « spontané »-là lui faisaient trouver infiniment prosaïque le grand lyrisme oratoire de Malherbe, de Hugo, de Lamartine. Il appelait notre poésie française une *géométrique phraséurgie*. Tout le mal en vint de la Renaissance qui substitua une poésie « exotique et savante », la rhétorique, la pédanterie, à la poésie nationale et naïve, rompit la tradition religieuse, épique, sentimentale, etc. Ce sont à peu près les théories de Nodier; et, grossies, rendues niaises, celles que le vulgaire pouvait trouver dans le *Tableau* du XVIe siècle, de Sainte-Beuve. Mais où Ackermann se sépare des romantiques, c'est dans l'application... et les jugements. Son jugement de Lamartine est prodigieux :

« Il est évident que l'idiome germanique eût été un instrument plus propre à l'expression de la poésie de M. de Lamartine. Mais n'ayant à sa disposition qu'une langue inculte (!) pour ce ton poétique, religieux et contemplatif, l'auteur avait besoin d'étudier toutes les richesses poétiques si abondantes dans la littérature du XIIIe siècle. Il eût ainsi renouvelé à perpétuité notre idiome. »

Sur Hugo maintenant : « M. Hugo est devenu le rival complet des défauts (*sic*) de M. de Lamartine. Il y a joint la lourdeur, la trivialité et la superbe. Il lui a manqué également la connaissance du XIIIe siècle, qui a été notre grand siècle poétique, dans l'âge de la spontanéité, etc. »

1. On connaît l'histoire de la grossière supercherie qui rendit célèbre cette « poétesse du XVe siècle ».

Le plus curieux est que, très évidemment, M. Ackermann devait lire le français du XIIIe siècle avec des faux-sens à chaque ligne. Mais tout cela cache un système psychologique, si je puis dire, assez nouveau, celui de la naïveté en art; et ce système, on va le voir, était promis à un succès retentissant :

« Les femmes qui ont de la peine à s'analyser dans l'état poétique (*c'est le futur époux d'une intellectuelle qui parle ainsi!*) et les jeunes gens dont l'imagination est encore faible et incertaine et surchargée de réminiscences... devraient écrire régulièrement leurs rêves, et de temps en temps y puiser des mouvements, des situations, et des couleurs poétiques. C'est en quelque sorte une matière esthétique confuse, incohérente, pleine de particules grossières... qui serviraient d'ingrédients et d'alliage pour accomplir et faciliter l'élaboration poétique. » N'en doutons plus. Il y a là, exprimée maladroitement, l'esthétique de Rimbaud, d'Apollinaire et de quelques autres champions de la vie « onirique ou médullaire ». Mais le cruel destin a voulu que M. Ackermann épousât justement la poétesse la plus didactique et la plus ratiocinante du monde, la plus attachée à la « phraséurgie ».

On peut se demander ce que valent, en fonction d'une telle esthétique, d'une telle stylistique, les propres vers de ce théoricien. Les *Chants d'Amour* parurent en 1841. Madame Ackermann n'en souffle pas mot. Ce silence est bien cruel. Il est vrai qu'elle nous assure d'autre part qu'elle cacha toujours à son fiancé, à son mari, les enfants de sa veine. Si cela était vrai, il faudrait en conclure à une terrible modestie, parente d'un terrible orgueil, ou d'un affreux mépris pour les thèses de M. Ackermann! Elle dut ressentir tous ces sentiments à la fois.

Au vrai, les *Chants d'Amour*, qui ne lui étaient point dédiés, jurent singulièrement avec sa poésie à elle. Nous y avons vu l'inspiration de Béranger. Il serait cruel d'insister sur ces pauvres folâtreries. La gauloiserie n'était pas le fait de ce pasteur manqué; mais plutôt la sentimentalité, ou mieux la *Gemütlichkeit*. Cela contraste avec la forme marotique, si l'on ose dire, qu'il essaie d'employer, et qui fut d'ordinaire employée avec plus d'esprit. Aussi faut-il surtout retenir des *Chants d'Amour* une longue et lourde leçon de métrique appliquée.

On y trouve en effet, outre des vers libres proprement dits, des pièces en vers de neuf pieds — bien après Ronsard, bien avant Verlaine; — de onze pieds, ou de quatorze pieds, bien avant M. Céard qui en est le dernier tenant. Et on y remarque surtout — influence biblique chez ce huguenot — l'emploi de versets que l'on pourrait dire claudéliens, et qu'on ne saurait assimiler aux poèmes en prose, d'Aloysius Bertrand par exemple. Il déplore ici son défunt ami Verenet :

Depuis que Dieu me l'a ravi, je suis tombé comme un arbre sans racines,
Comme un édifice posé sur un sol miné; et ma force s'est écroulée comme les murs de l'édifice abîmés *dans* terre.
Je n'ai plus d'appui qu'en Dieu; et encore l'ai-je perdu aussi, car j'écoutais Dieu dans mon ami;
Où Dieu est-il pour nous, sinon dans ceux que nous aimons?

Du moins l'inspiration de ce poème rachète-t-elle les faux rondeaux à Zélide et à Alcidalis. Il ne se peut qu'elle ne fût sincère. M. Ackermann a connu plus d'amitiés que d'amour.

***

Cependant il continuait à courtiser l'austère protégée des Schubart. Elle ne désirait pas rompre cette familiarité, ni la rendre plus intime. Ils parlaient linguistique et religion. Il l'initiait à ce qu'il savait de la vieille langue française; elle ne le paya pas, que je sache, en sanscrit ou chinois. Comment put-elle lui cacher sans cesse qu'elle fût poète? C'est ce que nous n'expliquerons jamais. Cependant cette liaison, ces converversations qui duraient depuis deux années, finissaient par compromettre la jeune fille. Il l'avoua, elle ne le contredit point. Il parla de fiançailles. Elle réfléchit longuement.

« J'étais, dit-elle plus tard, pleine d'exigences morales excessives, avec un esprit austère et exclusif. » Cela signifie qu'elle lui imposa une condition schopenhauérienne, sur laquelle on a beaucoup jasé : « Je ne veux point d'enfants. Il est entendu que nous ne perpétuerons pas la vie. Je vous épouse par convenance morale. Ce mariage est une association. » L'histoire ignorera toujours si cette union doit être rangée parmi les mariages blancs les plus célèbres. Rien n'en peut faire douter; tout le peut faire prétendre. Car il répondit :

« Tranquillisez-vous, mademoiselle. Je me suis juré qu'aucune femme n'aurait un enfant de moi... à moins de le désirer. » Ces paroles, que la tradition assure textuelles, sont assez claires. Il mit, reconventionnellement, une condition à cette grandeur d'âme : qu'on ne vît jamais dans leur ménage ni pot-au-feu, ni cartes à jouer. C'était là l'objet de deux phobies qui le tenaient depuis l'enfance. Mademoiselle Choquet s'engagea à son tour. Du reste, comme elle avait quelque argent en propre, et lui rien, il fut devant elle en état d'obéissance et de reconnaissance absolues. Son emploi lui était assuré pour quelques années : mais il craignait que des rivaux ne le lui ravissent, à la faveur d'une absence de M. Alexandre de Humboldt qui le lui avait procuré. De Paris, Proudhon informé de ses fiançailles, mais non de leur traité, lui envoyait alternées des félicitations et des plaisanteries mélancoliques. Il croyait alors, lui, ne se marier jamais, et pensait avec tristesse à ses anciens « grisements», car il prétendait, avec quelque exagération, que les femmes tenaient une grande place dans sa vie. Il s'inquiétait toujours, auprès de leurs divers amis communs, de la santé d'Ackermann. Mais le « misérable paperassier » de Berlin croyait, pour l'instant, à son bonheur.

Le mariage eut lieu, devant un pasteur, au début de l'an 1844. Il est à croire que la famille Schubart assista à cette union singulière de deux esprits singuliers, en déployant une *Gemütlichkeit* assez dérisoire en l'occasion. Le monde officiel de Berlin fut représenté. Car le conjoint portait le titre de *Correcteur Royal*. Puis il avait des amis, ou plutôt des patrons, haut placés. Les premiers mois de leur union, que madame Ackermann redoutait, furent exquis. Elle insiste dans son autobiographie sur l'agréable déception que lui causa la vie en ménage. Leurs revenus étaient suffisants. Ils reçurent beaucoup, non pas des mondains, mais des savants. Outre Alexandre de Humboldt, l'explorateur, il venait chez eux M. Boekh, le philologue, M. Jean Müller, le naturaliste, qui créa l'anatomie comparée, M. Varnhagen, le poète ami de Chamisso; il passait même des voyageurs français qui ne voyaient plus là qu'un bon ménage allemand. Cependant que Proudhon, rassuré sur le sort de son ami, souhaitait son retour, de crainte qu'il ne se fît Prussien. « Je regrette, écrivait-il, que vous

ayez pris la couleur germanique... » Et, révoltant un jour son vieil esprit classique contre un blasphème des Ackermann, il défendait Boileau : « Boileau avait autant que (les vôtres) le sentiment inné de la poésie et pensait comme Goethe! »

Au reste, ses prédictions se réalisaient. Leur correspondance languit, une fois Ackermann marié. L'exil de celui-ci semblait définitif. C'est à Berlin qu'il publia son dernier ouvrage en 1845 : *Remarques sur la langue française et répertoire grammatical.* Il n'y a là rien de plus qu'une espèce de grammaire polémique, avec des dissertations sur la propriété dans la syntaxe et dans les mots. Même — et c'est bien l'indice que M. Ackermann renonçait à faire sa carrière en France — on trouve dans le volume plusieurs passages très féroces sur des Académiciens nommément désignés. Bien plus, il y est réclamé que le soin d'établir le Dictionnaire soit retiré à l'Académie française et confié aux Inscriptions et Belles-Lettres. Et naturellement ces diatribes sont variées de remarques sur l'orthographe, la vieille ennemie de M. Ackermann, cette ennemie qui risquait de lui survivre.

A la fin de la même année, il était déjà très affaibli d'un mal que ses amis appelaient par euphémisme crise de langueur, mais qu'on savait être une phtisie irrémédiable. Madame Ackermann le soigna avec une pitié qui équivalait à une grande passion. Sans doute cette femme pessimiste voyait-elle s'approcher et grandir le destin implacable que son désespoir même avait défié depuis si longtemps. Elle n'était pas née pour goûter le bonheur qu'elle déniait éperdument à ce monde. Mais si elle trouvait naturel et logique de redouter une catastrophe, elle ne s'en révoltait pas moins; sa révolte, elle eut quarante ans pour la cultiver, l'exprimer, l'exaspérer. En juin 1846, son mari était si fort en danger qu'il quitta tout travail, tout espoir de travail. Brusquement leur apparut la tristesse d'être ainsi en terre étrangère. On décida le malade au retour, en lui faisant espérer que l'air natal le sauverait. Il n'avait plus guère d'illusions. Un soir, il dit à sa femme : « Tu n'avais qu'un défaut, ta petite fortune. Si nous ne l'avions pas, que deviendrions-nous, que deviendrais-tu? » Il était trop faible pour prévenir ses amis et son frère aîné, qui

demeurait à Montbéliard, de ce dernier voyage. Ce fut sa femme qui écrivit à Proudhon. Celui-ci répondit le 2 juillet, réclama des nouvelles avec une insistance suppliante, conseilla une cure en Provence, espérant rencontrer Ackermann à Lyon, ou du moins à Pont-de-Roide, dans le Doubs, où il se trouverait bientôt. Il attendit une réponse qui vint le 4 août, sous forme d'une lettre mortuaire, lithographiée. Ackermann était mort le 26 juillet, à peine arrivé à Montbéliard. Le silence même de sa femme fait soupçonner la cruauté, la dureté de son désespoir. Proudhon mendia des renseignements à son ami Bergmann, l'auteur des *Poèmes irlandais*, qui avait connu le défunt; il n'en eut pas d'autres.

***

Et de fait, toute l'immortalité de Paul Ackermann, petit linguiste et petit poète, écrivain privé de chance et de génie, réside dans les poèmes de sa femme. S'il ne lui eût prêté que le nom qu'elle devait illustrer, c'en devait être assez pour sa mémoire. Mais il est clair que cet essai fugitif de félicité temporelle renforça atrocement le pessimisme de Louise-Victorine Choquet. Elle porta son deuil dans la retraite qu'elle choisit, sur la côte d'Azur où son mari n'avait pu parvenir. Elle consacra sa vie à cette poésie qu'elle assure lui avoir toujours cachée. Il lui restait presque un demi-siècle à méditer dans la solitude cette philosophie lugubre qu'elle avait conçue avant de se la voir imposer par la vie.

Sa tâche semblait être de ruiner au cœur des hommes cette illusion fatale et criminelle qui les attache à la vie et même aux affections, et qui l'avait touchée elle-même un jour puisqu'en s'intéressant à autrui, elle avait accepté de souffrir doublement. « Je veux, a-t-elle écrit plus tard en usant des terme des mystiques, relâcher en moi tous les ressorts de l'amour-propre. » Entendons que c'était jusqu'à ses regrets qu'elle voulait étouffer en elle, comme des traces d'attachement au voile décevant de Maïa. Mais elle ne se contentait pas d'un renoncement modeste et personnel. C'est la révolte qu'elle prêchait aux hommes, et sa prose, comme sa poésie, est pleine de blasphèmes et d'injures contre un Dieu qu'elle

niait cependant. Il lui paraissait évidemment qu'Il avait refusé l'occasion de se réconcilier avec elle. Ceux de ses amis qui survivent, attestent qu'elle avait bon cœur envers les hommes. Elle n'en voulait qu'au monde. Elle aimait pourtant à surprendre et à terroriser par l'exposé de sa doctrine. Elle s'en prenait même volontiers aux jeunes mariés qui la visitaient d'aventure. Il ne lui resta qu'une illusion.

Ce fut la même qui avait possédé son mari : la foi à la littérature. Elle ne se tint pas, elle qui percevait le néant et la vanité de toutes choses, de traduire en vers ce néant et cette vanité. Au moins en a-t-elle récolté plus de fruit que M. Ackermann. Et justement, il n'est pas certain que le plus durable de son œuvre soit le didactisme philosophique qui fait craquer ses vers. C'est peut-être au contraire les seules pièces où sa tristesse avoue son origine humaine, et où la sagesse implacable sonne simplement comme un bonheur manqué... Elle ne revint jamais en Allemagne de peur d'y retrouver ses souvenirs. Et cela, elle l'a exprimé un jour, avec un aveu touchant.

> Comment pourrais-je encor, désolée et pieuse,
> Par les mêmes sentiers traîner mon cœur meurtri,
> Seule où nous étions deux, triste où j'étais joyeuse,
> Pleurante où j'ai souri?

Cela ranime, mieux que tout, l'ombre misérable et falote de M. Ackermann et cela marque assez, pour parler comme madame du Deffand, autre pessimiste de renom, que si la pire infortune est d'être né, le remède, qui est de mourir, est aussi affreux que le mal.

ANDRÉ THÉRIVE

ROUTE DES INDES[1]

DEUXIÈME PARTIE

LES GROTTES

VI

Le Gange, quoique coulant des pieds de Vishnu et à travers la chevelure de Siva, n'est pas un très vieux fleuve. La géologie, voyant plus loin que la religion, connaît une époque où n'existaient ni le fleuve ni les Himalayas qui lui ont donné naissance et où l'océan s'étendait sur les lieux saints de l'Hindoustan. Les montagnes s'élevèrent, leurs débris comblèrent l'océan, les dieux y prirent leur place et créèrent la rivière, et l'Inde, que nous disons immémoriale, naquit. Mais il y a en réalité une Inde beaucoup plus vieille. Aux jours de l'océan préhistorique la partie sud de la péninsule existait déjà; les sommets de Dravidia avaient été de la terre depuis que de la terre existait. Ils avaient vu d'un côté l'effondrement des continents qui les reliaient à l'Afrique, et de l'autre, le soulèvement de l'Himalaya surgissant de la mer. Rien au monde n'est aussi vieux. Aucune eau ne les recouvrit jamais, et le soleil qui les contemple depuis d'innombrables millénaires peut encore discerner dans leurs contours des formes qui furent siennes avant que notre globe ne fût arraché de son sein. Si l'on peut toucher quelque

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 avril.

part la chair de la chair du soleil, c'est là, dans ces collines d'une incroyable antiquité.

Et cependant elles-mêmes changent. Pendant que s'élevait l'Inde himalayenne, cette Inde, la primitive, s'affaissait et lentement elle rentra dans la courbe terrestre. Il est possible que dans des millénaires à venir un océan doive s'étendre là aussi et couvrir de boue les roches solaires. Pour l'instant, la plaine du Gange empiète sur elles avec quelque chose de la mer dans son action. Elles s'enlisent sous les terres naissantes. Leur masse centrale demeure intacte, mais les sentinelles avancées ont été coupées et se dressent, plantées jusqu'au genou, plantées jusqu'à la gorge, dans la terre envahissante. Il y a en elles quelque chose d'indicible. Rien ne leur est comparable au monde; un simple coup d'œil jeté sur elles suspend votre respiration. Elles se dressent abruptes, déraisonnables, sans la proportion que gardent les montagnes les plus sauvages partout ailleurs, sans comparaison possible avec rien de rêvé ou de vu. Les qualifier d'hallucinantes fait penser à des fantômes, et elles sont plus vieilles que tout esprit. L'Hindouisme a gratté et plâtré quelques rocs, mais les chasses sont délaissées comme si les pèlerins qui d'habitude recherchent l'extraordinaire en avaient trouvé là par trop. Quelques Saddhus un jour s'installèrent dans une grotte, mais ils y furent enfumés. Le Bouddha même, qui dut passer par là dans sa marche vers l'arbre Bô, a fui sans doute un renoncement plus grand que le sien et n'a laissé aucune légende de lutte ou de victoire à Marabar.

Les grottes sont vite décrites. Un tunnel de huit pieds de long, cinq pieds de haut et trois de large, conduit à une chambre circulaire d'environ vingt pieds de diamètre. Cette disposition se répète sans cesse tout au long des collines. C'est tout. Voilà une grotte de Marabar. Après avoir vu une de ces grottes, après en avoir vu deux, après en avoir vu trois, quatre, quatorze, vingt-quatre, le visiteur retourne à Chandrapore ne sachant pas bien s'il a fait une expérience curieuse ou terne, ou même s'il a fait une expérience quelconque. Il lui est difficile de parler des grottes ou de les distinguer dans son esprit, car la disposition ne change jamais; pas un

relief aux murs, pas même un nid d'abeilles ou une chauve-souris qui les différencie l'une de l'autre. Rien, rien qui les rende attachantes. Leur réputation — car elles en ont une — ne semble pas dépendre de ce qu'en disent les hommes. Tout se passe comme si dans la plaine environnante des oiseaux de passage s'étaient exclamés : « Quelle chose extraordinaire » et que le mot demeuré dans l'air eût été respiré par les hommes.

Ce sont des grottes obscures. Même lorsqu'elles s'ouvrent au soleil, il ne plonge que très peu de lumière dans la chambre circulaire par le tunnel de l'entrée. Il y a peu à voir et nul œil ne le voit jusqu'au moment où un visiteur entré là pour les cinq minutes coutumières frotte une allumette. Aussitôt une seconde flamme s'allume dans les profondeurs de la roche et s'avance vers la surface comme un esprit emprisonné : les murs de la chambre circulaire ont été miraculeusement polis. Les deux flammes s'approchent et luttent pour s'unir, mais n'y parviennent pas, car l'une respire de l'air et l'autre de la pierre. Un miroir où s'étalent des couleurs délicieuses sépare les deux amants; de délicates étoiles grises et roses s'interposent, d'exquises nébuleuses, des brouillards plus faibles que la queue d'une comète ou la lune de midi, toute la vie évanescente du granit visible là seulement.

Seul le mur de la chambre circulaire est ainsi poli. Les parois du tunnel sont encore rugueuses; elles frappent comme une addition rétrospective à la perfection intérieure. Il fallait une entrée, les hommes en ont fait une. Mais ailleurs, plus profondément dans le granit, y a-t-il des chambres sans entrée? des chambres jamais descellées depuis l'avènement des dieux? La tradition locale veut que ces dernières soient en nombre plus grand que celles qu'on visite, comme le nombre des morts surpasse celui des vivants — qu'il y en ait quatre cents, quatre mille ou quatre millions. Elles ne contiennent rien, elles ont été scellées avant que fussent créés la peste ou les trésors; si les hommes devenus curieux creusaient le roc, rien, rien ne serait ajouté à la somme des biens ou des maux. La rumeur publique en place une à l'intérieur du roc qui oscille au sommet de la plus haute colline; une grotte en forme de bulle, sans plafond ni parquet, qui mire sa propre obscurité dans toutes directions à l'infini. Si le roc tombe et

s'écrase, la grotte s'écrasera aussi, vide comme un œuf de Pâques. La roche creuse se balance dans le vent et remue même lorsqu'un corbeau vient s'y poser, d'où son nom et celui de son étonnant piédestal : le Kawa-Dol.

VIII

Sous certains éclairages et à une distance convenable, ces collines prenaient un aspect romantique; miss Quested, en les regardant au crépuscule de la plus haute vérandah du club, dit au cours d'une conversation avec miss Dereck qu'elle aurait bien aimé les visiter, que le docteur Aziz, chez Mr. Fielding, avait promis d'arranger quelque chose, et que les Hindous paraissaient oublier bien aisément. Ces paroles furent recueillies par le domestique qui leur offrait des vermouths. Ce domestique entendait l'anglais. Ce n'était pas proprement un espion, mais il avait l'ouïe bonne, et s'il n'était pas proprement soudoyé par Mahmoud Ali, ce dernier l'encourageait à venir s'accroupir avec ses domestiques et se trouvait passer par là au cours de sa visite. En voyageant l'histoire se teinta d'émotion, et Aziz apprit avec horreur que les dames anglaises, profondément offensées de son silence, avaient attendu chaque jour une invitation. Il pensait que sa remarque, pour lui sans importance, avait été oubliée. Pourvu de deux mémoires, une temporaire et une permanente, il avait déjà relégué les grottes dans un coin de la première. Il dut une fois pour toutes les en ramener et se résoudre à pousser l'entreprise. Elle allait être une réplique effrayante du thé de Fielding. Il s'assura d'abord la présence de ce dernier et celle du vieux Godbole, puis chargea Fielding d'approcher Mrs. Moore et miss Quested au moment où elles seraient seules — on devait par ce moyen tourner Ronny, leur protecteur officiel. L'affaire n'était pas trop du goût de Fielding; il avait du travail, les grottes l'ennuyaient, il prévoyait du frottement et des dépenses, mais il ne voulut pas refuser le premier service que son ami lui demandait et obéit. Les dames acceptèrent. La chose soulevait bien quelques difficultés à cause de leurs multiples invitations, et cependant elles espéraient en venir à bout après avoir pris l'avis

de Mr. Heaslop. L'avis de Ronny fut qu'il n'y avait pas d'inconvénient pourvu que Fielding prît la pleine responsabilité de leur confort. Il n'avait pas beaucoup d'enthousiasme pour ce pique-nique, mais à vrai dire les dames n'en avaient pas plus..., personne n'en avait plus, et cependant on le monta.

Aziz était terriblement tracassé. Ce n'était pas une grande expédition — un train les prenait à Chandrapore avant l'aube, un autre les y ramenait pour le déjeuner — mais il n'était qu'un petit personnage et craignait de s'en tirer à son déshonneur. Il dut demander un jour de congé au major Callendar qui le lui refusa à cause de sa maladie récente : désespoir ; une nouvelle tentative auprès du major Callendar par l'intermédiaire de Fielding obtint une permission enveloppée de mépris hargneux. Aziz dut emprunter de l'argenterie à Mahmoud Ali sans l'inviter. Puis il fallut résoudre la question des alcools; Mr. Fielding et peut-être les dames buvaient; fallait-il donc se munir de whisky-sodas et de porto? Il y avait le problème du transport de la halte de Marabar aux grottes. Il y avait le problème du professeur Godbole et de sa nourriture, comme du professeur Godbole et de la nourriture des autres — deux problèmes et non pas un seul. Le professeur n'était pas un Hindouiste très strict — il prendrait du thé, des fruits, de l'eau de Seltz et des sucreries quel qu'ait été le cuisinier, des légumes et du riz à condition qu'un brahmane les ait fait cuire, mais pas de viande, pas de gâteaux de peur qu'ils ne continssent des œufs, et il ne permettrait à personne de manger du bœuf : une tranche de bœuf sur un plat éloigné ferait s'effondrer son bonheur. Les autres pouvaient manger du mouton, pouvaient manger du jambon. Mais au mot de jambon la propre religion d'Aziz élevait la voix : il ne pouvait imaginer ses compagnons mangeant du jambon. Ennuis après ennuis surgirent sur son chemin parce qu'il avait prétendu lutter avec l'esprit de la terre hindoue qui veut maintenir les hommes en compartiments étanches.

A la fin, le moment arriva.

Ses amis le tinrent pour extravagant d'aller rechercher la compagnie de dames anglaises et l'avertirent de prendre toutes les précautions contre un défaut de ponctualité. En

conséquence il passa la nuit du départ à la gare. Les domestiques massés pêle-mêle sur le quai reçurent l'ordre de ne pas s'écarter tandis que lui-même passait le temps en va-et-vient en compagnie du vieux Mohammed Latif désigné comme majordome. Un sentiment d'insécurité et même d'irréalité l'envahit. Lorsqu'une auto apparut, il espéra que Fielding en descendrait pour lui prêter de sa fermeté. Mais elle contenait Mrs. Moore, miss Quested et leur domestique goanais. Il se précipita à leur rencontre, brusquement heureux.

— Mais vous êtes donc venues malgré tout. Comme vous êtes bonnes! — s'écria-t-il. — C'est le moment le plus heureux de ma vie.

Les dames répondirent poliment. Ce n'était pas le moment le plus heureux de leur vie, mais elles avaient la ferme intention de s'amuser, dès que serait dissipée la fatigue d'un départ trop matinal. Elles n'avaient plus vu Aziz depuis qu'ils avaient convenu de cette expédition et le remercièrent décemment.

— Vous n'avez pas besoin de billets; rappelez votre domestique. Il n'y a pas de billet sur l'embranchement de Marabar. C'est une particularité. Venez à votre wagon. Vous vous y reposerez en attendant l'arrivée de Mr. Fielding. Saviez-vous que vous voyageriez en purdah? Cela vous plaît-il?

Elles répondirent que cela leur plairait. Le train s'était avancé et une foule de domestiques grouillait déjà sur les banquettes. Aziz avait emprunté les serviteurs de ses amis et amené les trois qu'il possédait : d'où des querelles pour la préséance. Le domestique des deux dames se tenait à l'écart, une expression de mépris sur le visage. Elles l'avaient pris à leur service alors qu'elles étaient encore des voyageuses à Bombay. Dans un hôtel ou dans un milieu élégant il était parfait, mais aussitôt qu'il pensait qu'elles se commettaient avec des gens de second ordre, il les abandonnait à leur disgrâce.

La nuit était encore obscure, mais avait pris cette couleur éphémère qui marque sa fin. Perchées sur le toit d'un hangar, les poules du chef de gare cessaient de rêver de hiboux pour rêver de vautours. On éteignit les lampes pour s'éviter l'ennui de les éteindre plus tard; une odeur de tabac et des

bruits de crachats sortaient des coins sombres où attendaient les voyageurs de troisième classe; les têtes furent désemmaillotées, les dents nettoyées sur l'écorce de branchettes. Un employé était si convaincu qu'un autre soleil allait se lever qu'il sonna d'une cloche avec enthousiasme. Les domestiques en furent éveillés. Ils hurlèrent que le train partait et coururent aux deux extrémités pour l'en empêcher. Il y avait encore beaucoup à embarquer dans le wagon-purdah : une malle cerclée de cuivre, un melon surmonté d'un fez, une serviette contenant des guavas, une échelle de corde et un fusil. Les invitées se comportaient fort bien. Elles n'avaient aucun orgueil de race — Mrs. Moore était trop vieille et miss Quested trop fraîchement débarquée — et elles agissaient à l'égard d'Aziz comme envers n'importe quel jeune homme du pays qui eût été affable. Lui en était profondément ému. Il avait pensé qu'elles arriveraient en compagnie de Mr. Fielding, tandis qu'au contraire elles avaient eu assez de confiance pour venir demeurer seules avec lui pendant quelques instants.

— Renvoyez votre domestique, — suggéra-t-il, — il n'est pas nécessaire. Et nous ne serons plus ainsi qu'entre musulmans.

— C'est d'ailleurs un domestique si affreux. Antony, vous pouvez partir, nous n'avons plus besoin de vous, — dit la jeune fille avec impatience.

— Monsieur m'a dit de venir.

— Madame vous dit de partir.

— Monsieur m'a dit : « Reste auprès des dames tout le matin. »

— Oui, eh bien vos dames ne vous veulent pas.

Elle se tourna vers leur hôte :

— Débarrassez-nous en, docteur Aziz.

— Mohammed Latif? — appela-t-il.

Le parent pauvre échangea son fez contre celui du melon et mit le nez à la fenêtre du wagon dont il gouvernait le tohu-bohu.

— Mon cousin Mohammed Latif. Oh non, ne lui tendez pas la main. C'est un Hindou de la vieille souche, il préfère le salam. Tenez, que vous disais-je? Mohammed Latif, que

ton salam a de grâce! Voyez, il n'a pas compris. Il ne sait pas un mot d'anglais.

— Tu dis mensonge, — dit le vieil homme avec douceur.

— Je dis mensonge! Oh c'est épatant. N'est-ce pas un drôle de vieil homme? Il nous amusera beaucoup plus tard. Il fait toutes sortes de petites choses. Il n'est pas de beaucoup si bête que vous le pensez, ni tellement pauvre. Par chance notre famille est grande. — Il jeta un bras autour du cou crasseux. — Mais entrez donc, faites comme chez vous; oui, vous pouvez vous étendre. — Le célèbre désordre oriental paraissait enfin devoir se dissiper. — Excusez-moi. Maintenant je dois aller à la rencontre de nos deux autres invités.

De nouveau il s'énervait, car dans dix minutes seulement il serait l'heure. Cependant Fielding était Anglais et jamais un Anglais n'a manqué un train; Godbole, lui, était un Hindouiste et ne comptait pas : apaisé par cette logique, il devint un peu plus calme, tandis que s'approchait l'heure du départ. Mohammed Latif avait, par une étrenne, décidé Antony à ne pas venir. Ils firent des va-et-vient sur le quai, échangeant d'utiles paroles. Ils convinrent que le nombre des domestiques était exagéré et qu'ils en laisseraient deux ou trois à la gare de Marabar. Aziz avertit en outre le vieux bonhomme qu'il lui jouerait sans doute quelques tours dans les grottes — sans méchanceté, mais pour faire rire les hôtes. L'autre approuva avec un léger balancement de la tête : il acceptait toujours volontiers d'être ridiculisé et enjoignit à Aziz de ne pas l'épargner. Gonflé de son importance, il entreprit de conter une anecdote indécente.

— Tu me la diras une autre fois, frère, quand j'aurai plus de loisir; pour l'instant, comme je te l'ai déjà expliqué, il nous faut donner du plaisir à des non-musulmans. Trois seront des Européens, l'autre un Hindouiste, ce qu'il ne faudra pas oublier. On devra entourer d'attentions le professeur Godbole de peur qu'il ne se sente inférieur à mes autres hôtes.

— Je discuterai de philosophie avec lui.

— Ce sera très bien de ta part; mais les domestiques sont encore plus importants. Il ne faut pas donner une impres-

sion de désorganisation. On peut y arriver et je pense que tu y arriveras...

Un cri aigu sortit du wagon-purdah. Le train partait.

— Dieu de bonté! — cria Mohammed Latif.

Il s'élança vers le train et sauta sur le marchepied d'un wagon. Aziz l'imita. C'était un exploit facile car un train de petite ligne est lent à prendre quelque allure.

— Nous sommes des singes, ne vous tracassez pas, — cria-t-il suspendu à une barre et riant. Puis il hurla : « Mr. Fielding! Mr. Fielding! »

Mr. Fielding et le vieux Godbole étaient là, accrochés au passage à niveau. Épouvantable catastrophe! Les barrières avaient été fermées plus tôt que d'habitude. Ils sautèrent de leur tonga. Ils gesticulaient, mais à quoi bon? Si proches et pourtant si loin! Pendant que les wagons se bousculaient en passant l'aiguille ils eurent le temps d'échanger quelques mots désespérés.

— C'est affreux, affreux, vous me coulez.

— C'est la faute du pujah de Godbole, — cria l'Anglais.

Le Brahmaniste baissa les yeux, honteux de sa religion. Car c'était vrai : il s'était trompé sur la longueur d'une prière.

— Sautez, j'ai besoin de vous, — cria Aziz hors de lui.

— Bien. Tendez la main.

— Il ne faut pas, il va se tuer, — protesta Mrs. Moore.

Il sauta, fit un faux pas, manqua la main de son ami, et retomba sur la voie. Le train passa dans un roulement. Il se remit avec peine sur ses pieds et hurla :

— Je suis sauf, vous êtes saufs, ne vous en faites pas. — Puis sa voix ne put plus les atteindre.

— Mrs. Moore, miss Quested, notre expédition est à l'eau.

Il se balançait sur le marchepied, presque en larmes.

— Entrez, entrez; vous allez vous tuer après Mr. Fielding. Je ne vois pas que rien soit à l'eau.

— Comment cela? Oh, expliquez-moi! — dit-il d'un ton pitoyable, comme un enfant.

— Nous serons tout à fait entre musulmans, maintenant, comme vous nous l'avez promis.

Elle était parfaite comme toujours, sa chère Mrs. Moore. Toute la tendresse qu'il avait ressentie pour elle dans la mosquée jaillit de nouveau, plus fraîche d'avoir été oubliée. Il n'y avait rien qu'il ne fît pour elle. Il mourrait pour la rendre heureuse.

— Entrez, docteur Aziz, vous nous donnez le vertige, — dit l'autre dame. — S'ils sont assez fous pour manquer le train, tant pis pour eux, pas pour nous.

— C'est moi qui suis coupable. Je suis l'hôte.

— C'est absurde, entrez dans votre wagon. Nous ferons une excursion délicieuse sans eux.

Non pas parfaite comme Mrs. Moore, mais bonne et très sincère. De merveilleuses dames toutes deux et pour un matin ses invitées. Il se sentit important et plein de compétence. On avait certes perdu en Mr. Fielding un ami chaque jour plus cher, et pourtant, si Fielding était venu, lui-même fût demeuré en lisières. « Les Hindous sont incapables de prendre une responsabilité », disaient les Européens, et quelquefois aussi Hamidullah. Il ferait toucher du doigt leur erreur à ces pessimistes. Souriant avec orgueil, il contempla la campagne qui n'était encore qu'une masse obscure en mouvement dans l'obscurité, puis il leva les yeux vers le ciel où s'étalait déjà pâlissante la constellation du Scorpion. Enfin il plongea par la fenêtre d'un wagon de deuxième classe.

— Mohammed Latif, en passant, qu'y a-t-il dans ces grottes, frère? Pourquoi allons-nous les voir?

Une telle question dépassait l'horizon du parent pauvre. Il répondit seulement que Dieu et les habitants du lieu le savaient et que ces derniers seraient heureux de leur servir de guides.

IX

La plus grande partie de la vie est si terne qu'il n'y a rien à en dire, et les livres et les discours qui tentent de lui donner un intérêt sont obligés d'exagérer dans l'espoir de justifier leur propre existence. A l'intérieur du cocon tissé de travail et d'obligations sociales, l'esprit des hommes somnole la plu-

part du temps, enregistrant les alternatives de plaisir et de douleur, mais sans rien de la vivacité que nous nous attribuons. Il y a des moments, dans les jours les plus secoués, pendant lesquels rien n'arrive; nous continuons, il est vrai, à nous exclamer : « comme je suis heureux », ou « c'est horrible », mais c'est sans sincérité. « Dans la mesure où je ressens quelque chose, c'est de la joie, c'est de l'horreur » — il n'y a en nous rien de plus que cela et un organisme parfaitement adapté demeurerait silencieux.

C'était le cas de Mrs. Moore et de miss Quested qui depuis quinze jours n'avaient pas eu une sensation aiguë. Depuis que le professeur Godbole leur avait chanté son étrange petite chanson, elles avaient plus ou moins vécu dans leur cocon et la seule différence entre elles était que la vieille dame acceptait sa propre apathie, tandis que la jeune s'en voulait de la sienne. Adela croyait en l'importance comme en l'intérêt du courant entier des événements; lorsqu'elle s'ennuyait elle s'en blâmait sévèrement et contraignait ses lèvres à prononcer d'enthousiastes paroles. C'était là le seul manque de sincérité de ce caractère sincère partout ailleurs; c'était la forme intellectuelle par où sa jeunesse protestait. Elle était à ce moment particulièrement blessée, parce qu'elle se trouvait à la fois dans l'Inde et fiancée, deux conditions qui eussent dû rendre sublimes tous les instants de sa vie.

L'Inde se montrait bien obscure ce matin, quoique des Hindous la lui fissent voir. Son désir avait été exaucé, mais trop tard. Elle ne pouvait parvenir à trouver emballants Aziz ni ses projets. Elle n'était pas le moins du monde malheureuse, et les objets bizarres et variés qu'elle pouvait voir autour d'elle — le comique wagon-purdah, la pile de tapis et de coussins, les melons roulant sans cesse, l'odeur d'huiles essentielles, l'échelle, la malle au cercle de cuivre, l'irruption soudaine du maître d'hôtel de Mahmoud Ali sortant du cabinet de toilette avec, sur un plateau, du thé et des œufs pochés — tout cela était nouveau et amusant et ne laissait pas de lui fournir l'occasion de commentaires appropriés, mais ne parvenait pas à entamer son esprit. Elle essaya de retrouver son aplomb par la pensée que l'intérêt principal de sa vie serait désormais tout en Ronny.

— Quel domestique agréable et souriant! Quel soulagement après Antony!

— On ne les entend pas approcher. Drôle d'endroit pour y faire du thé, — dit Mrs. Moore qui avait espéré une sieste.

— Je vais mettre Antony à la porte. Sa conduite à la gare m'a décidée.

Mrs. Moore pensait que le meilleur Antony se montrerait à Simla. C'était là que devait se marier miss Quested, invitée par des cousins dans une maison construite face au Thibet.

— De toutes façons il nous faut trouver un second domestique. En effet, vous serez à l'hôtel à Simla et je ne pense pas que le Baldeo de Ronny...

Elle adorait faire des projets.

— Eh bien, prenez un autre domestique, je garderai Antony avec moi. Je suis faite à ses manières peu gracieuses. Il me servira pendant la saison chaude.

— Je ne crois pas à la saison chaude. Les gens qui en parlent sans cesse comme le major Callendar le font pour qu'on se sente diminué et sans expérience; c'est comme leur rengaine : « Je suis depuis vingt ans dans le pays ».

— Je crois à la saison chaude, mais je n'avais jamais pensé qu'elle dût m'embouteiller comme elle va le faire.

Car, à cause des sages délais demandés par Ronny et Adela, ils ne pourraient se marier qu'en mai, et, par suite, Mrs. Moore ne pouvait songer à regagner l'Angleterre aussitôt après leur mariage, ce qu'elle avait d'abord espéré. En mai une barrière de feu serait tombée sur l'Inde et les mers avoisinantes, de sorte qu'elle devrait demeurer perchée sur les Himalayas attendant que le monde fraîchisse.

— Je ne me laisserai pas embouteiller, — proclama la jeune fille. — Je ne peux pas supporter, ici, ces femmes qui laissent leurs maris se griller dans les plaines. Mrs. McBryde n'est pas restée avec son mari un seul été depuis son mariage; elle le laisse, lui qui est très intelligent, la moitié de l'année seul et puis s'étonne de ne pas s'entendre avec lui.

— Elle a des enfants, voyez-vous!

— Oui, c'est vrai, — dit miss Quested déconcertée.

— Ce sont les enfants qui comptent d'abord jusqu'au moment où, grands et saufs, on les marie. Alors on reprend

le droit de vivre pour soi-même, en plaine ou en montagne, comme on le juge convenable.

— C'est vrai, vous avez parfaitement raison. Je n'y avais jamais songé clairement.

— A moins qu'on ne soit devenu trop vieux et trop stupide.

Elle tendit sa tasse vide au domestique.

— Je pense maintenant que mes cousins me trouveront un domestique à Simla, au moins pour me servir au moment du mariage, après quoi Ronny a l'intention de réorganiser entièrement sa maison. Il s'en tire très bien pour un célibataire, mais lorsqu'il sera marié, quelques changements seront sûrement nécessaires; ses vieux domestiques ne voudront pas recevoir d'ordres de moi-même et je ne peux leur en vouloir.

Mrs. Moore souleva les persiennes et regarda au dehors. Elle avait amené l'un à l'autre Adela et Ronny suivant leur mutuel désir, mais vraiment ils ne pouvaient lui demander de s'occuper d'eux plus avant. Elle sentait toujours plus vivement (vision ou cauchemar?) que, si les individus sont importants, les relations entre individus ne le sont pas, et qu'en particulier on avait fait beaucoup de bruit inutile autour du mariage; des siècles d'embrassements charnels, et cependant l'homme n'était pas plus près de comprendre l'homme.

— Peut-on voir quelque chose des montagnes?

— Rien que des ombres découpées dans la nuit.

Elle essaya de voir dans le crépuscule sans heure. Le train traversa une nullah; « pomp, pomp, pomp » faisaient les roues en avançant avec lenteur sur le pont. Cent mètres après on passa une autre nullah, puis une troisième, donnant à penser qu'on approchait de lieux élevés. Adela revint à ses projets; elle avait toujours, depuis sa jeunesse, été passionnée de projets. De temps à autre elle payait un tribut au présent, disait combien Aziz lui paraissait intelligent et bon camarade, mangeait une guava, ne parvenait pas à manger un gâteau frit, essayait son urdu avec le domestique; mais ses pensées, toujours, retournaient au plastique futur et à cette vie d'Anglo-Inde qu'elle avait décidé de supporter. Et tandis qu'elle la jugeait, avec ses inévitables

Turtons et Burtons, le train scandait ses phrases : « pomp, pomp, pomp », le train à moitié endormi, qui n'allait précisément nulle part et ne transportait aucun voyageur d'importance dans aucun de ses wagons, le train de petite ligne enfin, perdu sur un ballast bas au milieu de champs ternes. Sa raison d'être — car il en avait une — échappait à l'esprit documenté d'Adela. Très loin derrière elle, avec un cri aigu qui parlait d'affaires, se précipitait le rapide, joignant des villes importantes comme Calcutta et Lahore, où se passent d'intéressants événements, où se développent des personnalités. Elle comprenait cela. Par malheur l'Inde ne possède que peu de villes importantes. L'Inde n'est que campagnes : des champs, des champs, puis la montagne, la jungle, la montagne, des champs encore. La petite ligne s'arrête, la route n'est praticable aux voitures que jusqu'à un certain point, puis les chars à bœufs se traînent le long des ornières d'un chemin; celui-ci, dans les cultures, s'effrange en sentiers qui disparaissent enfin à côté d'une éclaboussure de peinture rouge. Comment l'esprit pourrait-il étreindre un pays pareil? Des générations d'envahisseurs ont essayé, mais n'y sont toujours demeurées qu'en exil. Les grandes villes qu'ils y ont construites ne sont que des retraites; leurs querelles, la maladie d'hommes qui ne peuvent parvenir à être chez eux. L'Inde connaît leurs ennuis. Elle connaît leurs malaises, elle connaît les malaises du monde entier dans ses profondeurs les plus intimes. Elle dit : « Viens », par ses cent bouches, par des objets ridicules et sacrés. Mais viens à quoi? Elle ne l'a jamais dit. Elle n'est pas une promesse, mais seulement un appel.

— J'irai vous chercher à Simla lorsqu'il fera assez frais, je vous désembouteillerai, — dit la loyale jeune fille. — Nous verrons alors ensemble quelques-uns des monuments mongols. Quelle chose affreuse si nous vous laissions partir sans voir le Taj! Et puis j'irai moi-même vous embarquer à Bombay. La dernière vision que vous aurez de ce pays sera vraiment intéressante.

Mais Mrs. Moore s'était endormie, épuisée par le départ matinal. Elle était d'une santé plutôt mauvaise et n'aurait pas dû tenter l'excursion, mais s'y était engagée bravement,

de peur que le plaisir des autres ne souffrît de son absence. Ses rêves avaient toujours la même trame, mais voici qu'y apparaissaient ses autres enfants, Stella et Ralph, lui demandant quelque chose, cependant qu'elle leur expliquait l'impossibilité, pour elle, de se trouver dans deux familles à la fois. Quand elle s'éveilla, Adela avait cessé de bâtir des projets et, penchée à la portière, disait : « Elles sont tout à fait étonnantes. »

Surprenantes déjà de l'élévation où était placé le quartier européen, ici les Marabar étaient des dieux devant qui comparaissait la terre. Le Kawa-Dol était le plus proche. Il formait, dressé d'un seul jet, un socle massif sur le sommet duquel un roc était posé, autant qu'une masse si énorme peut être appelée un roc.

Derrière lui gisaient les autres collines qui contenaient les grottes, chacune séparée de sa voisine par de larges couloirs de plaine. Leur groupe, d'une dizaine en tout, parut s'émouvoir lorsque le train rampa à leur pied, comme si elles eussent surveillé son arrivée.

— Je n'aurais voulu manquer cela pour rien au monde, — dit la jeune fille exagérant son enthousiasme. — Regardez, le soleil se lève... le spectacle va devenir splendide... venez vite voir. Je n'aurais voulu manquer cela pour rien au monde. Nous n'aurions jamais pu le voir si nous étions restées rivées aux Turton et à leurs éternels éléphants.

Pendant qu'elle parlait, le ciel, à gauche, vira à l'orange exaspéré. La couleur palpita et grandit derrière un groupe d'arbres, crût en intensité, devint cependant plus brillante, incroyablement plus brillante, repoussa le globe d'air qu'elle entourait. Elles attendirent le miracle. Mais au moment suprême, lorsque la nuit eût dû mourir et le jour naître, rien n'arriva. La source céleste parut avoir épuisé sa force. Les nuances de l'Orient se ternirent, les collines parurent plus sombres quoiqu'elles fussent en réalité mieux éclairées, et un désappointement profond entra avec la brise du matin. Pourquoi, lorsque la chambre était prête, le marié n'entrait-il pas au son des trompettes et des hautbois comme l'humanité l'attendait? Le soleil se levait sans faste. On pouvait voir maintenant son disque jaunâtre se traîner derrière les

arbres ou se découper sur un ciel incolore, touchant de ses rayons le corps des hommes déjà au travail dans les champs.

— Ah! ce doit être la fausse aurore... N'est-elle pas causée par les poussières des hautes couches atmosphériques qui n'ont pu se déposer pendant la nuit? Mr. McBryde l'a dit, me semble-t-il. Eh bien, je dois admettre que l'Angleterre l'emporte pour les levers de soleil. Vous souvenez-vous de Grasmere? Ah! cette chère Grasmere!

Ses petits lacs et ses montagnes étaient aimés de tous. Romantique mais accessible, Grasmere s'élevait d'une planète plus hospitalière. Ici les plis douteux de la plaine venaient toucher les genoux de Marabar.

— Bonjour, bonjour, mettez vos casques, — cria Aziz de l'autre bout du train. — Mettez vos casques tout de suite, le soleil du matin est très dangereux pour la tête. Je parle en docteur.

— Bonjour, bonjour, mettez donc le vôtre.

— Il n'est pas dangereux pour une tête dure comme la mienne.

Il se donnait en riant de grands coups sur le crâne et soulevait dans son poing d'épaisses masses de cheveux.

— Quel charmant garçon! — murmura Adela.

— Écoutez... Mohammed Latif vous dit bonjour aussi.

Suivirent diverses plaisanteries sans sel.

— Docteur Aziz, qu'est-il arrivé à vos collines? Le train a oublié de s'arrêter.

— C'est peut-être un circulaire qui revient sans arrêt à Chandrapore. Sait-on jamais?

Après avoir erré dans la plaine pendant un mille le train ralentit devant un éléphant. Il y avait bien aussi un quai, mais il se ratatinait jusqu'à n'être rien. Un éléphant balançant son front tatoué dans le matin!

— Oh! quelle surprise! — s'écrièrent les dames avec politesse.

Aziz ne disait rien, mais manquait d'éclater d'orgueil et de satisfaction. L'éléphant était l'ornement principal du pique-nique et Dieu seul connaissait les démarches qu'il avait dû faire pour l'obtenir. Semi-officiel, on l'approchait le plus commodément par l'intermédiaire du Nawab Bahadur,

lequel était le plus commodément approché par l'intermédiaire de Nureddin; ce dernier n'avait répondu à aucune lettre; mais sa mère, qui avait sur lui beaucoup d'influence, était une grande amie d'Hamidullah Bégum, laquelle, avec une extrême bonté, avait promis d'aller lui rendre visite pourvu que la persienne brisée de sa voiture-purdah revînt assez tôt de Calcutta. Que l'éléphant fût au bout d'un fil si long et si mince emplissait Aziz de joie et lui faisait goûter avec humour cet Orient où les amis des amis sont une réalité, où tout finit par arriver, où chacun enfin obtient tôt ou tard sa part de bonheur. Mohammed Latif n'était pas moins heureux parce que deux des hôtes avaient manqué le train et qu'il pourrait par suite grimper dans le howdah au lieu de suivre dans une carriole; les domestiques, heureux aussi parce qu'un éléphant flattait leur amour-propre, firent rouler les bagages dans la poussière à grands cris et à grandes claques, se jetant des ordres les uns aux autres et tout secoués de bonne volonté.

— Il nous faudra une heure pour aller, une pour revenir, et pour visiter les grottes, deux heures que nous compterons trois, — dit Aziz avec un charmant sourire. Il y avait brusquement quelque chose de royal dans ses manières. — Le train de retour est à onze heures et demie et vous serez assises avec Mr. Heaslop devant votre déjeuner à Chandrapore exactement à votre heure habituelle, c'est-à-dire une heure et quart. Je connais tous les détails de votre vie. Quatre heures — une toute petite excursion — et une heure supplémentaire pour les hasards malheureux qui sont quelque peu fréquents dans ce pays. Mon projet est de tout ordonner sans vous consulter; mais vous, Mrs. Moore ou miss Quested, pouvez à tout moment changer ce que vous voudrez, même si le changement devait nous faire renoncer aux grottes. Sommes-nous d'accord? Maintenant, montez sur cet animal sauvage.

L'éléphant s'était agenouillé, gris et solitaire comme une nouvelle colline. Elles grimpèrent à l'échelle; Aziz monta à la mode des chasseurs, posant le pied en premier lieu sur le bord aigu du talon, puis sur la queue recourbée. Lorsque Mohammed Latif voulut le suivre, le domestique qui tenait l'extrémité de la queue la lâcha conformément aux instruc-

tions reçues, de sorte que le parent pauvre glissa et dut se raccrocher au filet qui couvrait la croupe de l'animal. C'était un petit trait de bouffonnerie de cour qui n'effraya personne, hormis précisément les dames qu'il devait divertir. Toutes deux détestaient les bonnes blagues. Puis la bête se dressa en deux mouvements effroyables, les plaçant à dix pieds au-dessus de la plaine. Aussitôt se forma au-dessous d'eux la croûte vivante qu'un éléphant fait toujours naître à ses pieds — des paysans, des enfants nus. Les domestiques jetaient de la vaisselle dans les tongas. Hassan s'adjugea l'étalon préparé pour Aziz et défia de sa hauteur l'homme de Mahmoud Ali. Le Brahmaniste loué pour faire la cuisine du professeur Godbole fut déposé sous un acacia pour y attendre le retour. Le train, avec aussi l'espoir de retourner, partit en se dandinant à travers les champs, tournant la tête de côté et d'autre comme un mille-pattes. Le seul autre mouvement visible était celui d'antennes — en réalité les contrepoids des puits s'élevant et s'abaissant sur leurs pivots de boue par toute la plaine et y déversant de minces filets d'eau. La scène était agréable plutôt qu'autre chose dans l'atmosphère douce du matin, mais n'avait que peu de couleur et pas de vie.

Cependant que l'éléphant s'avançait vers les collines (le soleil pâle les avait entre temps saluées jusqu'à la base et tracé des ombres au creux de leurs plis), un nouvel aspect de celles-ci se révéla, un silence spirituel envahissant l'âme plus que l'oreille. La vie se poursuivait familière, mais rien n'y avait plus de conséquences : les sons n'entraînaient pas d'écho, les pensées pas de développement. Tout paraissait coupé à la racine et par suite faussé d'illusion. Par exemple, on voyait au bord du sentier quelques levées de terre basses, dentelées, touchées de badigeon. Qu'étaient ces monticules — des tombes, les seins de la déesse Parvati? Les paysans au-dessous d'eux donnaient l'une et l'autre réponse. De même il y eut, à propos d'un serpent, une confusion qu'on n'éclaircit jamais. Miss Quested aperçut une chose mince et noire dressée sur son extrémité sur la rive opposée d'un ruisseau et dit : « Un serpent ». Les indigènes approuvèrent et Aziz expliqua : c'était un cobra noir très venimeux qui s'était dressé pour

regarder passer l'éléphant. Mais en regardant à travers les jumelles de Ronny, Adela trouva que ce n'était pas un serpent, mais un moignon flétri et tordu de palmier. De sorte qu'elle dit : « Ce n'est pas un serpent ». Les indigènes la contredirent. Elle leur avait fait entrer le mot dans l'esprit et ils refusaient de l'en chasser. Aziz admit que la chose ressemblait à un arbre dans les jumelles, mais maintint que c'était bien un cobra et se lança dans une improvisation informe sur le mimétisme protecteur des animaux. La chose resta obscure sans devenir romanesque. Des voiles de chaleur soufflés par les gorges du Kawa-Dol accroissaient la confusion. Ils surgissaient à intervalles irréguliers, se déplaçant capricieusement. De temps à autre un carré de terre sautait comme s'il eût été dans une poêle à frire, puis, retombé, demeurait immobile. Lorsqu'ils approchèrent, le rayonnement cessa.

L'éléphant marcha droit au Kawa-Dol comme s'il eût eu l'intention d'en heurter du front la muraille pour demander à entrer, puis obliqua et prit un sentier qui faisait le tour de sa base. Les roches plongeaient droit dans la terre comme des falaises dans la mer, et au moment où miss Quested en faisait la remarque et déclarait la chose frappante, la plaine disparut tranquillement, détachée comme une écorce peut-on dire, et l'on ne vit plus rien de tous côtés que le granit et le calme de sa mort parfaite. Le ciel dominant tout, comme d'ordinaire, était pourtant d'une proximité malsaine, collé en plafond aux bords de la gorge. Il semblait qu'on n'eût jamais ouvert ce couloir pour y remuer quoi que ce fût. Préoccupé de sa propre magnificence, Aziz ne vit rien. Les hôtes virent un peu plus. Elles n'eurent pas la sensation que ce fût là un lieu attirant et qui valût vraiment une visite; elles auraient préféré le voir se transformer en quelque spectacle musulman, une mosquée par exemple, que leur hôte aurait goûté et commenté. Son ignorance devint patente et apparut presque comme un défaut. En dépit de sa conversation gaie et confiante, il n'avait aucune notion de l'attitude adéquate à cet aspect de l'Inde; privé de l'aide du professeur Godbole, il y étais perdu autant qu'elles-mêmes.

Le couloir se rétrécit puis s'élargit en une sorte de plateau.

Là était plus ou moins le but de leur course. Un réservoir en ruine gardait un peu d'eau qui conviendrait aux animaux, et juste au-dessus de la boue, un trou noir se découpait — la première grotte. Trois collines entouraient le plateau. Deux d'entre elles soufflaient activement de la chaleur, mais la troisième était dans l'ombre : ils campèrent là.

— Un endroit pas mal horrible et étouffant! — murmura pour elle-même Mrs. Moore.

— Avec quelle rapidité vos domestiques font leur service, — s'écria miss Quested, car une nappe avait déjà été étendue avec un vase de fleurs artificielles au centre, et le maître d'hôtel de Mahmoud Ali leur offrait des œufs pochés et du thé pour la seconde fois.

— J'ai pensé que nous mangerions cela avant notre visite aux grottes et que nous déjeunerions après.

— N'est-ce pas là le déjeuner?

— Le déjeuner? Ceci? Pensiez-vous que je vous traiterais de façon si étrange?

On l'avait averti que la gent anglaise ne s'arrêtait jamais de manger et qu'il valait mieux les nourrir toutes les deux heures en attendant qu'un repas solide fût prêt.

— Comme tout est bien organisé!

— Vous me direz cela quand nous serons de retour à Chandrapore. Mais quelque malheur que le sort me réserve, vous demeurez mes hôtes.

Il parlait maintenant avec gravité. Elles dépendaient de lui pendant quelques heures et il leur était reconnaissant d'en avoir décidé ainsi elles-mêmes. D'ailleurs, tout allait bien; l'éléphant portait à sa bouche une branche fraîchement coupée, les brancards de la tonga se dressaient immobiles dans l'air, le boy cuisinier pelait des pommes de terre, Hassan criait et Mohammed Latif restait debout comme il le devait, une badine écorcée à la main. L'excursion était un succès, et c'était une excursion hindoue, et il avait été donné à un jeune homme obscur de recevoir courtoisement des visiteurs venus d'un autre pays, ce que tous les Hindous aspirent à faire — fussent-ils cyniques comme Mahmoud Ali — sans en avoir jamais l'occasion. L'hospitalité était complète, c'étaient là « ses » invitées; elles devaient être heureuses, son

honneur y était engagé, et le moindre désagrément qu'il leur faudrait subir déchirerait son âme.

Comme beaucoup d'Orientaux, Aziz exagérait l'hospitalité, la confondant avec l'intimité, sans voir qu'elle se mêle de possession égoïste. C'était seulement lorsqu'il avait auprès de lui Mrs. Moore ou Fielding qu'il voyait plus avant et sentait qu'il est plus divin de recevoir que de donner. Tous deux avaient sur lui une influence étrange et belle — c'étaient ses amis et ils l'étaient pour toujours comme lui-même était pour toujours le leur; il les aimait tant que donner et recevoir finissaient par se confondre. Il les aimait même mieux que les Hamidullah parce qu'il avait surmonté des obstacles pour les rencontrer et que de pareilles difficultés stimulent un esprit généreux. Il garderait leurs images jusqu'à son jour de mort, quelque part dans son âme où elles s'étaient gravées définitives. Il regarda à cet instant Mrs. Moore assise sur une chaise longue en train de boire son thé à petits coups et en eut une joie qui portait en elle-même le germe de sa propre ruine; il en viendrait à penser : « Oh, que pourrais-je faire de plus pour elle? » retournant ainsi au cycle morne des joies de l'hospitalité. Le cercle dur de ses yeux noirs s'emplit d'une douce et tendre lumière. Il dit :

— Vous souvenez-vous parfois de notre mosquée, Mrs. Moore?

— Mais oui, mais oui, — dit-elle, brusquement revigorée et jeune.

— Et combien je me suis montré rude et grossier, et combien vous vous êtes montrée bonne!

— Et comme nous avons été heureux tous les deux.

— Ce sont les plus longues amitiés qui commencent ainsi, je pense. Pourrai-je jamais faire la connaissance de vos autres enfants?

— Savez-vous quelque chose des autres? Elle ne veut jamais m'en parler, — dit miss Quested rompant involontairement le charme.

— Ralph et Stella, parfaitement, je connais tout ce qui les concerne. Mais il ne faut pas oublier de visiter nos grottes. Un des rêves de ma vie est accompli en vous ayant ici toutes deux pour invitées. Vous ne pouvez imaginer à quel point

vous m'avez comblé. Je me sens l'égal de l'empereur Babur.

— Pourquoi de celui-là? — demanda-t-elle en se levant.

— Parce que c'est avec lui que mes ancêtres sont descendus de l'Afghanistan. Ils se joignirent à lui à Hérat. Lui aussi n'avait souvent pas plus d'un éléphant et quelquefois aucun, mais il ne cessa jamais de se montrer hospitalier. Qu'il combattît, chassât ou s'enfuît, toujours il s'arrêtait au milieu des collines, exactement comme nous le faisons aujourd'hui. Jamais il n'eût abandonné la pratique de l'hospitalité et des plaisirs; n'y eût-il que peu de nourriture, il voulait du moins qu'on la présentât joliment; n'y eût-il qu'un seul instrument, il le forçait de jouer une belle mélodie. Il est mon idéal. Il est le type de l'homme noble et pauvre, et il devint un grand roi.

— Je pensais qu'un autre empereur était votre favori... J'ai oublié son nom... Vous en avez parlé chez Mr. Fielding : celui que mon livre appelle Aureng-Zeb.

— Alamgir? Ah oui, ce fut évidemment le plus pieux. Mais Babur de toute sa vie n'a jamais trahi un ami, de sorte que je ne peux penser qu'à lui ce matin. Et savez-vous comment il mourut? Il quitta la vie pour son fils. Une mort bien plus difficile qu'au combat. Ils furent pris par les chaleurs. Ils auraient dû retourner à Kaboul pour la mauvaise saison, mais ne le purent pour des raisons d'État et, à Agra, Hamayun tomba malade. Babur fit trois fois le tour du lit et dit : « Je l'ai emportée », et effectivement il l'emporta; la fièvre quitta son fils et le saisit à sa place; il en mourut. Voilà pourquoi je préfère Babur à Alamgir. Je ne devrais pas, mais c'est ainsi. En tout cas je ne veux pas vous retarder. Je vois que vous êtes prêtes à partir.

— Pas du tout, — dit Adela en se rasseyant à côté de Mrs. Moore. — De telles conversations nous font grand plaisir.

Car enfin il parlait de ce qu'il connaissait et sentait, il parlait comme il l'avait fait dans le pavillon de Fielding; il était de nouveau le guide oriental qu'elles appréciaient.

— J'aime toujours parler des Mongols. C'est le plus grand plaisir que je connaisse. Voyez-vous, ces six empereurs étaient tous des hommes extraordinaires, et dès qu'on pro-

nonce le nom de l'un d'eux, peu importe lequel, j'oublie tout le reste du monde hormis les cinq autres. Vous ne pourriez trouver dans tous les royaumes de la terre six rois semblables, je veux dire venant l'un après l'autre de père en fils.

— Dites-nous quelque chose d'Akbar.

— Ah! Vous avez entendu le nom d'Akbar? Bien. Hamidullah — que vous rencontrerez — vous dira qu'Akbar était le plus grand de tous. Pour ma part je dis : « Oui, Akbar est tout à fait étonnant mais à moitié Hindouiste; ce n'était pas un vrai musulman », ce qui fait crier à Hamidullah : « Pas plus que Babur qui buvait du vin ». Mais Babur se repentait toujours après, cela change tout, tandis qu'Akbar ne s'est jamais repenti de la nouvelle religion qu'il a inventée à la place du saint Koran.

— Mais la nouvelle religion d'Akbar n'était-elle pas très belle? Elle devait embrasser l'Inde entière.

— Miss Quested, belle mais folle. Vous gardez votre religion et moi la mienne. C'est le meilleur. Rien ne saurait embrasser l'Inde entière, rien, rien, et c'est là qu'Akbar s'est trompé.

— Oh! est-ce là votre sentiment, docteur Aziz? — dit-elle pensive. — J'espère que vous avez tort. Il doit y avoir quelque chose d'universel dans ce pays — je ne dis pas que c'est la religion, je ne suis pas religieuse — mais il y a quelque chose, ou sinon, comment les barrières pourraient-elles être abattues?

Elle ne faisait que plaider la cause de cette fraternité universelle dont il rêvait quelquefois; mais aussitôt qu'on la plaidait en prose, elle lui paraissait fausse.

— Considérez mon propre cas, — continua-t-elle, et c'était bien en effet la pensée de son propre cas qui l'avait animée. — Je ne sais s'il vous est arrivé d'en entendre parler, mais je vais épouser Mr. Heaslop.

— Je ne puis que vous en féliciter bien sincèrement.

— Mrs. Moore, puis-je proposer au docteur Aziz notre difficulté, je veux dire celle de l'Anglo-Inde?

— C'est votre difficulté, ma chérie, non la mienne.

— Ah! c'est vrai. Eh bien, en épousant Mr. Heaslop, je vais devenir ce qu'on appelle une Anglo-Hindoue.

Il éleva la main en signe de protestation.

— Impossible. Retirez une remarque si terrible.

— Mais si, c'est inévitable. Je ne saurais me soustraire à la dénomination. Ce que j'espère bien éviter, c'est l'esprit. Des femmes comme... (Elle s'arrêta, répugnant un peu à donner des noms; elle aurait dit hardiment « Mrs. Turton et Mrs. Callendar » quinze jours auparavant.) Il y a des femmes qui sont si... enfin, si peu généreuses et si bêtement hautaines avec les Hindous que je me sentirais plus honteuse qu'on ne peut le dire si je venais à leur ressembler; mais — et là se trouve ma difficulté — je n'ai rien de spécial ni de particulièrement bon ou fort pour m'aider à résister au milieu et m'empêcher de devenir semblable à elles. J'ai de pitoyables défauts. Voilà pourquoi j'ai besoin de la « religion universelle » d'Akbar ou de quelque chose d'équivalent qui m'aide a rester polie et sensible. Voyez-vous ce que je veux dire?

Les remarques de la jeune fille lui plaisaient, mais son esprit s'était étroitement fermé depuis cette allusion à son mariage. Il ne voulait pas être mêlé à cette sorte de choses.

— Vous serez certainement heureuse avec un homme de la famille de Mrs. Moore, — dit-il en s'inclinant poliment.

— Oh! mon bonheur, c'est un autre problème. Je veux vous consulter sur cette difficulté de l'Anglo-Inde. Pouvez-vous me donner un avis quelconque?

— Vous ne ressemblez pas du tout aux autres, je vous assure. Vous ne serez jamais dure avec les miens.

— On m'a dit que tout le monde devient dur au bout d'un an.

— Eh bien, on vous a menti, — jeta-t-il brusquement, car elle avait dit juste et l'avait touché à vif; c'était même une insulte dans les circonstances présentes.

Il retrouva aussitôt son calme et rit, mais l'erreur de la jeune fille brisa leur conversation — on aurait presque pu dire leur civilisation — qui se dispersa comme les pétales d'une fleur du désert et les laissa au milieu des collines.

— Venez, — dit-il, en tendant à chacune une main.

Elles se levèrent un peu à regret et se tournèrent vers le paysage.

On accédait à la première grotte sans trop de difficultés. Ils longèrent la flaque d'eau, puis grimpèrent sur des roches

quelque peu rébarbatives, le dos écrasé de soleil. Courbant la tête ils disparurent l'un après l'autre à l'intérieur de la colline. Le petit trou noir bâilla de nouveau là où leurs silhouettes colorées s'étaient un instant agitées. Elles avaient été aspirées comme l'eau d'un entonnoir. Lisses et chauves se dressaient les murs du précipice. Lisse et collant le ciel rejoignait les bords du précipice; massif et blanc un milan sacré battait des ailes avec une gaucherie qui semblait volontaire. Avant que l'homme fût né, l'homme et sa démangeaison de paraître, la planète devait avoir cet aspect. Le milan partit à grands coups d'ailes... Avant que les oiseaux peut-être ne fussent nés... A ce moment le trou dégurgita l'humanité.

Une grotte de Marabar avait paru une chose affreuse au moins à Mrs. Moore, car elle s'y était presque évanouie; elle eut même quelque difficulté à ne pas le déclarer lorsqu'elle se retrouva à l'air libre. C'était assez naturel : elle avait toujours été sujette aux évanouissements et trop de gens avaient empli la grotte, toute leur suite les ayant accompagnés. Bourrée de leurs domestiques et d'indigènes, la chambre ronde se mit à sentir mauvais. Elle perdit Aziz et Adela dans l'obscurité, ne sut plus qui la touchait, suffoqua, et sentit une horrible chose nue la frapper au visage et s'appliquer sur sa bouche comme un coussin. Elle tenta de regagner le couloir d'entrée, mais une vague d'indigènes la balaya de nouveau en arrière. Elle heurta le mur du front. Pendant un instant elle devint folle, frappant et hurlant comme une possédée. Car elle n'était pas seulement bouleversée par la pression écrasante de la foule et sa puanteur, mais encore par un épouvantable écho.

Le professeur Godbole n'avait jamais parlé d'écho; il n'en avait jamais été frappé peut-être. Il y a quelques échos délicieux dans l'Inde; il y a le murmure qui court autour du dôme de Bijapour; il y a les longues phrases compactes qui voyagent dans l'air à Mandu et reviennent intactes à celui qui les a prononcées. L'écho d'une grotte de Marabar ne ressemble en rien à ceci, on n'y saurait rien distinguer. Quoi que l'on dise, le même bruit monotone répond et tremble

le long des murs, montant et descendant jusqu'à ce que le toit l'absorbe. « Boum » est le son le plus rapproché que l'alphabet humain puisse donner, ou « bou-oum » ou « ou-boum » — complètement terne. Les espoirs, les politesses, les éternuements, le craquement d'un soulier, tout produit le même « boum ». Même le bruit d'une allumette frottée fait onduler une petite chenille trop faible pour accomplir le cercle, mais qui veille éternellement. Et si plusieurs personnes parlent à la fois, une sorte de hurlement commence, aux ondulations toujours renaissantes, l'écho engendre l'écho et la grotte est toute bourrée d'un serpent composé lui-même d'une multitude de petits serpents dont chacun se tord pour son propre compte.

Derrière Mrs. Moore tout le monde sortit en foule. Elle avait donné le signal du reflux. Elle vit sortir Aziz et Adela tous deux souriants, et, ne voulant pas faire penser au jeune homme que sa réception était ratée, elle sourit aussi. Elle regarda sortir un à un tous les hommes, cherchant un visage crapuleux, mais n'en vit aucun; elle comprit alors qu'elle avait été au milieu des individus les plus doux qui n'avaient d'autre désir que de l'honorer et que la chose nue en coussin n'était qu'un pauvre petit bébé accroché à la hanche de sa mère. Il ne s'était rien passé de mal dans la grotte, mais elle n'y avait pas pris de plaisir; non, elle n'y avait pas pris de plaisir, et elle décida de n'en pas visiter une seconde.

— Avez-vous vu la réflexion de l'allumette? C'est assez joli, — dit Adela.

— Je ne me souviens pas...

— Mais il dit que ce n'est pas là une bonne grotte, que les meilleures sont au Kawa-Dol.

— Je ne pense pas y aller. Je déteste grimper.

— Fort bien. Asseyons-nous donc à l'ombre en attendant le déjeuner.

— Oh! mais il va en être très désappointé; il a pris tant de mal. Vous devriez continuer, cela vous importe peu.

— Oui, il faudrait peut-être, — dit la jeune fille indifférente, mais désirant se montrer aimable.

Les domestiques dégringolaient vers le campement, poursuivis par les graves admonestations de Mohammed Latif. Aziz vint aider ses hôtes à passer les rochers. Il était au comble

de sa puissance, humble et fort, trop sûr de lui-même pour s'irriter d'une critique et fut sincèrement heureux en apprenant qu'elles voulaient modifier ses plans.

— Parfaitement, miss Quested, nous allons continuer tous les deux ensemble et laisser Mrs. Moore ici; nous ne resterons pas longtemps, sans cependant nous hâter, sûrs que c'est là ce qu'elle désire.

— Très bien. Je regrette de ne pas vous accompagner, mais je suis une triste marcheuse.

— Chère Mrs. Moore, rien ne peut importer puisque vous êtes mes hôtes. Je suis très content que vous ne veniez pas : c'est assez étrange en apparence, mais c'est que vous me parlez en toute franchise, en amie.

— Oui, je suis votre amie, — dit-elle en posant la main sur sa manche et en pensant malgré sa fatigue combien il était charmant, combien il était bon et combien elle désirait profondément son bonheur. — Ainsi, puis-je vous suggérer encore quelque chose? Ne laissez pas tant de gens vous accompagner cette fois; je pense que vous vous en trouverez mieux.

— C'est exact, c'est exact, — cria-t-il et se précipitant à l'autre extrême, il défendit à tous, sauf à un guide, de venir avec eux au Kawa-Dol. — Est-ce bien ainsi? — demanda-t-il.

— Tout à fait bien. Et maintenant amusez-vous bien, et lorsque vous reviendrez vous me direz tout ce que vous aurez vu.

Et elle se laissa tomber dans la chaise longue.

S'ils allaient jusqu'à la grande poche de grottes, ils seraient absents au moins pendant une heure. Elle prit son bloc à correspondance et commença :

Chère Stella, cher Ralph, — puis s'arrêta et contempla la bizarre vallée et leur minuscule invasion. L'éléphant lui-même y perdait son prestige. Elle laissa monter son regard de la bête au couloir d'entrée de la grotte. Non, elle n'avait vraiment pas envie de renouveler cette expérience. Plus elle y pensait, plus l'affaire lui paraissait effrayante et désagréable. La pensée lui en pesait plus maintenant que tout à l'heure la chose même. Elle pouvait bien oublier l'étouffement et la puanteur, mais l'écho, par une manœuvre indicible, commençait à miner son attachement à la vie. Survenu dans un moment de dépression physique, il avait pu lui mur-

murer : « Le sentiment, la piété, le courage — tout cela existe, mais tout cela revient au même, et l'ordure aussi. Tout existe et rien n'a de valeur. » Si l'on avait prononcé dans cette salle des paroles abominables ou cité de nobles vers, le commentaire aurait été le même « ou-boum ». Si quelqu'un y avait plaidé avec la voix des anges pour tous les malheurs et toutes les incompréhensions du monde, passé, présent et à venir, pour toutes les misères qui accablent les hommes quelles que soient leurs opinions ou leur situation et quelque peine qu'ils se donnent pour biaiser ou bluffer — le résultat eût été le même, un identique serpent aurait descendu et remonté jusqu'au plafond. Les démons du Nord, on peut encore écrire sur eux des poèmes, mais nul ne saurait élever jusqu'au romantique une des grottes de Marabar, parce qu'elles ôtent à l'éternité et à l'infini leur ampleur, la seule qualité en eux dont l'homme puisse s'accommoder.

Elle tenta de poursuivre sa lettre et de se souvenir qu'elle n'était rien qu'une vieille dame qui s'était levée trop tôt et avait voyagé trop loin, que le désespoir qui l'envahissait n'était rien que son désespoir, sa propre faiblesse, et que, même si elle était frappée d'insolation et en mourait, le monde poursuivrait son chemin. Mais brusquement à l'horizon de son esprit la Religion apparut, un pauvre petit christianisme bavard, et elle comprit que toutes ses paroles divines depuis « que la lumière soit » à « Tout est consommé » n'étaient rien en somme que « boum ». Elle fut alors épouvantée jusqu'à des limites encore jamais atteintes. L'univers que son intelligence n'avait jamais compris n'offrait plus un lieu de repos à son âme; sa façon de sentir des deux derniers mois prit, à la fin, sa forme définitive, et elle comprit qu'elle n'avait pas envie d'écrire à ses enfants, qu'elle n'avait envie de converser avec personne, fût-ce même avec Dieu. Elle demeurait assise, immobile et pleine d'horreur, et lorsque le vieux Mohammed Latif s'avança vers elle, il lui sembla qu'il allait la trouver changée. Un instant elle pensa : « Je vais être malade » pour se rassurer, puis abandonna même cette idée. Plus rien ne l'intéressa, pas même Aziz, et les paroles sincères et affectueuses qu'elle lui avait adressées cessèrent d'être siennes pour n'appartenir plus qu'à l'air.

E. M. FORSTER

(*A suivre.*) (Traduction C. MAURON.)

SPECTACLES

Malgré les fluctuations de la mode musicale, les auditeurs n'aiment rien tant que de fredonner sans effort, au sortir du spectacle, les mélodies caractéristiques d'un opéra. L'Académie Nationale de Musique ayant représenté pour la première fois, en février 1927, *le Chevalier à la Rose*, deux ou trois refrains de cette sorte ont décidé du succès. Et comme ces airs sont des valses, d'authentiques valses de Vienne aux rythmes vertigineux, peut-être les récentes importations des deux Amériques n'ont-elles pas détrôné sans retour une danse qui a fait pendant un siècle les délices de l'Europe.

Sommes-nous donc revenus, avec *le Chevalier à la Rose*, au temps où Vigny disait gravement à nos aïeules :

> Le signal est donné, l'archet frémit encore :
> Élancez-vous, liez ces pas nouveaux
> Que l'Anglais inventa, nœuds chers à Terpsichore,
> Qui d'une molle chaîne imitent les anneaux?

Ou bien à l'époque du *Beau Danube Bleu*, quand les trois maîtres du bal, — Johann, Eduard et Josef Strauss, — enivraient de jouissances capiteuses la monarchie austro-hongroise? Point du tout : la comédie en trois actes de M. Hugo von Hofmannsthal, musique de M. Richard Strauss, se passe à Vienne, dans les premières années du règne de Marie-Thérèse, c'est-à-dire avant le milieu du XVIIIe siècle[1].

En dépit de la quarantaine, la maréchale princesse de Werdenberg est demeurée infiniment romanesque, au point

1. Traduction française de M. Jean Chantavoine, Adolph Fürstner, Berlin-Paris.

de filer le parfait amour avec un blanc-bec de dix-sept ans, le comte Octave de Rofrano, pendant que son époux chasse l'ours dans les forêts de Croatie. Mais un coup de sonnette les fait tressaillir. Serait-ce le maréchal? Octave se travestit précipitamment en soubrette. Par bonheur, ce n'est que le baron Ochs de Lerchenau, gentillâtre avantageux et vulgaire. Aussitôt après, toute la ribambelle des serviteurs, des fournisseurs, des solliciteurs, une mère noble menant trois orphelines habillées de noir, un ténor italien escorté d'un flûtiste, envahit la chambre, car c'est l'heure du petit lever. La maréchale, résignée, se met à sa toilette. Cependant elle ne quitte pas des yeux le baron Ochs, qui, trompé par le déguisement d'Octave, lutine sournoisement la caméristе. Conduite d'autant plus choquante que le baron est venu tout exprès annoncer à la maréchale ses fiançailles avec la mignonne Sophie de Faninal : quinze ans à peine, fille d'un riche traitant. Mais quel seigneur chargera-t-on d'aller remettre à cette enfant, de sa part, selon l'usage immémorial de l'aristocratie viennoise, une rose d'argent? La maréchale, riant tout bas des conquêtes de sa prétendue chambrière, s'amuse à recommander le comte Octave en personne... Un Rofrano pour messager? Quel honneur!... Le baron se rengorge fièrement, remercie, puis se retire. Tout en s'applaudissant du bon tour qu'elle lui a joué, la maréchale souffre d'une mélancolie obscure. Son coiffeur n'a point su la flatter. Qu'il lui a donc fait aujourd'hui un vieux visage! Malgré le piquant arrangement des boucles, elle découvre dans son miroir les premières meurtrissures de l'âge, les pommettes bouffies, la patte d'oie, les rides impitoyables. Bientôt elle ne sera plus que l'antique maréchale de Werdenberg... Ah! quelle faiblesse d'aimer à la folie un jouvenceau de dix-sept ans! Le moment n'est-il pas venu de s'en détacher, avant la rupture, avant la trahison inévitable, puisque la jeunesse aspire invinciblement à la jeunesse?

Au début du second acte, le comte Octave n'est pas plus tôt entré au palais Faninal, porteur de la rose symbolique, qu'il trouble le cœur innocent de Sophie.

Mais n'est-ce pas le Prince Charmant que ce héraut vêtu de satin couleur de neige? De son côté, devant cette fillette,

Octave ressent un émoi autrement délicieux que dans les bras de la maréchale. Quand le baron Ochs vient ensuite courtiser sa future avec le sans-gêne d'un lansquenet, mal lui en prend. Sophie, offensée dans sa pudeur, le repousse, et le Chevalier à la Rose, non moins exaspéré, lui cherche querelle. Les deux hommes croisent le fer, et le baron reçoit un fort joli coup d'épée au bras. Toute la valetaille d'accourir; on transporte le blessé sur un sofa, on le panse. Mais ses hurlements affreux cessent comme par enchantement à la réception d'un billet doux : la coquette chambrière de la maréchale accepte enfin de souper le lendemain soir avec lui.

Au troisième acte, le baron Ochs, frétillant malgré son bras en écharpe, entre avec la fausse caméristé, c'est-à-dire avec le comte Octave, dans une chambre d'auberge, brillamment éclairée. On y a préparé un festin plantureux. Mais dès les premiers instants du tête à tête, une femme en deuil fait irruption. Cette mégère vociférante et injurieuse prétend reconnaître dans le baron Ochs le mari qui l'a jadis abandonnée ignominieusement. Quatre marmots éplorés se mettent à geindre : « Papa! Papa! Papa! » Et, dans cette chambre truquée et machinée comme un vrai coupe-gorge, surgissent de tous les recoins obscurs, des armoires, des placards, du parquet même où le couvercle d'une trappe se soulève brusquement, force individus à mine patibulaire, témoins apostés par le subtil Octave, espions, sbires, policiers, auxquels se joignent à l'improviste, parmi les glapissements de la marmaille, Faninal et sa fille, ébahis de tomber dans cette bagarre. L'arrivée de la maréchale met un terme à l'imbroglio. Tandis que le baron s'esquive, plein de honte, elle obtient de Faninal que la gentille Sophie épouse, au lieu du butor pris en faute, le Chevalier à la Rose. Et tel jadis Hans Sachs renonçant à sa chimère, la maréchale veut bien, après un dur combat, sacrifier à l'amour une passion indûment tardive. Toutes les discordances se fondent alors en suavité, et la pièce s'achève doucement, harmonieusement, dans une paix lumineuse...

M. Hugo von Hofmannsthal ayant placé sa pièce sous le règne de Marie-Thérèse, on se serait attendu à des passe-pieds, à des sarabandes, à des menuets, à des gavottes. Et puisque *le*

Chevalier à la rose s'apparente de près, tout au moins par ses décors, à la *Finta Giardiniera*, aux *Noces de Figaro* et à *Cosi fan tutte*; puisque le comte Octave ressemble comme un frère à l'espiègle Chérubin, un aussi docte musicien que M. Richard Strauss aurait dû se souvenir que l'auteur de *Don Juan* n'a point composé de valses avant la fin de sa carrière. Les premiers essais de Mozart en ce genre furent écrits à Prague, le 6 février 1787[1]. Et ces « danses allemandes », *Teutsche* ou *Tedeschi*, rappelaient par leur allure plutôt les *laendler* villageois que nos valses modernes. Quant à l'œuvre si copieuse de Philippe-Emmanuel Bach, elle ne comprend pas une seule valse. L'impératrice Marie-Thérèse n'a donc pas connu, à l'âge de la poudre et du rouge, les airs sur lesquels François-Joseph a vu tourbillonner, cent ans plus tard, ses sujettes en crinoline.

Mais le nom de Vienne réveille au fond du souvenir tant de valses captivantes, qu'on ne veut point chicaner M. Richard Strauss sur cet anachronisme. D'autres étonnements nous sollicitent. C'est par une prodigieuse explosion de cris et de soupirs que s'ouvre *le Chevalier à la Rose*. L'auditeur, abasourdi, songe au duo brûlant de *Siegfried*, à la noble idylle sur laquelle finit le prologue du *Crépuscule des dieux*; il s'imagine de bonne foi qu'un héros et une vierge guerrière doivent célébrer quelque part de sublimes épousailles. Mais le rideau levé, un adolescent apparaît au fond d'une chambre à coucher rococo : à genoux, dans le déshabillé le plus galant, aux pieds d'une dame déjà mûre. La beauté vieillissante abandonne au jouvenceau, qui le couvre de baisers, un fort joli bras sur lequel glisse une chemise de dentelles. Et, pour cette vignette libertine, M. Richard Strauss a emprunté aux dieux du Walhalla leurs éclairs et leurs tonnerres.

Ce n'est point assez. A toutes les ressources de Wagner, il a surajouté certaines formules nouvelles, brutales et foudroyantes, qui lui appartiennent en propre. La plus orageuse bataille de motifs, de rythmes, d'accords et de timbres ne lui a pas semblé de trop pour les exploits amoureux d'un greluchon en bonne fortune.

1. Cf. Catalogue Kœchel, n° 509.

Après ces éclats terribles, il passe volontiers à des romances familières, d'une bonhomie bourgeoise, quelquefois triviale. Le drame s'enchaîne alors à l'opérette. L'ardente symphonie aboutit à quelque invention facétieuse. Nous en avions eu un avant-goût dès 1895 par la polka de *Till Eulenspiegel*. Et ces boutades convenaient à un léger scherzo d'orchestre; mais, dans le *Chevalier à la Rose*, elles font moins bonne figure.

Comme M. von Hofmannsthal et M. Richard Strauss n'ont ni l'un ni l'autre le sens des proportions, le livret et la musique sont d'une égale pesanteur. L'intrigue du comte Octave et de la maréchale, divertissante pourvu qu'elle soit lestement menée, n'a point de quoi remplir trois actes. Il a donc fallu multiplier les épisodes et les intermèdes. Qu'un négrillon vienne apporter à la maréchale le chocolat du matin, et ce seront des révérences, des saluades, des simagrées à n'en plus finir. Cette pantomime se renouvellera au dénouement. Le même négrillon reviendra chercher à petits pas comptés un mouchoir oublié par Sophie de Faninal. On ne subit pas sans quelque impatience ces énormes gentillesses. Quand le baron Ochs énumère ses passades avec ses jolies vassales, aucun détail ne nous est épargné. Et quel brouhaha au petit lever de la maréchale! Est-ce la toilette d'une grande dame ou bien la foire de Leipzig? L'inutile vacarme s'aggrave encore au second acte, après le duel, pour atteindre son paroxysme au troisième, dans la ronde effrénée où tous les personnages se bousculent pêle-mêle. De larges coupures ont été faites ici; d'autres encore s'imposent. Auprès des longueurs de Schubert, que l'on appelle « divines », celles-ci nous paraissent « humaines, trop humaines! »

Une fois de plus, dans *le Chevalier à la Rose*, M. Richard Strauss a témoigné de son mépris souverain pour les idées musicales. Plastique ou spirituelle, leur valeur le touche peu. Tout lui est bon : l'exquis et le banal, le grandiose et le vulgaire, il les exploite pareillement. Ses admirateurs gémissent de ces disparates, mais lui s'en moque. M. Richard Strauss n'est pas un contemplatif, un esthète, un amateur de beaux contours et de lignes éloquentes : il serait plutôt un chef d'industrie aux visées ambitieuses, dur à la peine,

âpre au gain, maître d'un peuple d'ouvriers qu'il contrôle sévèrement. Pourvu que sa production aille toujours de l'avant, il se désintéresse des thèmes. Ne sait-il point qu'une fois happés par l'implacable engrenage de son orchestre, les uns et les autres lui rendront à peu près les mêmes services?

Une conception aussi matérialiste, aussi étrangement particulière à l'Allemagne contemporaine, ne pouvait manquer de susciter quelques protestations à Paris. Que des Français repoussent avec horreur une musique où se décèle un génie dont ils viennent d'éprouver toute la malfaisance, voilà qui est trop naturel pour ne pas être légitime. Mais le plus sage serait alors de s'abstenir. Dès l'instant que l'on accepte d'aller entendre à l'Académie Nationale de Musique, en 1927, un ouvrage dont l'auteur n'est autre que M. Richard Strauss, à quoi bon en dénoncer ensuite l'inspiration par trop germanique? Autant s'étonner que la manière d'Albeniz soit espagnole, ou celle de Rimsky-Korsakow moscovite. Malgré son attrait pour le Midi et la Méditerranée, sa curiosité à l'endroit des littératures anglaise et française, son refus même de signer l'odieuse élucubration des quatre-vingt-treize intellectuels, personne n'est plus foncièrement allemand que M. Richard Strauss. Il tient par toutes ses fibres à sa Bavière natale. En vertu de sa supériorité même, n'est-il pas l'artiste qui incarne de la façon la plus éclatante à nos yeux l'esprit germanique sous Guillaume II? N'a-t-il pas sacrifié, au point de vue musical, à la même mégalomanie que ses compatriotes dans leur expansion militaire, navale, économique et politique? Ses vastes poèmes symphoniques et ses drames ne forment-ils pas une perspective monumentale (on serait tenté de dire : monstrueuse)? Ces architectures géantes, d'un fantastique lugubre à la Piranèse, font penser aux immenses agglomérations qui hallucinent le voyageur, lorsque, traversant de nuit la Ruhr ou la Silésie, il en aperçoit les usines à la lueur des flammes que des brasiers hauts comme des tours vomissent continuellement dans les ténèbres. L'énergie et la puissance constructive, à ce degré d'exaltation, parlent à beaucoup de spectateurs le même langage que la beauté.

On ne refusera donc pas au *Chevalier à la Rose* cette espèce

d'admiration qui n'implique pas nécessairement l'amour. Il y règne en effet, d'un bout à l'autre, un dynamisme impétueux, cette ardeur d'intelligence et de volonté grâce à quoi les œuvres les moins réussies de M. Richard Strauss, — sa *Sinfonia domestica*, par exemple, — ne nous communiquent presque jamais une impression d'ennui. M. Richard Strauss se rapproche des musiciens les plus illustres par la chaleur, l'éclat, le mouvement et la fougue. Comme eux, il a reçu le don par excellence, celui qui prime tous les autres, parce qu'il peut au besoin les suppléer, le don de faire « vivant ». Ce qu'il touche ne tarde guère à s'animer. Et cette vitalité exubérante est au service d'une maîtrise infaillible, à la fois harmonique, contrapuntique et instrumentale. Les prétendues audaces de nos jeunes compositeurs lui étaient familières depuis trente ans, puisque Debussy les signalait en ces termes à ses lecteurs :

> Il superpose les tonalités les plus éperdument éloignées avec un sang-froid absolu qui ne se soucie nullement de ce qu'elles peuvent avoir de « déchirant », mais seulement de ce qu'il leur demande de « vivant » [1].

Quant à la virtuosité contrapuntique de M. Richard Strauss, elle ne triomphe pas seulement dans le tumultueux *fugato* à six voix par lequel commence le troisième acte du *Chevalier à la Rose*; ce préambule est d'une trame tellement serrée que la réduction de piano n'en peut donner qu'une image fort incomplète. Ouvrons la partition au hasard. Les idées s'y épanouissent sous des formes ingénieuses, enlacées comme un lierre aux motifs accessoires. Mais c'est surtout de l'orchestre que *le Chevalier à la Rose* tient son coloris et son parfum. Hans de Bülow voyait loin et juste lorsqu'il disait de M. Richard Strauss, il y a quarante ans : « L'orchestre est son domaine [2] ». Debussy notait à son tour que M. Strauss « pensait certainement par images colorées et qu'il semblait dessiner la ligne de ses idées avec l'orchestre ». Ici, les effets les plus heureux sont obtenus par des moyens relativement

1. Cf. Claude Debussy, *Monsieur Croche antidilettante*, éditions de la *Nouvelle Revue Française*, Paris, 1926, p. 130.
2. Hans de Bülow, *Briefe*, Breitkopf et Haertel, Leipzig, 1908, p. 122.

simples. On reconnaît, cela va sans dire, les préférences habituelles du compositeur. Ainsi le cor est à l'honneur. Le public se rappellera que le père de M. Strauss était premier cor à l'orchestre royal de Munich et que lui-même a publié dans sa jeunesse un *concerto* de cor. Au reste, tous les autres instruments sont traités avec une égale entente de leurs ressources matérielles et de leur individualité psychologique. Cet orchestre n'a plus rien de massif. A la parfaite indépendance de toutes ses parties, à sa légèreté, à sa fluidité, on peut mesurer le chemin parcouru depuis *Don Juan* (1888).

Par une fortune singulière, la comédie si artificielle de M. von Hofmannsthal a justement inspiré à M. Richard Strauss son œuvre la plus humaine. Ni *Elektra* ni *Salomé* ne semblaient promettre une sensibilité aussi touchante, cette tristesse et cette tendresse auxquelles le cœur se laisse prendre. Avec mélancolie, avec simplicité, la maréchale rêve à tous les bonheurs qui l'abandonnent, jeunesse, beauté, amour. D'où lui viennent subitement ses larmes, son doux prestige de poésie? Plus tard, quand Sophie de Faninal reçoit la rose d'argent, l'orchestre s'illumine d'un printemps féérique. Quelques timbres éthérés, immatériels, vibrent dans les hauteurs, comme un murmure de rosée perlant sur les feuillages. Ce sortilège exquis se prolonge après le noble trio où les voix des deux petits amoureux s'enlacent timidement à la cantilène ample et passionnée de la maréchale. Des flûtes, trois premiers violons, un célesta forment de nouveau une harmonie ravissante. On n'osait espérer du *Chevalier à la Rose* autant d'émotion et de charme. Mais le cœur a enfin parlé...

Ayant eu naguère l'occasion d'entendre le *Chevalier à la Rose* à Berlin, où cette pièce n'était point mal jouée, nous avions souffert de ses défauts. Et de sa pesanteur, d'abord. Aussi n'étions-nous pas curieux de la revoir à Paris. Quelle erreur! Ici, l'impression a été toute différente. Par les soins de M. Jacques Rouché, *le Chevalier à la Rose* s'est allégé et affiné. La traduction de M. Jean Chantavoine, belle et toujours fidèle, prête au rococo tudesque la délicatesse du style Louis XV. Mais pourquoi faut-il que les paroles françaises échappent trop souvent au public? D'aussi excellents chan-

teurs que ceux de l'Opéra ne pourraient-ils articuler distinctement? A cela près, rendons hommage à leurs mérites. Langoureuse, autoritaire, pensive ou sémillante, madame Campredon représente fort bien, en ses humeurs diverses, la maréchale princesse de Werdenberg. Mademoiselle Laval est une Sophie de Faninal agréablement ingénue. Le travesti du Chevalier à la Rose sied si parfaitement à madame Germaine Lubin qu'on serait tenté de pardonner aux auteurs leur baroque parti pris, pourvu qu'elle fût seule à tenir ce rôle. Ce n'en est pas moins une idée saugrenue d'avoir confié à une femme le personnage d'un garçon qui passe deux actes sur trois habillé en soubrette. Comment se reconnaître parmi tant de déguisements? Les bévues du baron Ochs n'étonnent presque plus. De ce hobereau libidineux, M. Huberty a tracé une silhouette fort pittoresque. L'orchestre a été continuellement à la hauteur d'une tâche que M. Richard Strauss n'a point voulue facile. Peut-être M. Philippe Gaubert n'a-t-il pas tout à fait, dans les mouvements de valses, la souplesse, la sensualité molle ou fougueuse d'un *capellmeister* viennois. D'autre part, les instrumentistes n'observent pas toujours les *pianissimo* de la partition. Mais ces défauts sont rachetés par des accents vigoureux, beaucoup de précision et de chaleur, une bonne humeur à la française et la drôlerie avec laquelle sont mis en relief certains épisodes savoureux comme l'ensemble gémissant des trois pauvres orphelines. Au total, *le Chevalier à la Rose* est un des succès les plus brillants que l'Opéra ait enregistrés sous la direction de M. Jacques Rouché.

***

Le voisinage immédiat de cette œuvre imparfaite, mais robuste, aurait-il desservi la partition que M. Arthur Honegger a écrite pour le « miracle » de M. Saint-Georges de Bouhélier, *l'Impératrice aux Rochers*[1]? Le public de l'Opéra ne l'a goûtée que médiocrement; la presse l'a malmenée. Aussi bien, parmi tant de splendeurs coûteuses, — décors de M. Alexandre Benois, atours de madame Ida Rubinstein, — cette musique

1. Éditions Maurice Senart, Paris.

sommaire, brusquée, prenait un air de parente pauvre. Les admirateurs forcenés de M. Honegger, ayant fondé sur elle des espérances imprudentes, maugréaient de la voir en fâcheuse posture, alors que ses détracteurs systématiques triomphaient sans ménagements.

Une certaine prolixité aurait peut-être évité à M. Honegger cet accueil défavorable. Sa concision l'a fait soupçonner d'outrecuidance et d'incurie. Par rapport au prologue et aux douze tableaux de M. Saint-Georges de Bouhélier, sa contribution a paru si mince que le public s'en est scandalisé. Avouons-le : cette disproportion éclatait fâcheusement à la répétition générale où les préludes et interludes ne duraient pas assez pour les changements de décors. Une synchronisation plus exacte a-t-elle été obtenue par la suite? Nous n'en savons rien, n'étant pas retourné à l'Opéra. Mais avec des organisateurs plus prévoyants, le musicien ne serait pas trouvé en défaut.

Ces conditions malencontreuses n'ont d'ailleurs pas empêché son talent de se manifester comme à son ordinaire. Parmi les vingt-six enluminures qu'il a peintes pour ce livre d'heures un peu volumineux, *l'Impératrice aux Rochers*, quelques mélodrames s'ajustent étroitement à l'action : ceux-là ne semblent pas les plus réussis, en dépit de l'intérêt que présentent l'*Entrée du Pape* et le *Concert champêtre*. Nous leur préférons les feuillets symphoniques où sa fantaisie a le champ libre. *La Neige sur Rome* peut séduire par une certaine mélancolie expressive. Avec ses rafales, ses brusques éclairs, ses enchevêtrements stridents, ses cataclysmes, *l'Orage* a bien de la véhémence. *Les Jardins du Palais* feront plaisir aux habitués des concerts, le jour où M. Honegger aura tiré de sa partition une suite d'orchestre, ce qui ne saurait manquer. Leurs bruits d'eau, leurs légers frémissements de brises et de feuillages apparentent ces *Jardins* au *larghetto* du *Concertino* pour piano et orchestre[1]. M. Honegger use très subtilement des gammes chromatiques « aller et retour » : elles laissent dans le souvenir un murmure attrayant, mystérieux... Mais n'est-ce pas revenir en plein impressionnisme?...

Quoi qu'on pense de M. Honegger, les opinions ne seront

1. Éditions Maurice Senart, Paris.

guère modifiées par son *Impératrice aux Rochers.* Amis et ennemis ne devront pas s'arrêter à un ouvrage qui n'est en définitive qu'un travail de commande. Quand les compositeurs acceptent de fournir aux théâtres des préludes, des entr' actes, des chœurs, des mélodrames, ils y trouvent quelquefois leur profit, mais peu de gloire. Pour un *Egmont,* un *Manfred,* un *Songe d'une nuit d'été,* une *Arlésienne,* ou même un *Peer Gynt,* que de partitions oubliées! *L'Impératrice aux Rochers* n'a probablement pas été écrite en prévision d'une lecture très assidue. Musique de scène : n'insistons pas!

Après avoir dirigé, avec des fortunes diverses, *le Chevalier à la Rose* et *l'Impératrice aux Rochers,* M. Philippe Gaubert eut la satisfaction de conduire lui-même, au pupitre de l'Opéra, une de ses œuvres les plus récentes : *Naïla,* conte lyrique en trois actes, sur un livret de M. Maurice Léna. Ici, le chef d'orchestre ne pouvait guère être inférieur au compositeur, en sorte que nous avons bénéficié d'une exécution absolument parfaite. Il nous faut d'autant plus protester contre un aphorisme dangereux, subversif, que M. Maurice Léna a prêté par deux fois à l'un de ses personnages : « Écouter le silence, tout le bonheur est là! » Voilà ce que répète le poète Kaddour, écœuré par des intrigues de sérail. Mais non, mais non! ce poète persan exagère. S'il disait vrai, adieu toute musique! il n'y aurait plus qu'à démolir l'Opéra. Dieu merci, personne ne l'a pris au sérieux. Et si, vers le terme d'une représentation assez longue, les spectateurs ne se flattaient peut-être pas d'avoir découvert le secret du bonheur, ils avaient pourtant suivi avec intérêt la partition élégante et parfaitement probe de M. Philippe Gaubert.

On a encore moins regretté les délices du silence pendant le ballet qui a suivi : *Impressions de music-hall.* En ce petit acte, assemblage de quatre morceaux minuscules, M. Gabriel Pierné s'est diverti à résumer les influences sonores qui obsèdent un musicien savant et raffiné, quand il se risque par hasard à ces spectacles où la gymnastique, la pantomime, la chorégraphie et la musique sont mises à la portée des intelligences les plus vulgaires. Rien de malicieux comme ces « instantanés », tout ensemble minutieusement exacts et démesurément parodiques. Quelle joie d'applaudir les *Chorus*

Girls et la pimpante gentillesse de mesdemoiselles Cérès et Binois, si drôlement attifées de noir par M. Maxime Dethomas! Dans le numéro de l'*Excentrique*, mademoiselle Zambelli sort d'un carton à chapeau avec une aisance merveilleuse, comme une houppe d'une boîte à poudre : la grâce, naturellement, se sent partout chez elle. Les danses espagnoles pourraient avoir un accent plus original; mais les *clowns musicaux* passent toute espérance par leur fantaisie alerte et goguenarde. En dépit de sa majesté, la scène de l'Opéra s'accommode fort bien de ces jeux. Ceux-ci n'auraient d'ailleurs aucun sel, aucune saveur, s'ils n'étaient le fait d'un véritable artiste. Lalo, Chabrier, Debussy s'étaient amusés avant M. Gabriel Pierné à des transpositions analogues : ils auraient goûté comme nous *Impressions de music-hall.*

La *Sophie Arnould* de M. Gabriel Pierné, représentée quelques semaines auparavant à l'Opéra-Comique, avait moins de couleur que ce ballet, mais tout autant de liberté et de verve. Après le *Chevalier à la Rose* de M. von Hofmannsthal, la comédie lyrique en un acte de M. Nigond nous ramène au XVIIIe siècle, mais à mille lieues de Vienne et de l'impératrice Marie-Thérèse. Cette célèbre Sophie Arnould, plus spirituelle et plus galante que la maréchale de Werdenberg, reçoit à Luzarches, au lendemain de la Terreur, dans une modeste maison des champs où elle s'est réfugiée, un de ses anciens adorateurs, le comte de Lauraguais-Brancas. Et l'on peut imaginer les roucoulements de ces deux tourtereaux sur le retour. Si M. Pierné ne les a pas entremêlés de valses, à l'imitation de M. Richard Strauss, quelques emprunts discrets, des réminiscences touchantes, échos du *Devin du village* ou d'*Iphigénie en Aulide*, donnent au discours musical un parfum d'autrefois. L'orchestre, tout en nuances délicates, rit, folâtre, badine. Nulle mièvrerie, mais l'humeur espiègle et pétulante que les mémorialistes attribuent à Sophie Arnould. Çà et là, un soupir de mélancolie, une larme, car la vieillesse approche, et le jardin d'Épicure se voile peu à peu des ombres du crépuscule. Pour l'invention mélodique, on ne saurait l'avoir bornée avec plus d'agrément. La redingote du muscadin sied-elle à M. Roger Bourdin comme le pourpoint de Pelléas? Pas tout à fait. En revanche, sa voix

sonne également bien à toutes les époques. Et sa remarquable partenaire, mademoiselle Luart, a ce qu'il faut d'agilité et de finesse pour évoquer le gracieux fantôme de Sophie Arnould.

Les directeurs de l'Opéra-Comique, par amour du contraste, ont voulu que cette jolie bluette « fît spectacle » avec le *Poirier de Misère*, légende musicale en trois actes dont les auteurs sont trois jeunes gens : MM. Jean Limozin et André de la Tourrasse pour les paroles; et M. Marcel Delannoy pour la musique.

A vingt-huit ans, M. Marcel Delannoy n'avait pas encore figuré aux programmes des concerts, fussent-ils d'avant-garde. Et cette omission bizarre ne laisse pas de surprendre, puisqu'il a beaucoup d'amis, ardents, enthousiastes, impatients de le servir. M. Marcel Delannoy n'avait-il donc rien produit jusque-là? Quoi qu'il en soit, l'Opéra-Comique s'est empressé d'accueillir son *Poirier de Misère*. Et M. Delannoy n'en avait pas encore achevé l'orchestration que l'ouvrage entrait en répétitions... S'il pense quelquefois aux déboires de ses aînés, réduits à se faire jouer en province ou à l'étranger, après d'humiliantes incertitudes, M. Delannoy peut se réjouir d'être né sous une constellation heureuse.

Mais ici la fortune ne s'est point fourvoyée. Celui qui a pu écrire, pour ses débuts, le chœur final du premier acte est certainement un musicien. M. Marcel Delannoy a du tempérament. Il a de la vigueur. Il possède le sens du théâtre à un degré bien rare chez un jeune homme de son âge. Tout d'abord, il s'est attaché à des librettistes qui ont pour le moins autant de droits que lui-même à nos suffrages, puisqu'ils lui ont fourni un thème vivant et poétique. Sur cette donnée légendaire, aussi profonde que naïve, il a écrit une partition qui vaut par la sève juvénile, par une âpreté et une énergie qui confinent à la puissance. Il a donc reçu de la destinée l'essentiel. Ce qui lui manque encore, c'est la technique : il n'aura pas beaucoup de peine à l'acquérir, s'il désire tirer un meilleur parti des instruments et des voix. Défaut bien plus grave : il manque de goût. Il ne sait point choisir. Il n'a point le courage d'éliminer certaines combinaisons sonores. Il ne hait point la laideur. Si l'on

entend, après le *Poirier de Misère*, quatre petites pièces pour orchestre, récemment exécutées aux Concerts Straram, *Mouvements*, on découvre avec regret que M. Delannoy est prisonnier d'un système, et ce système précisément le plus grossier et le plus tyrannique de tous. Les faux docteurs ont jeté sur ses yeux leurs ténèbres. Il les sert docilement. Il croit aux architectures polytonales comme on croyait, avant la guerre, aux épures extravagantes des cubistes. Il feint d'avoir des oreilles pour ne pas entendre. Est-ce candeur, perversité, fanatisme, esprit de camaraderie, précaution d'un jeune homme qui ne veut pas être en retard sur la mode? Hélas! de toute façon, voilà bien du temps perdu pour la musique...

***

Veut-on le regagner? Qu'on s'adresse à cette éminente compagnie d'amateurs qui s'appelle modestement la « Petite Scène ». Elle a eu l'heureuse inspiration d'organiser dans cette même salle de l'avenue Hoche où l'on avait joué autrefois le *Retour d'Ulysse*, quelques représentations d'un opéra anglais du XVIIe siècle, le *Didon et Énée* de Henry Purcell.

Les ignorants mis à part, chacun savait que ce *Didon et Énée*, chef-d'œuvre de l'art musical anglais, est aussi un chef-d'œuvre tout court. Mais de ce chef-d'œuvre, aucun théâtre ne se souciait. Et les concerts pas davantage. Quelques chanteuses à peine faisaient entendre, par intervalles, deux ou trois airs, toujours les mêmes, empruntés à d'antiques florilèges.

M. Paul Landormy fut le premier à se prendre de passion pour *Didon et Énée*. Au milieu de cette morne indifférence, il s'imposa de traduire en français le poème de Nahum Tate. Le texte anglais n'a pas grande valeur. Mais il fallait bien l'adapter, puisque Henry Purcell a daigné le mettre en musique vers 1689 pour le pensionnat de jeunes demoiselles bien nées que le digne M. Josias Priest, maître de danse, tenait à Chelsea. Et quand M. Landormy eut accompli sa tâche, la « Petite Scène » eut à son tour le mérite de s'intéresser à cette partition illustre et inconnue, et de consentir à la monter.

Elle vient d'en être récompensée par un succès éclatant.

Didon et Énée a été salué par des acclamations tout aussi véhémentes que le *Retour d'Ulysse*. Les « gens du monde » parmi lesquels se recrute la troupe musicale et dramatique de la « Petite Scène » n'ont pas moins bien servi Henry Purcell que son glorieux prédécesseur Claudio Monteverdi. En vérité, ces amateurs sont étonnants. A quel point le respect de l'art, l'amour désintéressé de la musique, les dons naturels de l'esprit et du cœur l'emportent en définitive sur cette expérience des planches dont les professionnels tirent un orgueil démesuré, on ne peut l'imaginer à moins d'avoir passé quelques heures dans la petite salle de l'avenue Hoche. Une troupe aussi généreusement enthousiaste formait un digne entourage au noble talent de madame Croiza. Quel plaisir que d'entendre se déployer la voix de M. André Gaudin, voix qui malheureusement a trop peu de rivales sur nos théâtres! L'émotion atteint à son comble vers la fin, quand le faible Énée, interdit, éperdu, au désespoir de trahir malgré lui sa maîtresse, se ravise, et, bravant l'ordre des Dieux, lui offre de rester auprès d'elle, à Carthage. Mais c'est Didon alors qui, fièrement, le repousse. Un bref dialogue s'engage entre le héros et la reine, où les répliques s'entrecroisent, impérieuses, poignantes :

— Je reste!

— Non, non! partez!...

Mais, auparavant, des furies, qui sont ici de charmantes jeunes filles habillées de rouge, dansent en nous inspirant, malgré leur emportement farouche, un sentiment fort éloigné de l'horreur. Décors et costumes attestent le parti extraordinaire que M. Xavier de Courville parvient à tirer des ressources les plus modestes. Et qu'importe si l'orchestre est réduit aux archets, renforcés du clavecin, puisque Henry Purcell avait tenu à ménager la bourse du respectable M. Josias Priest! Supérieurement habile dans l'art de ressusciter les musiques défuntes, grâce à un sens très sûr des nuances, des accents et des rythmes, M. Félix Raugel, avec beaucoup de chaleur et même de fougue, notamment dans la scène des sorcières, sait conjurer jusqu'au soupçon de l'ennui. La soirée aboutit à un véritable triomphe pour la mémoire de Henry Purcell.

Après cette apothéose, certains spectateurs auraient voulu à toute force exalter Purcell au-dessus de Lully, comme s'ils ne pouvaient l'aimer sans le préférer. Gardons-nous de ces engouements. Si nous succombions au péché d'ingratitude, le livre de M. Henri Dupré serait là pour nous rappeler tout ce que l'Anglais doit à ses prédécesseurs[1].

Cette étude fort instructive met en lumière les rapports de l'artiste avec ses maîtres italiens et français. Élevé parmi les enfants de la Chapelle Royale, le jeune Purcell avait été nourri des meilleures disciplines. Comme les Stuarts avaient rapporté de leurs exils le goût des opéras et des concerts, il avait pratiqué Lully de fort bonne heure; il l'étudiait, il l'imitait, et l'on peut dire qu'il a grandi à l'ombre de ses ailes. M. Henri Dupré ne dissimule nullement les analogies qui existent entre les ouvertures, les danses, les airs, les récitatifs de son auteur et le style de Lully.

Si des partitions aussi fameuses que *Roland* ou *Armide* paraissent néanmoins languissantes auprès de *Didon et Énée*, c'est que Purcell a tâché ici d'être bref, de peur de fatiguer les pensionnaires de M. Josias Priest. Notre génération impatiente lui sait un gré infini de cet effort. Mais il serait aussi faux de le juger uniquement là-dessus que de se faire une idée générale de Racine d'après *Esther* et *Athalie*. Tout comme les demoiselles de Saint-Cyr, les demoiselles de Chelsea avaient droit à certains ménagements.

Cet opéra en miniature ne dispense nullement de connaître l'abondante et multiple production de Purcell, ses odes, ses antiennes, ses sonates, ses suites, ses fantaisies, ses pièces d'orgue, ses *catchs*, ses *rounds*, ses mascarades. Mais *Didon et Énée* suffit à révéler son originalité propre, cet on ne sait quoi de spécifique et d'irréductible qu'on chercherait vainement en France, en Italie, en Espagne ou en Allemagne chez ses contemporains les plus célèbres. Aucun d'eux n'a construit avec autant de souplesse, par-dessus une basse fondamentale aux retours obstinés, sur un rythme solennel de chaconne ou de passacaille, des cantilènes passionnées, mélancoliques et toujours singulièrement limpides. Une perfec-

1. Henri Dupré, *Purcell*, Librairie Félix Alcan, Paris 1927 (*Les Maîtres de la Musique*, publiés sous la direction de M. Jean Chantavoine).

tion qui n'a jamais rien de compassé ni de glacial; une élégance infaillible, une pureté voisine des sculptures de la Grèce; de quoi nous faire rêver aujourd'hui aux plus merveilleux poèmes de Keats : quelle physionomie étrangement attrayante que celle de ce compositeur, le plus grand de son pays, qui succombe vers trente-sept ans à la phtisie, ne laissant aucune postérité spirituelle, mais une œuvre innombrable et délicieuse.

Que l'éternité lui soit légère!

Pour nous, rendons grâces à cet Ariel de nous avoir envoyé du fond des siècles, en ce printemps 1927, après tant de spectacles, ce trop rare bienfait : un peu de musique pour l'âme.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

TABLEAUX DE PARIS

I. Diffuseur. — Le salon aux portraits de famille élégants et glorieux. Les gravures du XVIIIe siècle, en couleur, sur la soierie des murs.

Deux anciennes mappemondes que soutiennent des pieds de bronze doré. Le jeu des grands rideaux et des stores crème; — les fauteuils profonds près des petites tables familières. Et six religieuses, en cercle, — comme dans l'attente de Philippe de Champaigne, — disposées, toutes droites sur leurs sièges, dans leurs amples costumes noirs. La petite collerette empesée, ronde, pareille au gorgerin des armures du temps de la chevalerie, et le visage emprisonné jusqu'au menton, depuis le front, dans le linge roide et blanc, sous les voiles noirs, prêtent à ces femmes, au delà du monde, des clartés et des ténèbres si épaisses et si froides, que le sourire n'y est plus guère qu'un reflet mélancolique des astres refroidis dans l'éther.

Devant une des fenêtres, dans les angles d'un paravent vitré à monture d'acajou, qui laisse passer le jour, mais éloigne le froid : le disque de métal blanc d'un *haut parleur* ou, plutôt, d'un *diffuseur*, de la dimension d'une assiette creuse. Je ne sais si le mot est usuel, il est en tous cas exact. Le disque dressé est relié à un appareil de théâtrophone.

Deux dames causent avec la maîtresse de maison, mais les religieuses semblent déjà se préparer au sermon, comme à l'église.

La rue de Babylone est par instants bruyante et par instants silencieuse. C'est dimanche. Tout à l'heure, les pen-

dules de l'hôtel, auxquelles on a conservé leurs vieux timbres, vont sonner cinq heures. Au delà des anciens jardins du couvent du Sacré-Cœur dont les arbres commencent à déplier dans l'oxygène leurs petites feuilles, blanches de la sève qui les laisse encore toutes molles, on aperçoit le dôme des Invalides dont le campanile luit, d'une touche d'or.

Du *diffuseur* dressé sur un pied de métal, une sorte de rumeur s'échappe, de grésillement flou, comme s'il se formait là, progressivement, la matière du son... Le silence s'établit dans le salon; les dames cessent de parler et les religieuses tirant leur jupe s'assujettissent sur leurs fauteuils. Le demi-cercle si régulier qu'elles forment, semble l'affirmation d'harmonie, le dessin de cette courbe parfaite que les peintres primitifs ont tracée autour de Dieu.

Ces religieuses appartiennent à la maison de santé de la rue Bizet. Leurs yeux ne reflètent pas seulement les extases de la prière, mais, sans doute, les lueurs qui habitent les prunelles des opérés, des mourants et de ceux qui pour un temps, d'ailleurs vite oublié, ne se sentent plus assurés de vivre.

La comtesse de Castellane leur a offert cette austère récréation, d'entendre par la T. S. F. le Père Sanson parler à Notre-Dame, grâce à la science moderne, au microphone placé dans la chaire et qui permet que l'éminent prédicateur, l'Oratorien qui depuis trois ans attire pendant le carême une foule d'auditeurs toujours plus dense, soit entendu à la fois *urbi et orbi*...

Dans le disque du diffuseur, la rumeur grandit, — dans ce silence que les alvéoles des cathédrales rendent métalliques — les cinq coups de l'heure s'envolent de l'horloge de Notre-Dame, un à un, pareils à ces colombes légères, — mais funèbres comme tout ce qui dure depuis un temps incalculable.

Les chants du salut retentissent, alternés de voix graves et de voix juvéniles... Une auto passe dans la rue de Babylone... Et puis, le chant se tait et, dans le silence de la cathédrale, une voix s'élève sonore, pleine, ardente, noble... Elle se déploie, magnifique, prodigieuse.

« Éminentissime Seigneur, Messeigneurs, Messieurs... »

Les religieuses ont fait le signe de croix.

Autour de nous la vie continue, au cadran des pendules familières, dans la rue, dans la nature, dans la force de ces arbres, dont les bourgeons éclatés dessinent comme un vert grillage métallique devant le vieux parc... Et je songe à des amis de province, de Bretagne ou du Nord, réunis dans la vaste salle à manger familiale dont les boiseries sombres donnent l'apparence de plus de fraîcheur aux visages des enfants rassemblés, et qui entendent à cette seconde même, aussi distinctement, la même voix, tandis que derrière les vitres vient mourir le grondement des vagues de l'Océan ou le vent des Flandres.

La voix est là, dans la chambre. Ni la présence de celui qui parle, ni son entourage ne sont une gêne; ni les courants d'air de la basilique, ni cet insupportable va-et-vient qui s'insinue toujours, même devant les autels, des gens en retard : dans un creux de canapé, le front dans la main, les auditeurs absorbent la voix de l'Oratorien. Véritablement, il semble qu'elle arrive du ciel,

« Fils de Dieu par vocation, par adoption appelé à Dieu ... » du ciel, comme les chœurs invisibles dans les oratorios... La religion, — ce qui ne semblait guère probable, en ce temps de danses nègres, mais dont la fureur tombe déjà, et de concerts qui se croisent de tous les postes émetteurs de l'Europe, — la religion profite de la T. S. F.

C'est pour elle une conquête et une œuvre de propagande. Mais il fallait, à cette T. S. F. qui fait entrer la Parole dans le logis de celui qui ne l'irait pas chercher, il fallait, — comme Caruso pour le gramophone, — il fallait le père Sanson. Pourquoi nier que l'homme crée des instruments ou des machines, dont l'homme semble absent, et qui engendrent spontanément des vocations, qui vont enseigner à nouveau le sublime? L'aviation a refait, pour la foule, des sortes de demi-dieux, d'êtres qui fussent sans doute demeurés obscurs dans des banques ou des usines et qui renouvellent la Légende. Il fallait à la T. S. F., pour qu'elle vînt au sublime, un Père Sanson. Dieu n'hésite pas sur les moyens. Le Père Sanson n'est peut-être ni Bossuet ni Fénelon. Mais on l'entend à Liège, à Montpellier, à Pau et à Nancy, en ce moment même, ce n'est plus l'Aigle de Meaux, ni le Cygne de Cambrai... Mais

tout ce que la comtesse de Noailles répand au téléphone pour quelques amis, en une matinée, vaut peut-être bien des lettres de la charmante Sévigné, — seulement ces beautés s'envolent. C'est, hélas! le propre de ce temps. Le Père Sanson doit émouvoir davantage à l'audition qu'à la lecture. Eh! mais, voilà bien ce qu'il faut à un prédicateur qui ne parle plus seulement devant une Cour, une poignée, quelques milliers de fidèles, mais devant des centaines de milles, des millions d'auditeurs...

On dit que l'Oratorien vécut la vie profane, qu'il voulut, très jeune, embrasser l'état religieux, puis céda aux instances de la vie et fut avocat... Ce qu'on nous raconte, il ne faudrait jamais, pour commencer d'y croire, que le tenir des lèvres mêmes des intéressés. Jusqu'à mieux informé, croyons-le, cependant.

La voix articule avec un métier, un mécanisme remarquables. Et quel art des silences! — ce silence, qui paraît plus long, plus définitif, hors du lieu où la parole est donnée, et que traversent on ne sait quels bruissements infinis, comme, par exemple, au début du sermon, tandis que la voix du prédicateur fond du ciel, un vague chant d'opéra-comique, une voix de femme, insaisissable, voilée, lointaine, ayant l'air de monter des abîmes de l'eau, et qui meurt dans l'immensité...

Le prédicateur invoque saint Paul. Il l'appelle. « Que ta grande âme vienne au secours de mon âme de missionnaire... Fais-moi comprendre, Paul, pour que je leur fasse comprendre, à mon tour! »

La façon de prononcer les o, les a, est inimitable. Elle permet aux mots de voler; les voyelles s'enflent rondes comme des bulles; on s'y délecte. Les mots : *grâce, accordée, tâche, parfois, autres, abandonnés* s'épanouissent, deviennent chair, dégagent une sensualité pour l'oreille.

... « Nous avons été créés pour être des personnes... Si le rôle du Christ se réduisait à nous avoir libérés, tout le résultat obtenu serait que nous eussions changé de maître... En l'appelant *Sauveur*, on l'a comparé à un homme qui en sauve d'autres, en les arrachant à un malheur qui les menace... Le rôle du Christ : nous arracher aux mains de Satan.

» Le péché est une atteinte portée à l'honneur de Dieu.

» Le pécheur est un débiteur vis-à-vis de Dieu, mais un débiteur insolvable... Quelle que soit la longueur du temps, il est impossible de réparer le dommage fait à la majesté de Dieu. »

Au-dessus du luisant de jour qui frappe la collerette empesée de l'une des plus jeunes religieuses, qui n'abandonne pas un instant le disque des yeux, le visage mat, le profil long se détache sur l'une des deux mappemondes qui figure tous les méandres de la terre et tous les océans et les déserts; l'Afrique, au cœur vide de noms, est tournée de ce côté... Une autre sœur se découpe sur la vitre, le masque obscurci. Et, au delà, bleuit le dôme de Mansard.

« ... Le prisonnier qui sort de sa prison est exactement ce qu'il était avant d'y entrer, clame la belle voix... Nous gagnons Dieu à la force du poignet. Oui, Dieu veut que nous le gagnions par la charité! »

Longue interruption... On entend le tic tac des pendules anciennes. Du disque de métal, comme du fond des coquillages, jaillissent des rumeurs. Le silence se prolonge. Et je me souviens d'avoir, un jour d'été, à peu de minutes d'intervalle, entendu, de Rouen, sonner l'heure de midi à la cathédrale de Cadix, à Notre-Dame de Paris et à la tour de Westminster.

La voix a repris, toujours aussi sonore, aussi ailée, aussi chargée des extases de la foi et des frémissements du coupable bourrelé d'inquiétudes... Une voix qui évoque, pour nous, pécheurs, ce que le théâtre a fait connaître de plus divin, ténor de tragédie, chanteur qui exhale musicalement sa douleur et répand le sang de ses plaies avec ivresse, pour exalter la foi de ceux qui l'écoutent.

« ... Comme si Dieu pouvait subir un dommage! Comme si l'honneur de Dieu pouvait être atteint... Comme si Dieu n'était pas au-dessus de toutes les revendications!

» ... Ce n'est pas pour se venger... Il n'a rien à gagner... Il n'a rien à venger... Mais il sait que nous pouvons devenir bons par une tâche... Et cette tâche est rude... »

Ah! comme il s'ouvre les veines pour réchauffer les tièdes de son sang, comme il prononce le mot *tâche*... Quelles inflexions

dans cette voix, dans ce verbe d'amour... Et comme il le prononce, le mot évangélique, le mot divin : amour!

« Comme le dit saint Paul : Dieu n'a acception de personne!... Le Christ est mort pour tous... »

Le Père Sanson, qui semble ne s'adresser qu'au cœur des hommes, qui leur dit que par l'amour, c'est-à-dire par la charité, ils gagneront Dieu — et qui balaie dans un grand mouvement de passion tout ce qui peut diviser les hommes, race, politique, religion même, le Père Sanson, qui s'adresse non seulement aux fidèles pressés dans Notre-Dame, mais, par le microphone invisible placé dans la chaire, — au delà des fleuves et des plaines sans horizon, et des collines, et des mers que le crépuscule fait luire sous le ciel infini, — à tant d'autres oreilles, le Père Sanson est bien le prédicateur qu'il fallait à la T. S. F., le grand tragédien de l'espace, qui semble engager dans l'éther des dialogues tantôt avec les hommes et tantôt avec Dieu, dont il lui arrive même d'emprunter la parole, le *je*, après un de ces grands silences pareils à un nuage errant dans un ciel d'été.

« Parce que je sais... Laissez-moi vous parler... Non, vous n'avez pas la plénitude de la vie, hommes et femmes qui consumez vos jours dans les plaisirs raffinés et les épreuves...

» Non, les uns et les autres, vous n'avez pas la vie, car, la vie, c'est sentir en soi l'infini qui vous trouble et fait jaillir la vie à la lumière...

» Vivre, c'est croire à la puissance de l'amour, mais de l'amour qui donne et non pas de l'amour qui prend...

» Vivre, c'est se savoir éphémère et rêver d'éternité...

» Croyez-moi, — vous savez bien que je vous parle avec sincérité, — vous trouverez la vie dans le Christ, si vous consentez à mourir à votre vie d'égoïsme. Croyez, enfin, qu'une âme pour grandir doit traverser la mort!

» Croyez-moi, *vous savez bien que je vous parle avec sincérité...* »

Quels accents déchirants a pris la voix! Comme elle s'est faite humble, amoureuse et persuasive... Mais, soudain, comme elle retrouve toute sa force, comme elle déchaîne ses tonnerres, pour s'écrier :

« Non, le Christ ne nous sauve pas *sans nous* et *malgré*

nous... Il ne se substitue pas à nous!... Il nous *oblige* à la vie d'éternité, par laquelle nous nous libérons de nous-mêmes...

» Dans toute la force de tout, le Christ est bien la vie de notre vie. »

Il semble que ce qu'un être humain peut dégager de fluide, ses irradiations, le prédicateur les prodigue. On imagine toute une tragédie, l'évanouissement de l'Oratorien tombant épuisé, sa mort brusque, enlevé par ce Dieu, au nom duquel il s'ouvre les veines, s'épuise, pauvre être humain qui veut soulever un monde d'indifférence...

Et quelle ardeur, quel cri, quel appel, qui n'est même plus d'un homme, dans la dernière strophe :

« Et avec moi, vous l'adorerez, et vous ne lui direz pas seulement : je t'adore, vous lui direz : j'ai foi en toi... Oh! qu'il en soit ainsi, Jésus! »

Le grand silence retombe... Et puis les roulements de l'orgue et les chants liturgiques... Dans le salon, les religieuses ont fait de nouveau le signe de croix. Madame de Castellane pousse d'un doigt un interrupteur. Nous voici revenus dans un salon, devant six religieuses debout et qui, en s'en allant, font des révérences...

***

II. Helleu. — Certains artistes mettent leur vie entière au service de leurs œuvres. Tout ce qu'ils possèdent d'intelligence, de volonté, est inféodé au travail, à chaque heure du jour. Et l'on pourrait presque dire que chaque ami, chaque plaisir, chaque amour, deviennent les auxiliaires de ce labeur.

D'autres semblent travailler pour le plaisir que leur cause un passe-temps choisi, mais, en dehors des instants où ils sont ainsi projetés sur lui, ils le négligent et vivent une existence sans rapport avec cette excitation momentanée du cerveau. Ils sont redevenus étrangers à cette déesse. Les durables œuvres n'ont été faites (l'exemple devient plus frappant chez de grands artistes morts très jeunes) que parce qu'elles concentrèrent tous les efforts d'un cerveau.

Comme Eugène Delacroix se défend contre les tentations!

Comme l'on voit rougir, avant lui, Géricault, qu'un ami surprend, un soir, à sa toilette, frisé, en habit pour se rendre à un bal. Il a peur d'être confondu avec un mondain...

Corot est tout pareil. Il ne quitte guère son chevalet. Il veut peindre, peindre encore, dès que le soleil dispense une clarté, et jusqu'à sa dernière lueur.

... Et puis, il y a l'autre artiste, qui a des curiosités, qui ne songe pas seulement à créer une œuvre d'art, mais à jouir de celles qu'avant lui d'autres hommes ont laissées. Les ateliers de Géricault, de Corot, de Delacroix sont quasi déserts.

Un seul peuple les hante, un seul monde les habite : celui qui jaillit du cerveau, du métier, — de *l'art* — d'un homme qui vit là, d'un matin à l'autre... Mais Helleu n'a pas d'atelier, il n'aime point la lumière crue qui tombe directement du ciel.

Il lui faut des fenêtres qui ne laissent entrer de jour que ce qui est nécessaire à la vie, qui fait jouer la dorure des cadres, celle des bronzes sur les meubles,... qui erre, glisse, se dore aux rayons du soleil, s'élève, en spirales, au plafond, puis s'atténue, s'en va chercher, en déclinant, tout au fond de la chambre, la vitre d'une gravure, pour y poser la flamme dansante d'un papillon de feu, qui, brusquement, s'évanouit dans les ombres du crépuscule.

Helleu ébauche. Il a l'âme pareille à ce papillon de feu, qui a traversé la vitre, qui couvre une sanguine de Watteau...

Il est vibrant, il est embrasé, il ne peut, d'un effort de volonté, calmer cette ardeur qui presque jamais ne se rassasie dans l'achèvement d'un dessin ou d'une toile ébauchée...

Son imagination lui suggère vingt poses d'un modèle qui est devant lui. Comment se contenterait-il d'une attitude? Une autre est tout aussi jolie; elle le séduit tout autant; — elle le séduit même davantage, puisqu'elle est nouvelle. Autour de lui, sur le parquet ciré, les feuilles de papier à dessin se sont étalées en tombant comme les pétales d'un magnolia géométrique... La main est rapide, elle vole, volontaire et capricieuse, nonchalante et inquiète...

Degas a dit, un jour : *Watteau à vapeur*. On se répéta le jeu de mots. Ces jeux-là font sourire et sont commodes à se

rappeler. Ils animent les conversations. Mais ce n'est que peu de chose, tout de même, qu'un de ces mots...

Une sorte de névrose dévore l'homme qui voit trop de choses en une seule et qui en veut étreindre, en une, tant et tant.

Il lui faudrait le calme des champs. Mais il n'aime que la ville et, comme ville, il ne peut supporter que Paris, bien entendu.

Il aime ce qui est élégant, ce qui est issu de beaucoup de raffinements, ce qui est situé dans le domaine de l'aristocratie du goût. Il éprouve, pour ce qui est ainsi, tant de prédilection, il se découvre des antennes à tel point sensibles, il se trompe si rarement sur la qualité d'un objet, que tout ce qui n'est pas de ce domaine lui devient hostile. La vulgarité même des gens lui est insupportable.

Chez les femmes qui l'attirent, dont il s'enthousiasme, pour la main, l'oreille, le pied, dans la minutie des détails, il ne peut supporter que le choix, la grande sélection. A peine s'est-il laissé capter par l'une d'elles, qui n'est ni élégante, ni jolie ou qui pèche dans sa beauté et son élégance, qu'il ne peut achever ce qu'il a commencé, quelque prix qu'on lui offre. Il donne un rendez-vous pour le lendemain... Mais il le décommande télégraphiquement, dès que la dame est partie.

Jamais il ne la reverra, rien ne pourra jamais le contraindre à subir de nouveau sa présence.

Si nous avions possédé une Cour, si nous ne vivions pas sous le régime démocratique, un homme comme Helleu eût laissé une œuvre plus complète. Ses modèles se fussent trouvés réunis et d'une qualité choisie. Il était dépaysé au XXe siècle.

Chez lui, dans son atelier-salon, cet instinct qui le poussait vers le nouveau, qui le laissait insatisfait de toute ébauche, l'empêchait de disposer les meubles, les sièges, les objets précieux qu'il avait choisis, comme le font habituellement les collectionneurs, les gens qui les aiment et vivent au milieu d'eux.

Les choses étaient placées comme pour pouvoir être changées de place, à l'instant; même lorsqu'elles ne devaient point l'être. Les petites chaises, à la fabrication desquelles

la seconde moitié du XVIIIe siècle excella, et dont il possédait quelques spécimens d'une grâce incomparable, les petites chaises, couvertes de satin blanc, certaines à peine même couvertes, étaient placées au centre du salon, à la queue leu leu, de la plus petite à la plus grande, comme une rangée de fillettes à une distribution de prix. Et il les prenait par le dossier, l'une après l'autre, les soulevait, pour en faire admirer la grâce, la sveltesse, la légèreté, avec des paroles d'amoureux, un enthousiasme qui ne s'était pas atténué. Les cadres anciens, les cadres royaux, surmontés de la couronne, dont les rinceaux sont sculptés avec la préciosité d'une orfèvrerie, l'enchantaient. Il les accrochait vides : jamais des cadres ne furent tant aimés pour eux-mêmes. Ils formaient sur les murs une sorte de boiserie imprévue, dorée, somptueuse, devant laquelle demeura longtemps, sur un chevalet, un portrait en tapisserie, d'une fraîcheur et d'une délicatesse de tons infinie.

Sans cesse poussé à entreprendre, sur une feuille ou une toile nouvelle, une étude différente de la personne qui était venue poser, attiré par la perfection qu'il aimait passionnément dans certains objets qu'il possédait, mais peut-être plus encore, dans d'autres qu'il ne possédait pas, mais dont il savait qu'ils passeraient dans quelque vente l'après-midi même ou bien qu'il avait aperçus chez un marchand et qu'il souhaitait de revoir encore, qu'il rêvait, s'il ne pouvait les acheter, de faire acquérir par quelque connaisseur de choix, de son goût, comme autrefois M. Camille Groult ou comme la comtesse de Béhague, — on comprend qu'il ait laissé tant d'ébauches et si peu d'œuvres auxquelles on puisse attribuer l'épithète d'*achevées*.

Mais cet inachèvement, n'est-ce pas ce qui leur assure une grâce plus durable? Que de peintres, comme M. Boldini par exemple, pour ne citer que celui-là, ont abîmé, en voulant les parfaire, des toiles dont le sort était de demeurer des ébauches! Certaines esquisses de Thomas Lawrence, de Romney, comme de Tiepolo ou de Guardi, de Fragonard, comme de Hals, n'exercent-elles pas, même sous le grignotage et l'effacement du temps, plus d'attrait que beaucoup de toiles terminées, — trop terminées?...

***

III. Disques. — Au delà de la place d'Italie, de la rue Édouard-Manet, de la place Jeanne-d'Arc : une construction d'un seul rez-de-chaussée, dans des terrains encore enchâssés entre les maisons inégales des faubourgs. Un *studio*, fer et bois... Une vingtaine de mètres de long, plafond plat, vitré, traversé de tubes à ailettes de radiateurs aériens. Étoffes grises flottantes aux murs, genre molleton. Sur le sol, un feutre tendu, de même ton.

Ce *studio* d'enregistrement pour les disques de gramophones est le plus récent et le plus perfectionné de France. Et les artistes, qui devaient, l'an dernier encore, se rendre à Londres pour faire enregistrer leur voix, n'ont plus besoin de traverser la Manche.

Au centre, deux pianos longs, grands ouverts. Deux pianistes... Puis, un groupe de plusieurs hommes vus de dos. Vestons. Ce que l'on devine de leur cou est brun, au-dessus des faux-cols mous de nuances tendres, un épiderme sombre, nocturne, africain, sous des cheveux à reflets de laine. Ces « noirs » chantent, accompagnés par les deux pianistes, au cœur de ce gris, de ces étoffes flottantes, de ce molleton, de ce feutre. Ils chantent avec des modulations imprévues, des variations toujours harmonieuses, une basse profonde et des notes presque de soprano. Ils ont l'air d'improviser, de s'amuser en rêvassant, de nous suggérer par des réminiscences d'airs lointains, des fêtes, des amours, des plaisirs, demeurés toujours étrangers à nos rêves...

Dans l'angle formé par deux hautes et larges feuilles de paravent, tendues de mousseline blanche sur du feutre, un *microphone*, sur une gaine.

C'est un petit appareil de métal, demi-circulaire, fait d'alvéoles, autour d'une alvéole centrale. Il est là, devant ces deux feuilles de paravent isolatrices, comme un objet précieux, une œuvre d'art, rare, — un dieu... Peut-être barbare, peut-être scientifique. Dépourvu de toutes beautés appréciables. Mais, sans doute, plus irritant. Il intrigue,

avec sa série de petites surfaces rondes qui font cercle, autour d'une autre, à peine plus importante.

Accompagnés par les deux pianistes qui, eux, improvisent sur les motifs de *fox-trott* ou de *charleston*, les chanteurs noirs, après avoir essayé leurs harmoniques, se sont groupés à peu de distance du microphone.

Laissons-les, le visage tourné vers cet instrument de si peu d'importance, — qui est là, sur sa gaine, comme un dieu suspect, de la taille d'un gros crapaud, — chantant à pleine voix, soutenus par les pianistes, qui conservent le rythme de leurs improvisations, en frappant le sol avec le pied droit qui, de temps à autre, vient se poser sur la pédale.

Nous gagnons un réduit dont la porte vitrée se trouve dissimulée par les tentures flottantes. C'est une pièce ripolinée, qui serait une assez grande salle de bains — moitié laboratoire, moitié infirmerie — et qu'emplit le chant de ces noirs que nous venons de laisser dans le studio voisin, groupés en demi-cercle autour du microphone placé à hauteur de la bouche, sur la stèle.

D'où jaillit le chant qui emplit la pièce blanche?

D'un haut parleur.

Pareil à un bouclier de métal, l'instrument est relié à une sorte d'armoire qui est l'amplificateur, relié lui-même, par quelques fils, à l'appareil enregistreur, chargé d'offrir, à la pointe d'un diamant, le disque de cire fraîche. Un tube qui descend du plafond, *aspire* violemment, au fur et à mesure que la pointe les arrache à la cire, les petits « copeaux » qui, dans son travail minutieux et mathématique, gêneraient le diamant. Les vibrations du haut parleur qui multiplie les voix du quatuor continuant de chanter dans la pièce voisine, nous empêchent d'entendre les explications que nous fournit l'ingénieur qui fait fonctionner avec tant d'apparente facilité l'appareil précieux. Jusqu'alors, on enregistrait la voix, à Paris, sur des rouleaux; les exécutants étaient obligés de chanter dans un cornet, pareil à ceux qui surmontent encore les *phonos* non perfectionnés.

Un *judas*, vitré, de cinquante centimètres de haut et qui n'a pas un mètre de large, permet d'apercevoir dans le studio voisin les chanteurs noirs entourant le microphone et les

pianistes penchés sur leurs instruments, tandis que près de nous, l'enregistreur insensible et délicat continue son labeur mathématique.

Quelques minutes plus tard, chanteurs et pianos s'étant tus, l'ingénieur nous fait entendre instantanément le disque fraîchement impressionné. Les artistes de couleur sont venus passer la tête par le judas. Dans le laboratoire blanc, cette brochette de visages rapprochés, qui écoutent un air que trois minutes plus tôt ils chantaient devant le microphone, l'expression de leurs yeux surpris et intelligents, sont bien amusants à considérer. Ils échangent leurs remarques d'un mot, en anglais, l'oreille tendue.

Sur combien d'appareils, en quels lieux, en quels temps, ce disque qu'on va tremper dans l'aluminium, auquel on va faire subir maintes préparations et dont on tirera des milliers d'exemplaires — répétera-t-il ce chant?... Quelles nostalgies s'en ira-t-il éveiller, quels silences remplira-t-il? De quels dialogues muets, de quelles étreintes deviendra-t-il complice?... Quels solitaires ira-t-il élever, pour quelques moments, au-dessus de leurs ténèbres? Dans une cabine de transatlantique broyant les vagues; dans les chambres lambrissées sous les combles des vieilles maisons; dans les bars de faubourgs, où le cycliste s'installe au comptoir; dans des chambres de courtisanes ou de matrones;... au plein air balancé, balsamique et bleu des piques-niques méditerranéens;... devant les steppes neigeux de Scandinavie : je le vois, je l'entends, je le respire, cet air rythmé, où les voix sont pareilles à des instruments. Quels tableaux fugitifs, impressionnistes à la manière de Degas, il évoque, cet *Old Swanee River*, dans des chambres de femmes à leur toilette et qui s'interrompent, demi-nues, pour rêver à des amours lointaines, et qu'elles croiront peut-être avoir vécues, lorsque le disque aura cessé de tourner !

— La semaine dernière j'ai enregistré mademoiselle Mistinguett; M. Maurice Chevalier est venu quelques jours plus tard... M. Raynaldo Hahn était ici, hier matin, — dit l'ingénieur, fier de ses gloires, — et qui s'en va chercher un disque nouveau dans son armoire silencieuse.

ALBERT FLAMENT

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Les *Burgraves* ont été représentés pour la première fois, le 7 mars 1843, à la Comédie-Française. Je n'y étais pas. Comment la pièce fut-elle accueillie? « Je n'ai pas vu les *Burgraves*, écrit Sainte-Beuve dans sa chronique parisienne de la *Revue suisse*. La salle était pleine d'avance et d'amis. » Drôle de style! Sauf la bizarrerie de l'expression, c'est ce que dit un ennemi qui veut diminuer la valeur d'un succès incontestable en fait. « Il paraît bien que c'est beau, continue Sainte-Beuve, mais surtout solennel : en bon français ennuyeux ». Quelques jours après, il y revient : « Les *Burgraves* n'ont pas réellement réussi : ce n'est pas un succès, malgré les bulletins. Trois fois la salle a été pleine d'amis; la quatrième ou la cinquième fois le public a tant sifflé vers la fin qu'on a fait baisser la toile. Depuis ce temps les représentations sont toujours plus ou moins orageuses. » Cela ne prouverait rien, car celles d'*Hernani* l'ont été aussi, au début; ce n'en est pas moins un des plus grands succès du XIXe siècle, et qui se maintient inébranlable au XXe. Ce qui m'inquiète davantage, c'est le témoignage d'un admirateur et ami fidèle, d'un véritable hugolâtre, Théophile Gautier, qui dans son feuilleton, d'ailleurs enthousiaste, écrit ceci : « Le public s'est montré digne, cette fois, de la grande œuvre qu'on représentait devant lui. Il a écouté, avec le respect qui convient au peuple de l'Athènes moderne, l'œuvre de son premier poète. » Hum! Le succès de respect, ou d'estime, n'a pas bonne réputation. Celui de la *Lucrèce* de Ponsard à l'Odéon, le mois suivant, fut un succès réel, poussé par la réaction pseudo-classique et par les envieux comme Sainte-Beuve, qui note

malignement que, depuis la première de *Lucrèce*, les recettes des *Burgraves*, jusque-là fort convenables pour l'époque, ont sensiblement baissé. Victor Hugo s'irrita de l'injustice qui lui donnait un Ponsard pour rival heureux, et renonça au théâtre. C'est surtout parce que les *Burgraves* ont été sa dernière pièce qu'on admet que ce fut un four. Mais rien, en cette matière, ne vaut un chiffre. Le répertoire du regretté Joannidès nous renseigne : dans la nouveauté, les *Burgraves* ont eu exactement trente-trois représentations. Ce n'est pas une immense victoire, mais non plus un simple échec, en un temps où les centièmes étaient beaucoup plus rares qu'aujourd'hui. C'est Théophile Gautier qui a dit impartialement la vérité.

Puisque je me suis reporté à son article, j'en veux citer un passage : « Il y a chez M. Victor Hugo une qualité, la plus grande, la plus rare de toutes dans les arts : la force! Tout ce qu'il touche prend de la vigueur, de l'énergie, de la solidité; sous ses doigts puissants, les muscles sortent et se détachent, les formes s'accentuent, les contours se dessinent nettement; rien de vague, rien de mou, rien d'abandonné au hasard. Il a cette violence et cette âpreté de style qui caractérisent Michel-Ange; son génie est un génie mâle. Car le génie a un sexe. Raphaël est un génie féminin, ainsi que Racine. Corneille est un génie mâle... Nul ne se rapproche davantage de la grandeur sauvage d'Eschyle. Job a des tirades qui ne seraient pas déplacées dans le *Prométhée enchaîné*... Soutenir ce ton d'épopée, ce bel élan lyrique, pendant trois grands actes, M. Victor Hugo seul pouvait le faire aujourd'hui. »

Le venimeux Sainte-Beuve lâchait cet aveu : « ...Je lis les *Burgraves*. La lecture leur est plus favorable que la représentation. C'est exagéré, et à la scène les acteurs exagèrent encore, ce qui passe tout. A la lecture, les grandes choses reparaissent et le *tendu* accable moins... La préface, comme toutes les préfaces d'Hugo (?), surpasse la pièce : les premières pages sur l'antique Thessalie mythologique sont pleines de talent... Cela a de la grandeur, et lui seul, après Chateaubriand, peut écrire ces pages. La comparaison des barons du Rhin et des Titans, et le rôle de Frédéric Barberousse assimilé à celui de Jupiter, c'est de l'histoire à vue

d'aigle, à vue de vautours ». Allusion aux grands vers du deuxième acte :

> ... L'Empereur met le pied sur vos tours,
> Et l'aigle vient s'abattre au milieu des vautours.

Je ne puis, et pour cause, émettre un avis sur l'interprétation de 1843 que Sainte-Beuve juge sans l'avoir vue, et par ouï-dire. Job a été créé par Beauvallet, Magnus par Guyon, Frédéric Barberousse par Ligier, Guanhumara par madame Mélingue. Comment s'en tiraient-ils, je n'en sais rien. J'ai vu la reprise de 1902, qui fut magnifique et remporta non pas un succès de respect, mais un véritable triomphe. Mounet-Sully jouait Job; Paul Mounet, Magnus; Silvain, Frédéric Barberousse; et madame Segond-Weber, Guanhumara. L'effet était prodigieux. Je suis obligé de reconnaître qu'il a été moindre cette année. Le goût public aurait-il de nouveau changé dans ce quart de siècle, après avoir au contraire évolué dans un sens favorable à Victor Hugo pendant les soixante ans qui ont séparé la création de la première reprise? Je n'en crois rien du tout.

Je crois que la distribution de 1902 était très supérieure à celle de 1843 et à celle de 1927. Cette dernière n'est certes pas mauvaise et comprend même des survivants de la précédente. Silvain est toujours là, ayant échappé aux griffes de M. François Albert; il a toujours cette diction savante, ample et précise, cette majesté émouvante et simple, qui donnent tout leur relief à la haute figure et aux foudroyantes tirades de l'empereur. Madame Segond-Weber prête toujours à Guanhamara sa voix pathétique, sa sombre ardeur, sa puissance de grande tragédienne. Oui, mais les deux Mounet ne sont plus là. M. Albert Lambert et M. Desjardins sont d'excellents artistes. L'un, chaleureux et fougueux, destiné par nature aux jeunes premiers rôles, et qui était bien mieux dans son emploi lorsqu'il jouait Otbert il y a vingt-cinq ans, réussit à garder dans Job quelque grandeur et quelque émotion. C'est un tour de force qui lui fait honneur. L'autre incarne Magnus avec une dignité assez farouche et un métier très sûr. Mais les incomparables Mounet étaient eux-mêmes des Titans, des demi-dieux, nés pour incarner

sans effort ces héros surhumains de la tragédie épique. Ils encadraient admirablement madame Segond-Weber et formaient avec Silvain un trio d'envergure égale : tout était à la même échelle et au même niveau, à mille coudées au-dessus de la prose et du drame ordinaire. Sans les Mounet, c'est encore curieux et frappant : avec les Mounet, c'était sublime.

M. Émile Fabre a bien raison de considérer qu'on ne peut laisser tomber une partie du répertoire, tant que les Mounet seront morts, pas plus qu'on ne l'a fait quand on a perdu Rachel ou Talma. Mais on ne peut nier l'influence des grands acteurs sur la fortune des pièces, ni accorder qu'il y ait rien là de spécial aux *Burgraves*. Le public s'était détourné de la tragédie classique lorsque Rachel la remit à la mode, et *Bérénice* n'a réussi que grâce à madame Bartet.

Maintenant, le succès d'une œuvre et sa valeur sont deux choses. Quelle est la valeur vraie des *Burgraves*? Sans doute, il y a quelques points faibles. D'abord, le scénario est bâti sur des postulats trop mélodramatiques. On admet que Fosco, dans un accès de fureur jalouse, ait poignardé Donato, sans savoir que c'était son frère, et vendu Ginevra comme esclave; que Fosco soit devenu le burgrave centenaire Job, et Donato l'empereur Frédéric Barberousse, sorti de la mystérieuse retraite que suppose la légende, tandis que l'histoire croit à sa mort définitive. Il est déjà plus étonnant que Ginevra, devenue Guanhumara, se trouve dans ce burg à point nommé pour y rencontrer Job, son ennemi, et l'empereur, son ancien amant. Il est excessif qu'Otbert soit un fils de la vieillesse de Job, que celui-ci a cru assassiné, et qui n'a été que volé par Guanhumara. Nous avons peine à concevoir que les philtres de cette sorcière puissent à sa volonté guérir la jeune Régina de sa tuberculose. Nous comprenons que cette vieille, qui en a vu de dures, s'écrie :

> Eh bien, je suis le meurtre et je suis la vengeance.

Mais l'idée de faire tuer le vieux Job par le jeune Otbert, c'est-à-dire le père par le fils, et d'imposer ce parricide au jeune homme, contre qui elle n'a aucun grief, au moyen du plus infâme chantage, en le menaçant de laisser périr cette Regina qu'il adore, décidément c'est plus que nous n'en pou-

vons concéder à une juste vendetta, et toutes ces machinations ténébreuses, accumulées à plaisir, excèdent trop la vraisemblance. Corneille avait aussi ce goût des intrigues compliquées, mais ce n'est pas dans ses chefs-d'œuvre qu'il s'y est abandonné sans retenue. Notons aussi que les plus grands écrivains subissent un peu l'empreinte de leur époque, et qu'en 1843 le mélodrame florissait au boulevard du Crime. La mode en a passé. Elle peut revenir, mais ce ne sera jamais qu'une mode. La simplicité d'action offre des garanties plus durables.

Autres réserves. Les burgraves du Rhin sont bien, si l'on veut, des Titans, révoltés contre le Jupiter impérial, mais alors il ne faut point parler de Prométhée, qui a raison dans sa révolte contre la tyrannie des Olympiens. Il est bon, en outre, de ne pas insister à ce propos sur la comparaison avec Eschyle, dont le *Prométhée* est un drame d'une portée philosophique à laquelle les *Burgraves* n'atteignent pas, non plus qu'à celle de l'*Orestie*, dont le dénouement également libérateur rompt la trame d'une véritable fatalité. Il n'y a rien de fatal, en ce sens religieux, dans les dangers auxquels échappe finalement le vieux Job, que ne poursuivait qu'une Erinnyé anecdotique, et dont le crime n'avait pas été ordonné par une loi réputée divine ni par la justice distributive du destin comme celui d'Oreste, tuant sa mère parce qu'elle avait tué son père.

Les *Burgraves* ne constituent qu'une fresque historique, non point très poussée en documentation précise, mais vraie dans les grandes lignes, et d'un merveilleux éclat, d'ailleurs relevée de sentiments nobles, héroïques et cornéliens. Sans s'élever au symbole et à la philosophie même, les *Burgraves* ont une signification plus large que celle du milieu où est située l'action. C'est toute la lutte entre la féodalité et le pouvoir centralisateur, autrement dit l'évolution politique du moyen âge à l'âge moderne. L'État central, dont les monarchies abusaient et dont les démocraties pourraient abuser aussi, n'en représente pas moins une protection contre les tyranneaux de province ou de village et un moyen de liberté. Victor Hugo l'a bien vu. Il avait le sens de l'histoire, quoi qu'on en ait dit.

Rien de plus saisissant que l'apparition de l'empereur Frédéric, sortant de la tombe pour sauver l'État et le peuple, en muselant les brigands féodaux, si ce n'est l'abnégation du plus terrible d'entre eux, le vieux Job, qui a gardé dans son féodalisme le point d'honneur chevaleresque et l'amour de la patrie. Cette fin du second acte est grandiose et produit une impression profonde. Moins poignant peut être, parce qu'après un si long temps il y a prescription, le pardon final est encore admirable. Et les vers sont superbes d'un bout à l'autre. C'est déjà comme un vaste fragment détaché de la *Légende des Siècles*. Au total, je préfère *Hernani* et *Ruy-Blas*, mais malgré quelques défauts, les *Burgraves* restent une belle chose, qui enchantera toujours les amateurs de grande poésie tragique. Ils semblent aujourd'hui de moins en moins nombreux. D'ailleurs les grands poètes de cet ordre sont rares. Il y a eu Eschyle, Sophocle et Euripide, puis Shakespeare, Corneille et Racine, Gœthe, Victor Hugo, et je crois bien que c'est tout. Du vivant de Voltaire, on a cru qu'il était de la lignée : on s'est trompé. Mais voici bientôt le centenaire du théâtre de Victor Hugo et l'épreuve est suffisante pour démontrer qu'il en est.

J'ai découvert avec étonnement dans le *Voyage au Congo* de M. André Gide, qui paraît à la *Nouvelle Revue française*, quelques lignes où il raconte qu'ayant trouvé en Afrique un numéro de la *Revue de Paris*, il y a vu avec indignation que j'éreintais *Britannicus* et que je n'apercevais dans cette admirable pièce ni lyrisme, ni pensée. « Un peu agaçant, écrit M. André Gide, de la part d'un critique qui n'admet aucune réserve sur Hugo ni même sur Gautier. » Autant d'erreurs que de mots. Je suis flatté que M. Gide m'ait lu sous cette latitude équatoriale, mais il m'a très mal lu. Je ne conteste nullement que *Britannicus* soit une admirable pièce, mais ce n'est qu'un tableau d'histoire, sans philosophie proprement dite, et composé en très beau langage, mais non pas sur le mode lyrique. On vient de voir que j'admets et que je fais moi-même au besoin des réserves sur Hugo, qui est bien le plus grand de nos poètes, l'égal de Dante et de Shakespeare, mais qui a trop écrit pour être toujours absolument égal à lui-même. Quant à Gautier, je l'aime beaucoup; je le tiens

pour un pur artiste et un charmant esprit; j'estime que M. Gide l'a très injustement maltraité. Mais enfin je ne l'ai jamais rangé parmi les astres de première grandeur. Il est curieux qu'on ait tant de difficulté à se faire comprendre de M. André Gide; je le supposais plus fin.

M. Saint-Georges de Bouhélier, joué il y a quelques semaines à l'Opéra, vient de l'être à la Comédie-Française. Il y a des auteurs qui ne sont pas à plaindre. Mais il y a des spectateurs dont on ne peut en dire autant. Les *Flambeaux de la noce* ont sur l'*Impératrice aux rochers* la supériorité d'être en prose. Rien ne vaut la poésie, quand elle est d'un poète; mais lorsqu'une pièce médiocre est en mauvais vers, c'est le maximum de la peine, a dit un homme d'esprit. Malheureusement cette prose, bienvenue en principe, des *Flambeaux de la noce*, est bien fâcheuse en fait. Elle abonde en naïvetés qui voudraient rappeler Maeterlinck et qui ne rappellent que Calino. L'idée même de rédiger une pièce moderne dans la manière de *Pelléas* est une évidente erreur de jugement. Ajoutez de nombreuses traces de ce « style un peu portier » où Mérimée tombait parfois, d'après Stendhal. « Nous ne sommes plus au temps passé où le bon ton nécessitait qu'une jeune fille fût sans culture... ». C'est une femme du monde qui parle. « Entre deux êtres dont la haine a fait deux étrangers et pis : deux ennemis! » Ici l'on croirait entendre M. Prudhomme. « Est-ce donc là l'ambition que j'avais pu nourrir?... Le mari qu'on me donne saura-t-il s'accorder à ma soif d'idéal? » s'écrie la jeune fille cultivée. Comme elle se marie, sa mère s'attendrit : « Une fille que l'on perd, c'est tout de même bien douloureux, je vous jure!... Et bientôt, à son tour, elle va avoir des petits! Comprenez-vous cela? Elle aura des petits! C'est une chose atroce que cette pensée-là. Elle aura des petits, elle, ma petite Monique! » Cette dame fait bien d'insister : on aurait pu croire qu'elle parlait de sa chienne, etc...

L'intérêt du fond vaut la qualité du dialogue. Tout le monde a évoqué la grande ombre du *Maître de forges*. La principale différence réside en ceci que l'infortuné à qui sa jeune épousée se dérobe le soir même du mariage, doit sa

richesse à une autre industrie : il construit des avions. Le dénouement est changé aussi. La jeune récalcitrante essaye de se noyer : on la repêche, mais elle meurt, après avoir beaucoup discouru. Et tout cela devrait être touchant, et même moral, puisque l'auteur entend condamner les mariages d'argent. Malheureusement nous ne l'avons pas attendu pour être de cet avis, et cette imagerie d'Épinal excite plus de sourires que d'émotion. Mademoiselle Marcelle Romée s'est fait néanmoins remarquer : c'est une artiste d'avenir et qui viendra au premier plan quand elle aura un vrai rôle.

Le *Grand large* a beaucoup réussi à la Comédie des Champs-Élysées, mais bien davantage encore en Angleterre et en Amérique. C'est une pièce d'une rare puérilité. Des passagers, embarqués sur un navire, s'aperçoivent qu'ils sont morts et subissent leur jugement. L'Éternel n'opère pas lui-même : il prépose à ce soin une espèce de pasteur resté jovial, quoique mort aussi. Rien ne ressemble plus à la vie que la mort, conçue par M. Sutton Vane (tel est le nom de l'auteur anglais, dont l'ouvrage a été traduit par M. Paul Vérola). C'est la conception des peuples les plus primitifs, et l'on en a récemment encore trouvé un exemple dans un roman de M. Ramuz. Même l'idée générale une fois admise, M. Sutton Vane n'a placé dans ce cadre que des types d'un comique élémentaire et d'une banalité qui défie la comparaison. On peut à la rigueur s'amuser de ces balivernes, si l'on est d'humeur accommodante, mais il me paraît difficile de les prendre au sérieux. M. Louis Jouvet a trouvé dans un des principaux rôles de cette pièce candide l'occasion d'un brillant succès personnel.

PAUL SOUDAY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Un homme d'Église et d'État au commencement du XVIIe siècle : Le Cardinal François de La Rochefoucauld, par **Gabriel de La Rochefoucauld** (*Plon*).

C'est au cours de recherches sur l'illustre auteur des *Maximes* que M. G. de La Rochefoucauld fut amené à s'intéresser au cardinal, oncle de l'écrivain, et qu'il entreprit de faire revivre cette figure peu connue et pourtant si représentative. Né à Paris en 1588, à demi italien par sa mère, Falvie Pic de la Mirandole, François de La Rochefoucauld est élevé par les Jésuites au collège de Clermont (le futur Louis-le-Grand); au sortir du collège, il est envoyé auprès de son parent l'archevêque de Milan, Charles Borromée, et ce séjour auprès de l'un des plus grands promoteurs de la Contre-Réforme catholique le marque d'une profonde empreinte. A son retour à Paris, il est nommé à l'évêché de Clermont, à côté du château de Randan où réside sa mère; il devient un des agents les plus actifs, les plus fanatiques de la Ligue; sa haine des protestants est telle qu'il confond dans les mêmes attaques Henri III, le roi régnant, et son successeur présumé, le roi de Navarre. Élargissant son sujet, l'auteur nous donne ici un tableau curieux de l'Auvergne à cette époque, et des luttes entre Billom, où les jésuites ont leur collège, Riom, Clermont, Issoire et Brioude. François de La Rochefoucauld ne se rallie, — l'un des derniers — à Henri IV qu'après son abjuration. Il est nommé cardinal en 1607, puis chargé par le roi d'une importante mission diplomatique à Rome; il est transféré au siège de Senlis en 1613, en 1618 devient grand aumônier, en 1622 président du Conseil d'État où il assiste aux débuts de la fortune de Richelieu. A mesure qu'il avance en âge, cet ancien ligueur se donne de plus en plus à l'œuvre de restauration de l'Église : mais cette restauration, il la conçoit avant tout comme une étroite soumission à l'autorité pontificale. Il s'emploie à obtenir du roi le rappel des Jésuites. Malgré l'opposition du Parlement, malgré les réfutations des nouveaux théoriciens du gallicanisme, il s'efforce — aux états généraux de 1614 notamment — de faire recevoir les décrets du concile de Trente et il en prescrit la

mise en vigueur dans son propre diocèse. Plus tard il fait censurer le livre de P. Dupuy sur les *Libertés de l'Eglise gallicane.* Enfin, après avoir, comme évêque à Clermont et à Senlis, comme grand aumônier à la cour et à Paris, travaillé activement à l'épuration et à la rénovation du clergé séculier, il se consacre presque exclusivement, à partir de 1624 et jusqu'à la fin de sa vie, à la réforme des ordres religieux; il participe activement à cette extraordinaire renaissance du catholicisme en France dans la première moitié du XVIIe siècle. Chargé par le pape — à la demande de Louis XIII, et sans doute sur le conseil de Richelieu, désireux de faire dériver hors de la politique cette inlassable activité, — de ramener tous les couvents bénédictins à l'austérité de la règle primitive, il brise avec une énergie brutale les résistances, et fonde lui-même la congrégation de Sainte-Geneviève en réunissant les différentes abbayes de chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il meurt en 1645. Il a donc été mêlé aux événements les plus importants de son temps, événements complexes, où s'enchevêtrent passions religieuses et passions politiques, où le règne de Henri IV termine les guerres civiles, où la dictature de Richelieu répare les faiblesses de la minorité de Louis XIII. C'est ce qu'a bien compris l'auteur, qui a su faire de cette biographie une vaste tranche d'histoire générale, en utilisant de nombreux documents inédits ainsi que les travaux imprimés les meilleurs et les plus récents. Mais en même temps il a dégagé le pittoresque de ce personnage si curieux, rude et excessif, au langage parfois brutalement familier, d'une austérité de brahmane, collectionneur de reliques — il en faisait des pilules qu'il distribuait — et à ce point obsédé de chasteté qu'il faisait badigeonner les nudités dans la chambre qui lui était réservée au château de Fontainebleau, détestait parfums et musique, éloignait de lui toute femme, même parente, même domestique, et s'était fait faire, étant malade, de petites manches pour éviter à ceux qui le soignaient et devaient lui poser des cautères la vue de ses bras nus.

Le Roman d'une Parisienne au Canada (1640-1650),
par **Maurice Soulié** (*Payot*).

C'est un autre aspect de la renaissance catholique française que retrace ce livre pittoresque et vivant, consacré à l'enfance de l'Acadie, et qui nous transporte tour à tour à Paris, au conseil du Roi, à Québec et à « Ville-Marie-de-Montréal », au milieu des missionnaires jésuites, comme le P. Jogues, affreusement mutilé au cours de sa captivité chez les Iroquois, à Boston parmi les

puritains — selon les péripéties de la guerre que se livrent les deux lieutenants généraux de la colonie, d'Aunay et La Tour. La femme de ce dernier, Marie de La Tour, fille d'un barbier, puis comédienne, puis courtisane, se distingue au cours de cette lutte par une énergie toute virile, puis elle se convertit; elle entre, pour se consacrer à l'éducation des jeunes indiennes, dans la célèbre mission des Ursulines fondée par madame de La Petrie et qui comptait parmi ses membres la grande mystique Sœur Marie de l'Incarnation, si magnifiquement dépeinte par l'abbé Brémond. Marie de La Tour s'acheminait peu à peu vers la sainteté, lorsqu'elle mourut de petite vérole en 1645.

La Chine et le Monde

ÉTUDES PUBLIÉES AVEC LA COLLABORATION DES ANCIENS ÉLÈVES CHINOIS DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES (*Presses universitaires*).

La gravité des événements de Chine commence à émouvoir l'opinion; mais cette opinion n'est guère informée que par des télégrammes Reuter, reflétant le point de vue britannique, ou par des livres ou des articles de prétendus spécialistes, substituant à une expérience récente qui leur manque, leurs souvenirs et leurs préjugés de jeunesse. Ce petit livre est au contraire un exposé du point de vue chinois : il groupe un certain nombre d'articles ou de conférences émanant de Chinois initiés à la culture européenne, à la culture française, et non pas des bolchevistes ou des membres du Kuo-Min-tang, mais des nordistes, des fonctionnaires du gouvernement régulier de Pékin, comme M. Tchen-Lo, ministre de Chine à Paris, ou Wang-King Ky, ministre de Chine à Bruxelles. Articles et discours datent de 1925, et ont été suscités par les événements tragiques qui survinrent en février de cette même année à Shanghaï : un contremaître japonais d'une usine de la concession internationale ayant frappé une fillette de douze ans, qui s'était endormie après douze heures d'un travail de nuit harassant, des grèves en résultèrent, qui furent réprimées à coups de fusil par la police anglaise. Remarquables par la modération de leur ton et par la politesse exquise de leurs expressions, ils n'en sont pas moins une manifestation passionnée du néo-patriotisme chinois, et un réquisitoire précis et nourri de faits, contre la politique suivie par l'Europe en Chine depuis la guerre de l'opium de 1842. On lira en particulier la remarquable conférence faite par le docteur Scie Ton Fa à la Cour de Cassation sur *Les causes profondes du mécontentement général du peuple chinois* et qui sont l'absence complète de législation du travail dans les concessions euro-

péennes, l'absence de représentation de l'élément indigène dans les municipalités de ces concessions, le régime douanier arrêtant le développement de l'industrie chinoise, les juridictions consulaires et tribunaux mixtes au profit exclusif des étrangers. Toutes ces revendications avaient été portées, sans succès d'ailleurs, en 1919 à la Conférence de la Paix. Le fait qu'elles soient restées lettre morte aux yeux du Japon et des pays anglo-saxons, et que rien n'ait été fait de sérieux pour libérer peu à peu la Chine de ce régime de capitulations, a amené la situation actuelle, où les éléments nationalistes modérés sont débordés par les extrémistes.

Peuples et Nations des Balkans, par **Jacques Ancel** (*Colin*).

Pour des raisons hélas, trop nombreuses, on avait fini, depuis 1912, par apprendre, en France, la géographie des Balkans, et les emplacements de la Serbie, de la Bulgarie, de la Roumanie, et de l'Albanie. Bien des Français, sans l'avoir désiré, étaient même allés recevoir de façon concrète et sur place, des leçons de topographie et d'ethnographie sur des pays qu'ils avaient trop longtemps ignorés. De ces cinq années d'apprentissage tragique, il reste le souvenir ému, et qui sera toujours durable, de l'amitié serbe, de l'amitié roumaine, mais déjà le détail de la nouvelle carte balkanique s'efface des mémoires, au moment où le conflit italo-albano-yougoslave menace d'ouvrir une seconde série de conflits internationaux. Le petit livre de M. Ancel arrive donc à point nommé. On y trouvera une analyse, une dissection, tout à fait remarquable par sa clarté, d'un sujet particulièrement complexe : les cadres, internes et externes, les liaisons géographiques, les grandes voies, les carrefours, les associations humaines primitives, puis la naissance des États s'échafaudant chacun dans son cadre géographique, enfin la pénétration européenne (austro-hongroise et russe autrefois, britannique toujours, italienne maintenant), tout cela est dégagé avec la même maîtrise que l'avaient été les phases d'un siècle d'histoire orientale dans le *Manuel historique de la question d'Orient*. M. Ancel nous permettra toutefois de compléter sur un point ses conclusions un peu pessimistes : nos écoles d'Orient sont en pleine prospérité, les catholiques, comme les israélites, comme les laïques; les appuis ne leur manquent pas, et les jeunes États du Levant savent, toujours mieux chaque jour, prendre de nos établissements traditionnels comme des maîtres les plus autorisés de notre haut enseignement supérieur des leçons de pure culture française, parce qu'ils savent que les uns comme les autres

sont dégagés de toute arrière-pensée de prosélytisme religieux ou politique.

J. POIRIER

***

Adrienne Mesurat, par **Julien Green** (*Plon*).

M. Julien Green est certainement, parmi les jeunes romanciers d'aujourd'hui, un de ceux sur lesquels on est en droit de fonder les plus solides espoirs. L'an dernier, pour ses débuts, il nous a donné *Mont-Cinère*, où l'on pouvait louer une très rare intelligence de la sensibilité féminine. Il vient de publier un roman, *Adrienne Mesurat*, qui ne le cède en rien au précédent, et mériterait exactement les mêmes éloges s'il avait paru, premier tome de l'œuvre de Green, aux lieu et place de *Mont-Cinère*. Malheureusement ce dernier roman est trop vivant encore dans notre esprit pour que nous ne soyons pas frappé par les ressemblances qu'offre Thérèse Mesurat avec son déjà célèbre prédécesseur. Nous avons vu dans Mont-Cinère une jeune fille presque séquestrée dans un grand domaine isolé — en Amérique — par une tante avare qui lui rendait l'existence odieuse. Une grand'mère impotente, en proie à la manie de la persécution, ajoutait, par ses lamentations, au caractère étrange et déséquilibré de la maisonnée. Subissant la funeste influence de ces deux toquées, la jeune fille — qui en un autre milieu eût fait une créature apaisée et charmante — devenait à moitié folle et finissait dans les flammes d'un incendie qu'elle avait elle-même allumé.

Tout comme son aînée de Mont-Cinère, Adrienne Mesurat vit, si l'on peut dire, en vase clos, mais c'est, cette fois dans une maison d'une petite ville de Seine-et-Oise. Là le père Mesurat, ex-professeur d'écriture en retraite, s'ennuie avec ses deux filles, Adrienne et Germaine. C'est un homme brutal et tyrannique qui joue, dans la circonstance, le rôle de la vieille tante avare de Mont-Cinère : il détraque, par sa bêtise, par la lourde et sotte autorité qu'il fait peser sur les siens, le cerveau de sa fille Adrienne, une toute jeune fille, presque une enfant encore. Quant à Germaine elle vit, depuis de longues années déjà, dans le domaine de l'obsession et de la manie : c'est une vieille fille haineuse et malade qui par sa nervosité hystérique contribue à détruire les derniers éléments de pondération et de raison qui pouvaient subsister encore chez Adrienne : dans Mont-Cinère ce personnage-là était tenu par la grand'mère. Autour de ces Mesurat,

solitude absolue, ce qui peut paraître un peu étrange, mais est une condition même du drame qui va se jouer. Qu'une main secourable en effet se tende vers Adrienne, que quelqu'un lui adresse un sourire et elle serait sauvée. C'est par la communication avec leurs semblables que les humains dotés de nerfs fragiles échappent à la démence. Si l'on vit — même moralement — dans la réclusion, toutes les inclinations, toutes les phobies se développent d'une manière extravagante...

Donc Adrienne, qui est une belle et jeune victime, aperçoit un jour, dans une promenade, « le » docteur du pays qui passe en cabriolet. Il passe vite, et il est vieux, mais Adrienne s'éprend de lui, « cristallise », et finalement devient amoureuse folle de ce météore. De la fenêtre de sa chambre elle passe ses journées à observer le pavillon où vit le docteur. Le soir elle rôde autour de ce château de l'amour. Je passe sur les détails. M. Green a décrit là quelques scènes d'attente qui sont vraiment poignantes : dans ces scènes de silencieuse « surveillance » il est déjà un maître et ne manifeste pas moins de virtuosité quand il s'agit de représenter les tortueux manèges de femmes qui s'espionnent, ou d'évoquer une « paisible » table de famille, autour de laquelle, dans l'échange de propos insignifiants, se prépare une « scène ». Il excelle à rendre l'atrocité de ces instants qui précèdent l'orage, où l'air est si chargé d'électricité que l'on attend les éclairs et les coups de tonnerre comme une délivrance... Le père Mesurat devient si odieux que Germaine s'enfuit. Voilà Adrienne seule avec le vieux maniaque, qui la surveille comme un geôlier et, un soir, s'emporte même jusqu'à la frapper : ce qui indigne le lecteur et plus encore la jeune fille, laquelle pousse si habilement son père dans l'escalier qu'il se tue.

Jusqu'alors Adrienne était prisonnière de son père. Elle le sera maintenant de son crime, l'amour pour l'invisible docteur continuant, par ailleurs, de la torturer et la solitude toujours aussi dense favorisant si bien son déséquilibre mental qu'elle finit dans la folie intégrale. Toute cette dernière partie est faite de petites scènes fort habilement conçues qui servent à tendre, chacune davantage, le système nerveux d'Adrienne... Ainsi jusqu'à ce qu'il se rompe. Pour sortir de ce cercle infernal qui se resserre autour d'elle, la jeune fille fait, un jour, une pauvre tentative de dépaysement à Montfort-l'Amaury. Le voyage! ce pourrait être le salut. En réalité on ne nous a donné, selon la méthode classique, qu'un faux espoir et cette excursion se termine dans le ridicule et le tragique. Il va de soi que si un beau garçon quelque peu entreprenant avait rencontré Adrienne, tout finissait le mieux du monde, dans le style des estampes galantes, mais le jeune bourgeois à

lunettes qui la regarde est trop timide; et le jeune ouvrier qui l'aborde a le tort... d'être ouvrier.

En somme, à peu de choses près, l'amour se substituant ici à l'avarice qui régnait à Mont-Cinère, on conviendra qu'il y a quelque ressemblance entre les deux romans de M. Green. Si on les considère isolément, cela ne diminue, sans doute, le mérite d'aucun des deux. Mais cela atténue légèrement leur valeur « totale ». Si l'on regarde trop souvent les tours des prestidigitateurs, on finit par deviner leurs trucs. On n'admire pas moins, mais le plaisir s'atténue. Ainsi l'examen de deux drames semblables nous révèle les procédés qui ont servi à les construire. Il faut que M. Green renonce pour un temps à étudier les faibles créatures qui sont enfermées dans de petites cases avec les méchants. Il a beaucoup de talent. Le monde entier, les hommes qui vivent dans « le siècle », les forts, tous ceux que l'astuce du mauvais destin ne transforme pas en « refoulés », tous l'attendent et ne demandent qu'à poser pour lui.

La Vie d'Hoffmann, par **Jean Mistler**
(*Nouvelle Revue Française*).

Les Élixirs du Diable, par **Hoffmann**
(Traduction Alzir HELLA et Olivier BOURNAC; *Stock*).

Hoffmann redevient à la mode. Rien de plus naturel. Normalement, nous devons entrer sous peu dans une nouvelle période de romantisme. Les crises littéraires apparaissent à intervalles réguliers, comme les crises économiques. La biographie que Jean Mistler vient d'écrire est intelligente et solide. Elle a de plus un mérite assez rare en ce temps de biographomanie : elle est la première du genre, personne n'ayant encore écrit en France d'ouvrage d'ensemble sur Hoffmann. L'homme en vaut pourtant la peine et l'on ne manque pas de renseignements sur lui. Une abondante correspondance nous reste et un journal intime — que l'on a publié en 1915.

Hoffmann est né en 1776 à Kœnigsberg. Fils d'avocat, il a fait sa carrière dans la magistrature. Il semble d'ailleurs avoir été un fonctionnaire consciencieux. On n'a jamais retrouvé trace de « diabolisme » dans ses considérants. S'il fut, certain jour, envoyé en disgrâce de Posen à Plock, ce fut pour châtier non sa négligence, mais son irrévérence, Hoffmann ayant alors dessiné et répandu de trop spirituelles caricatures d'un conseiller influent. Si, en 1806, il se trouva sans emploi, c'est que l'entrée de Napoléon à Varsovie avait privé de tout émolument les fonctionnaires prussiens. A cette époque Hoffmann, pour vivre, donna des leçons de musique — on

sait qu'il était bon musicien et qu'il composa un honorable opéra : *Ondine* — mais, les élèves devenant rares, il dut renoncer à cette occupation et gagner Berlin où, après plusieurs jours de diète forcée, il lui arriva de rencontrer *Unter den Linden* le chevalier Gluck qui était mort depuis vingt ans (c'est du moins ce que nous apprend M. Mistler qui n'écrit pas sans documents, mais tire quelquefois ses documents des contes d'Hoffmann eux-mêmes), tout cela avant d'échouer à Bamberg où il dirigea les représentations du théâtre de la ville. Bamberg est une ville que chérit M. Mistler. Il nous l'a déjà prouvé dans son délicieux roman *Châteaux en Bavière*. C'est à Bamberg que Hoffmann a vécu sa plus belle aventure d'amour... Julia Marc, son élève, pouvait avoir quinze ans. Il en tomba éperdument amoureux. Ce fut un autre qu'elle épousa (*Es ist eine alte Geschichte...*). Jamais Hoffmann ne devait oublier la jeune fille. Ce roman où l'on n'échangea pas même un baiser a inspiré à Jean Mistler quelques chapitres parfaits.

Ces pages-là sont si heureusement venues qu'elles projettent même un peu d'ombre sur les autres — dont la bonne tenue est cependant hors de cause. Le Hoffmann idyllique nous frappe plus dans cette biographie que le fantastique. Il est vrai que les spectres sont des compagnons des heures solitaires, où, par principe, les témoins font défaut et il n'est pas aisé de suivre un homme dans son « château intérieur ». Pourquoi ce musicien paisible, ce peintre débonnaire, est-il devenu soudain un halluciné? Mystères de la prédestination. Les pièces manquent qui nous permettraient en tout cas de suivre la transition. M. Mistler a pourtant fouillé le journal intime. Il y a découvert deux passages curieux où Hoffmann déclare avoir vu des doubles et décide de construire un automate... C'est peu de choses... Arvède Barine voyait dans le génie fantastique d'Hoffmann un fils naturel de l'alcoolisme. Nul doute en effet que chez cet écrivain, comme chez Poe, l'alcool n'ait stimulé l'imagination. Mais lorsqu'il commença d'écrire, il ne semble pas avoir été d'une intempérance extravagante... Les visions ne devinrent fréquentes que du jour où il leur donna la vie de l'écriture, du jour où il stimula volontairement son démon...

M. Mistler ne pense pas que Hoffmann ait cru à la *réalité* des spectres. Son fantastique, purement subjectif, n'aurait été qu'une *représentation des maladies de la personnalité*. Cette idée, fort ingénieuse d'ailleurs, inspire des doutes à M. Edmond Jaloux. On sera disposé à les partager, surtout si l'on veut relire quelques contes d'Hoffmann et notamment les *Elixirs du Diable* que viennent de traduire *Alzir Hella* et *Olivier Bournac*. Sans doute le thème est bien celui de la dépersonnalisation. Ayant bu un élixir diabolique le moine Médard

est affligé d'un double qui commet en son nom une brillante série d'assassinats (ce thème de la personnalité seconde a été souvent repris depuis lors : voyez *Mr. Jekyll et Mr. Hyde* de Stevenson et très récemment *le Procureur Hallers*). Mais le diable en personne se mêle sans nul doute de cette affaire où, à plusieurs reprises, le fantastique est véritablement concret — et ne semble pas seulement inspiré, comme le suggère M. Mistler, par une intention « ironique »...

L'Amitié indiscrète, par **André Berge** (*Kra*).

Un ami, à la campagne, reçoit un ami. Ils ont quelque vingt ans. L'invité, Philippe, est triste; l'invitant, André, s'ennuie. Et dans l'esprit de l'ennuyé grandit un maladif désir de connaître les causes du chagrin de son compagnon. Le hasard s'en charge et favorise les confidences : nous apprenons que Philippe aime une Monique, qui ne le paie point de retour. Petit amour d'ailleurs, qui s'apaisera vite. Philippe, privé de mystère, n'a plus aucun intérêt, il retourne à Paris. Personne ne songe plus à lui... On pense bien que ce n'est pas avec ce mince sujet que M. André Berge a pensé retenir l'attention. Ce qui l'amuse, c'est la tactique de ses deux adolescents, l'un désirant se confier et le redoutant en même temps, l'autre dissimulant sa curiosité sous les apparences de l'amitié. Manœuvres lentes, Manèges gris... Nuances de nuances... Récit ingénieux et un peu languissant...

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.